DISCOVRS ACADEMIQVES DE L'ORIGINE de l'AME.

Par Meßire RAOVL FORNIER *docteur ez droicts en l'vniuersité d'Orleans.*



A PARIS.
Chez DENYS LANGLOIS rue S. Iacques, pres le college de Clermont.
1619.
Auec priuilege du Roy.

A
MONSIEVR DE HEERE DOYEN DE S. Agnan d'Orleans.

MONSIEVR,

On dict que iadis à Rome fut instituée vne escole en laquelle on instruisoit la ieunesse à cognoistre exactement la monnoye, & discerner la faulse d'auec celle qui estoit de mise. Laquelle inuention fut si bien receuë du peuple, qu'en l'honneur de Marius

Gratidianus qui en estoit l'autheur, on dressa vne infinité de statues parmy les places de la ville. Mais si cet art nouueau fut iugé digne d'vne si belle recompense, quels honneurs doit on rendre à la memoire de ceux qui premiers ont institué ces academies où la communication des hõmes doctes enseigne à distinguer les vrayes opinions d'auec celles qui n'en ont que le masque? Certes tout ainsi que les Indiẽs par vn artifice trompeur sçauoyent donner anciennemẽt vn si beau lustre à certaines pierres, qu'õ les eust prises pour oppales si la clairté du soleil n'eust faict discerner la verité d'auecque

l'apparence : auſſi parmy les ſciences il ſe trouue vne infinité d'opinions ſi ſpecieuſes en leur faulſeté, qu'on les feroit paſſer pour veritables, ſi la lumiere des conferences n'en deſcouuroit le deſguiſement. Cete conſideration dés long temps occaſionna l'aſſemblée de noſtre premiere academie, où chacun à ſon tour ayant accouſtumé de traicter quelque poinct, ie fus en mon ieune age porté d'vne curioſité particuliere à la recherche de l'origine de l'ame. Et combien que ie ne fuſſe pas ignorant du mancquement que i'auois des ſciences les plus neceſſaires à l'eſclairciſſement de ce ſubject,

i'esperay toutesfois que le concert de nostre cōpagnie suppleeroit ce deffaut, puisque selon le iugemēt de Platon l'entreveue des gens de lettre est tres profitable pour la confirmation des choses veritables, la refutation des faulses, & l'esclaircissement des douteuses. Ce petit receuil que i'en ay tracé depuis à mon loisir ne meritoit pas, ie le confesse, de sortir en public, mais la faueur que vous m'auez cy deuant faicte d'augmenter par vostre estime le prix de mes labeurs, m'a donné courage de mettre encore au iour celuy-cy. Specialement depuis que vous

auez non seulement trouué bon de renouueller en vostre maison ces anciens exercices de nostre academie, mais encore m'auez faict l'honneur de publier soubs mon nom quelques discours de ceux qui y ont esté faicts, ie me suis senty plus estroittemẽt obligé de vous rendre en quelque façon la pareille. Ie confesse pourtant que i'eusse volontiers condamné ce petit fruict de mon trauail aux tenebres perpetuelles, mais le desir que m'auez faict paroistre de le voir en lumiere m'a donné la resolutiõ de l'exposer auec ses imperfections plustost que l'estouffer. Ainsi Seneque autrefois pressé par ses

enfans de diuulguer le receuil des declamations de ſon temps, eut raiſon de ſe laiſſer aller à leurs perſuaſions comme ie fais aux voſtres : mais luy pour le merite de la choſe, & moy pour le reſpect de voſtre priere qui me tient lieu de commandement. Ayez aggreable, Monſieur, l'offre que ie vous en fais, & l'eſtimez non tant de la part de l'ouurage qui eſt ſans merite, que de la part de l'autheur dont la volonté eſt pleine de bonne affection. L'eſpoir que voſtre bienveillance accouſtumée m'en donne, fera naiſtre en mon ame vn reſentiment dont à iamais ie cheriray

la memoire aussi bien que ie continueray le desir de demeurer,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, & affectionné seruiteur,
FORNIER.

Approbation des Docteurs en Theologie.

NOVS soubssignez Docteurs en Theologie de la faculté de Paris certifions auoir leu & examiné le liure *De l'origine de l'Ame composé par M. Raoul Fornier docteur regent ez loix*, & n'auoir rien remarqué en iceluy qui ne soit conforme à la foy Catholique, saine doctrine, & bonnes mœurs: ains vn discours tresdocte & tres exacte de tout ce qui se peut dire sur ce subiect de plus rare & meilleur. Pour ce nous le iugeons tresdigne d'estre mis en lumiere pour le bien public & instruction d'vn chacun. Faict à Paris ce 3. May l'an 1619.

A. DE GAZIL.

IOH. AL. BERNARD.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy dõné à Sainct Germain en Laye le 4. May 1609. signé Par le Roy en son conseil. & plus bas Bernard. il est permis à Denys Langlois maistre imprimeur & libraire en l'vniuersité de Paris, d'imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé *Discours academiques de l'origine de l'ame, composé par M. Raoul Fornier docteur ez droicts en l'vniuersité d'Orleans*. Et defenses sont faictes à tous autres imprimeurs & libraires de ce royaume de l'imprimer, vendre, ny distribuer sinon du consentement dudit Langlois pendant le temps de six ans finis & accomplis, sur peine de mil liures d'amende, cõfiscation des exemplaires qui se trouueront imprimez, despens dommages & interests, comme plus à plein à plein est contenu aux lettres patẽtes seellees du grand sceau de cire iaune.

Par grace & privilege du Roy, il est permis à Saint Germain [illegible] il est [illegible] ... [illegible] qu'il [illegible] faire imprimer [illegible] [illegible] [illegible] marchand [illegible] ... maistre im- primeur [illegible] l'Université de [illegible] ... mes [illegible] M. Rapelle [illegible] ... marchand d'Orval [illegible] ... Avec [illegible] ... lesquelles [illegible] ... Gentilhommes [illegible] ... le temps de six ans [illegible] ... sur [illegible] ... flection [illegible] ... peine de confiscation [illegible] ... & en est contenu [illegible] ... a esté [illegible] ... [illegible]

DISCOVRS ACADEMIQVES

De l'origine de l'AME.

PREMIER DISCOVRS

MESSIEVRS,
Ie me suis esmerueillé souuētesfois de la curiosité de ceux qui auec beaucoup de labeur & de soing poursuyuans la cognoissance de ce qui estoit hors d'eux, ont esté ce me semble trop nonchalans à la recherche de ce qu'ils auoyent de plus noble en euxmesmes. Entre tant de rares esprits qu'vn

amour naturel de ſçauoir a iadis enflammé du deſir de penetrer les plus cachez ſecrets de la nature, pluſieurs ont employé beaucoup de temps & de peine à comprẽdre les choſes plus eſloignees ; à meſurer la haulteur du ciel, la grãdeur de la terre, la profondeur de la mer : à conceuoir la diuerſité des mouuements celeſtes, les accords diſcordans des qualitez elementaires, la production des meteores, la vertu des plantes, la tranſmutation des metaux, & la diuerſité du reſte qui nous enuironne en ce monde. Quelques-vns s'approchans encore plus pres d'eux meſmes, ſe ſont efforcez de cognoiſtre la compoſition du corps humain, les offices diuers de toutes ſes parties, &

le meſnage de la nature en ce chef d'œuure admirable. Mais peu de gens ſe ſont aduiſez d'entrer plus auant en eux-meſmes, pour conſiderer interieurement l'origine, l'eſſence, les qualitez, le ſiege de leur ame. Ainſi voyons nous pluſieurs perſonnes qui s'enquierent importunement des loix & des couſtumes qui ſont practiquees aux nations eſtrãges, & viuent comme eſtrangers en leur propre patrie. Ainſi feignent les poëtes que Lamia eſtoit aueugle chez ſoy, & voyoit clair au dehors. Ainſi ces curieux ſe plaiſent à contempler les obiects ordinaires comme cete eſpece de miroirs artificiels ſur leſquels ceux qui iettent la veuë y voyent tout repreſenté fors eux-meſ-

mes. Et ce qui ſemble encore rendre plus condamnable cete commune negligence, eſt la conſideration du peu d'eſtime qu'ordinairement nous faiſōs de noſtre ame, ie dirois volontiers l'ingratitude dont nous vſons enuers elle, en meſpriſant la cognoiſſance de l'outil par lequel nous cognoiſſons toutes choſes. C'eſtoit la raiſon que les amis de Caſſiodore luy mettoyent en auant, pour l'inuiter au diſcours de la ſubſtance & des vertus de l'ame, lors qu'ils diſoyent *nimis ineptum eſſe ſi eam per quam plura cognoſcimus quaſi à nobis alienam ignorari patiamur, dum ad omnia ſit vtile noſſe quâ ſapimus.* Car à la verité de quel front nous oſons nous venter d'auoir quelque certitude en ce-

te incertitude que nous auons de nous mesmes? Quelle cognoissance pouuons nous auoir de ces lumieres celestes, si nous ne sçauons que c'est que ce diuin flambeau qui nous esclaire à l'intelligence du reste? *A Deo*, disoit Seneque, *animo non potest liquere de cæteris rebus, vt adhuc ipse se quærat.* Et quelle folie d'essayer par les subtilitez mathematiques de mesurer tout le monde, & ne pouuoir se mesurer soy-mesme? *Quasi verò*, dict Pline, *mensuram vllius rei posit agere, qui sui nesciat.* Aussi S. Bernard des l'entree de son traicté de l'Ame, commence par les reproches de l'ordinaire curiosité de ceux qui affectans la cognoissance de plusieurs choses laissent en arriere la cognoissance d'eux-

mesmes. *Multi multa sciunt, & seipsos nesciunt; alios inspiciunt, & seipsos deserunt.* C'est donc vn des plus dignes obiects des sciences humaines que la cognoissance de l'ame, l'estude des hommes ne peut viser à vn but pl⁹ loüable, & durãt le tẽps que l'ame est enuelopee de cete masse charnelle vne des pl⁹ belles meditations où elle se puisse occuper, est la consideration de son origine. *Animæ dum corpore vtitur hæc est perfecta sapientia*, dict Macrobe, *vt vnde orta sit, de quo fonte venerit, recognoscat.* Mais comme d'vn costé ces raisons m'encouragent à la poursuyte de mon entreprise, aussi d'ailleurs la difficulté du subiect m'estonne dez le premier abord, & peu s'en faut qu'elle ne me fasse

renger à l'opinion de S. Augustin, qui traictant cete mesme questiõ resoult qu'il n'en faut rien resouldre, & qu'il est plus à propos d'en laisser la decisiõ au secret de Dieu, que d'vne temeraire presomption en affermer quelque chose. Rufin apres auoir rapporté diuerses opinions des Grecs & des Latins sur cete controuerse, finalemẽt appelle Dieu à tesmoin qu'il n'y a encore trouué rien de certain ny de bien resolu, & laisse la cognoissance de la verité touchãt ce poinct à Dieu, & à ceux auxquels il la daignera reueler. Voiremais, dira quelqu'vn, estce pas vne honte à l'homme, qui n'est hõme principalemẽt que par l'ame, d'ignorer sa nature? & veu qu'il affecte d'estre si clairvoyant au

milieu des tenebres, ne cognoiſtre pas toutefois cete lumiere qui luy fait cognoiſtre le reſte? Non certes, puis que & ſon infirmité le rend excuſable, & les loix meſme de la nature ſemblent eſtre aucunement fauorables à ſon ignorãce, ne permettant pas que l'inſtrument qui exerce ſes operations à l'endroit des choſes de dehors, puiſſe agir ſur ſoymeſme. A la verité ſi noſtre œil qui penetre iuſques au ciel, ne ſe peut voir luy-meſme: ſi noſtre palais qui ſçait diſcerner la diuerſité du gouſt de tant de viandes, ne peut iuger de ſa propre ſaueur: ſi nos narines qui de leur flair attirent à ſoy toutes ſortes d'odeurs, ne ſe ſentent point elles meſmes: ſi noſtre cerueau qui communi-

que le ſentiment à tous les autres membres, n'en a point pour ſoy: ſe faut-il eſtonner ſi l'ame qui a tant de cognoiſſance des choſes externes, en a ſi peu d'elle-meſme? Philon Iuif à ce propos faict vne belle remarque, quand il dict que dés le commencemēt Dieu appella le premier homme Adam, c'eſt à dire terre, pour demonſtrer ſa nature terreſtre & corruptible, differēte de cete autre creée à l'image de ſon Createur, laquelle eſt toute celeſte, & non pas terrienne. Mais pourquoy, (adiouſte-il en la pourſuitte de ſō diſcours) ce premier homme qui impoſa les noms à toutes autres creatures ne s'en donna il aucū à ſoy-meſme? Parce qu'il ne cognoiſſoit pas parfai-

ctement ſa nature. Car s'il eſt
ainſi que les communes appel-
lations des choſes ſont inuen-
tées pour exprimer leur pro-
prieté naturelle, & ſi pour cete
occaſion les anciens philoſo-
phes apres auoir ſouuent diſ-
puté φύσει τὰ ὀνόματα ἢ θέσει, ont
en fin determiné que les noms
eſtoyent pluſtoſt naturels que
poſitifs, il eſt neceſſaire de co-
gnoiſtre la nature d'vne choſe
premierement que luy former
vn nom conuenable. Or no-
ſtre ame, dict Philon, bien que
capable de cõprendre tout le
reſte, ne ſe peut cõprẽdre elle-
meſme, & ne peut aſſeurement
reſouldre quelle elle eſt, d'où
elle procede, ſi elle eſt eſprit,
ſang, feu, air, ou quelque autre
ſubſtãce corporelle ou incor-
porelle. Ce n'eſt donc pas mer-

ueille si Adam n'a peu trouuer de nom sortable à sa nature. Aussi le philosophe Sextus apres auoir rapporté les diuerses opinions & de ceux qui disoyent qu'il n'y auoit point d'ames, comme Dicęarchus & Messenius, & de ceux qui soustenoyent le contraire, & de ceux encore qui tenans vne moyenne voye n'en osoyent rien determiner, conclud enfin qu'il y a des ames, mais que leur nature est incomprehensible. Quoy donc? me voyant arresté tout court entre ces deux sentiers qui se presentẽt de front, lequel doy-ie plustost tenir? A quel party me rengeray-ie? Suyuray-ie ceux qui peut-estre trop hardiment osent donner vn iugemẽt certain en vne si incertaine ma-

tiere, comme plusieurs dont ie vous rapporteray cy apres les authoritez? Ou plustost ceux qui aiment mieux aduoüer ingenuemẽt leur ignorance, que hazarder vne douteuse opinion, comme nous voyõs que Galien & quelques autres ont faict? En cete perplexité, Messieurs, l'oracle d'Apollon me seruira de guide. On dict qu'à l'ẽtrée de son temple en Delphes deux preceptes estoyent escrits en grosses lettres, l'vn COGNOY TOY-MESME, & l'autre RIEN TROP. I'obserueray le premier en apprenant de vo⁹ parmi la diuersité de tãt d'assertions que ie vous representeray, à laquelle il se faut principalement arrester pour cognoistre soy-mesme, puis que selon le dire de Platon celuy

luy qui commande à chacun de ſe cognoiſtre, ſemble luy commander de cognoiſtre ſon ame. Le ſecond me retiendra dedans les barrieres de mon infirmité, pour ne vouloir trop auant ſonder les ſecrets dont ce grãd architecte de l'vniuers s'eſt reſerué la cognoiſſance infallible. Afin donc de donner entrée à mon diſcours, ie commenceray par l'opinion de ceux qui ont creu que noſtre ame eſt vne partie de la ſubſtance de Dieu, & auec voſtre permiſſion examineray ce poinct d'autant plus exactement, que ie voy cete erreur auoir eſté non ſeulement inuentée par les philoſophes gẽtils, & depuis ſuiuie par quelques heretiques, mais encore auec ie ne ſçay quelle inaduer-

tance approuuée mesme par aucuns de ceux qui ont mieux senty de la religion. Xenophanes disoit vn iour que si les bestes auoyent l'industrie de peindre, elles figureroyent Dieu semblable à elles. Ie ne sçay si i'auray tort de comparer à cete bestise l'imbecillité du iugement de ceux qui veulent ou raualler si bas la grandeur de Dieu que la faire conforme à leur ame, ou esleuer si haut la dignité de leur ame que la rendre consubstantielle à Dieu. Et neantmoins que telle ait esté la croyance des plus anciens, nous le pouuons coniecturer premierement de ce que Platon, Hierocles, Mercure Trismegiste, & plusieurs autres ont signifié par vn mesme nom Dieu & l'a-

me, appellans l'vn & l'autre νοῦν. Il est vray que ces authoritez semblent attribuer de la diuinité non pas à l'ame, mais à l'ẽtendement que les Grecs appellent νοῦν, les Latins *mentem* ou *animum*: qui est selon la cõmune opinion d'vne qualité bien plus digne & plus releuée que l'ame, & d'vn lustre autãt esclatant par dessus elle que celuy d'vn diamant à comparaison de l'ãneau, & des astres au regard de leur ciel. Et ie vous accorderay bien que les anciens ont recognu cete difference, comme entre les autres Iuuenal --- *mundi*

Principio indulsit communis conditor illis
Tantùm animas, nobis animum quoque.

Et Seruius faict cete distinctiõ

que *animus est consilij anima vitæ.* Ie sçay que quelques modernes encore ont faict de la difference entre ces termes *mens* & *intellectus.* Ie sçay que plusieurs ont tellement surhaussé la noblesse eminente de l'entendement, qu'ils l'ont sequestré, s'il faut ainsi dire, de la contagion de l'ame, ny plus ny moins que la supreme region de l'air de la corruption de la terre. Que comme la prunelle des yeux est appellee par quelques vns œil de l'œil, aussi estiment ils l'entendement estre l'ame de l'ame. Et qu'en fin s'il faut establir en l'vn ou l'autre de la diuinité, ce n'est point tant en l'ame qu'en l'entendement. Ainsi Macrobe en l'interpretation du songe de Scipion, *Animus propriè*, dict il, *mens*

eſt, quam diuiniorem anima nemo dubitauit. Mais comme le meſme autheur expliquant ces paroles de Ciceron *diuinis animatæ mentibus*, dict que le mot *animus* en ce paſſage eſt pris & proprement & impropremẽt, auſſi en la pourſuite de ce diſcours i'eſpere vous faire voir par diuers teſmoignages que pluſieurs non ſeulement ont vſurpé confuſement ces termes differents que les autres ſeparent, mais encore ont attribué tant à l'ame qu'à l'entendement vne nature diuine. Et pour commencer par la depoſition de ceux qui par des paroles plus claires rapportẽt l'extraction de nos ames à la diuinité, Proclus dict que noſtre ame eſtant ſeparee d'auec les diuines intelligences deſ-

cend icy bas pour se conioindre aux substances materielles. Peut estre me direz vous que cete separation doit estre entenduë des ames distraictes seulemẽt de la compagnie des dieux, & non pas retrenchées de leur substance. Mais pour ne m'arrester à present sur ce poinct, i'aime mieux passer aux authoritez qui souffrent moins de contradictiõ, qu'insister dauantage à defendre opiniastrement l'interpretatiõ particuliere d'vn passage qui la peut receuoir double. Philon dict que l'ame est vn retrẽchemẽt de Dieu, ou vn rayon, ἢ ἀπόσπασμα, ἢ ἀπαύγασμα. L'oracle d'Apollõ l'apelle μερίδα, vne partie. Epictete parlãt des ames, les apelle aussi parcelles & retrenchemens de Dieu, ἅ

τε αὐτοῦ μοῖρα οὖσαι, καὶ ἀποσπάσματα. Horace *diuinæ particulam auræ*. Seneque en ses epistres tantost *Deum in humano corpore hospitem*, tãtost *in corpus humanum partem diuini spiritus mersam*. Le mesme autheur sur la fin de son traicté de la vie heureuse confesse qu'il est du party de ceux qui tiennẽt que les hommes sont vne partie de l'esprit de Dieu, qu'ils sont descendus en terre comme certaines estincelles des choses sacrees, & s'y sont arrestez cõme en vne demeure estrangere. Et en ses questions naturelles, entre les diuerses opinions touchant la nature de l'ame il rapporte celle cy, *vim diuinam esse, & Dei partem*. L'vn, dict il, vous asseurera que l'ame est vn esprit, l'autre que c'est vne

certaine harmonie, l'autre vne vertu diuine, & vne partie de Dieu, l'autre vn air tresdelié, l'autre vne puissance incorporelle. Mais de toutes ces particulieres opinions nous pourrons vne autre fois discourir. Arrian remettant à l'homme deuant les yeux la grãdeur de sa noblesse, & l'excellence de son extraction, tu es, dict il, quelque chose retrenchee de Dieu, tu as en toy quelque portion de Dieu. Mercure Trismegiste en son Pimandre attribue bien à l'ame vne nature diuine, mais il ne tient pas pourtant qu'elle soit retrenchee de la substance de Dieu, ains plustost comme desplice & estendue de mesme sorte que les rayons du soleil sur la terre. Et semble

que cet admirable Stoïque qui par tout ailleurs parle si diuinement de l'esprit humain, ne s'est pas esloigné de cete conception de Mercure, quād il en discourt en ces termes. Comme les rayons du soleil touchent bien contre terre, mais ils sont là d'où ils sont enuoyez: aussi l'esprit grand & sacré, & enuoyé icy bas pour nous faire cognoistre de plus pres les choses diuines, conuerse bien auec nous, mais il est attaché à son origine, il en despend, il regarde tousiours & tend là, & n'est present à ce qui est de nous que comme à des choses estrangeres. Macrobe en l'exposition du songe de Scipion a employé la mesme similitude, lors qu'expliquant ce que Ciceron auoit

dict qu'au dessoubs de la lune il n'y a rien diuin sinon les esprits donnez au genre humain par la faueur des dieux; Il ne faut pas, dict-il, estimer que les esprits soyent icy comme s'ils y naissoyent. Mais tout ainsi que nous auons accoustumé de dire que le soleil est en la terre quand son rayon s'approche ou se retire; de mesme l'origine des esprits est celeste, mais elle est icy releguee par la condition d'vne hospitalité temporelle. Euripide vn peu trop hardiment appelloit l'esprit de l'homme vn Dieu selon le rapport de Ciceron, & de Theon le sophiste, Εὐριπίδης ὁ ποιητὴς τὸν νοῦν ἡμῶν ἑκάστου ἔφησεν εἶναι θεόν. Le vers d'Euripide supprimé par ces autheurs est peut-estre celuy cy qui se trou-

ue parmy les monoſtiques de Menander: Ὁ νοῦς γὰρ ἡμῖν ἐστὶν ἐν ἑκάστῳ θεός. Macrobe teſmoigne que les anciens philoſophes, & meſme Ciceron, ſe ſont tant aduancez que d'appeller l'ame vn Dieu, ayans eſgard à la ſimilitude de tant de prerogatiues eſquelles l'ame ſemble imiter la nature diuine. Mais ie trouue Ciceron plus modeſte en ſes queſtions Tuſculanes, où il penſe faire aſſez d'honneur à l'eſprit de l'homme quand il le qualifie diuin, *Ex quo animus*, dict il, *qui, vt ego, diuinus, vt Euripides audet dicere, deus eſt.* Il luy donne cet epithete à raiſon de ſon origine, & du lien de parenté, s'il faut ainſi parler, dont la nature ſemble conioindre les eſprits humains auec les cele-

ſtes. Et ſi vous m'en demandez quelque preuue, ie ne la mendieray point d'allieurs que de luy, puiſque aucun n'eſt meilleur interprete de ſoy que ſoymeſme. Voicy dõc ce qu'il dict en ſes liures de la nature des dieux: *Ex quo verè vel agnatio nobis cum cœleſtibus, vel genus, vel ſtirps appellari poteſt.* Doctrine que nous pouuons aiſement recognoiſtre auoir eſté puiſee par cet autheur de ceux qui en auoyent eſcrit au parauãt luy, puis qu'Ariſtote auoit appellé l'eſprit συγγενέστατον θεοῖς, comme qui diroit tres-proche parent des dieux. Et Pythagoras en ſes vers dorez, θεῖον γένος ἐστὶ βροτοῖσιν. Et le poëte Aratus, duquel S. Paul n'a pas deſdaigné de canoniſer le teſmoignage en ſes epiſtres, τοῦ γὰρ καὶ γένος

γένος ἐσμέν. Le philoſophe Arrian recognoiſſant la meſme antiquité de cete nobleſſe imaginaire, appelle l'homme non ſeulemẽt parẽt des dieux, mais qui plus eſt encore fils de Dieu meſme. Et en vn autre endroit il nomme la parenté de l'hõme diuine & bien-heureuſe. Philon Iuif ayant diſcouru de la formation du premier homme, adiouſte puis apres que la poſterité garde encore des marques, combien que vn peu obſcures & comme effacees par la lõgueur du temps, de cete ancienne parenté. Mais quelle parenté? Tout homme, dict-il, pour le regard de l'eſprit eſt parent du Verbe diuin, charactere, ou parcelle, ou ſplẽdeur, & comme rayon de cete nature bien-

heureuſe. En ſomme tous ces anciẽs ſemblẽt eſtre d'accord à peu pres en general de cete premiere origine, laquelle d'vn commun conſentement ils rapportent à Dieu. Le principal different qui demeure entre eux conſiſte en la particuliere ſorte de l'emanation, qu'ils nous figurent par autant de diuerſes ſimilitudes qu'ils ont de conceptions differentes. Car les vns retrenchent noſtre ame de la ſubſtance de Dieu comme vn membre du corps vniuerſel, les autres la font deſcouler cõme vn ruiſſeau de cete ſource eternelle, les vns proceder comme vn ſouffle de ce premier eſprit, les autres comme les eſtincelles d'vn feu, quelques-vns comme des petits rayõs de ce grãd

ſoleil, les autres comme des branches d'vn gros tronc. Et ne ſçay ſi l'intention de Platon ſe pourroit point rapporter à cete derniere comparaiſon, quand il a appellé l'homme plante celeſte, φυτὸν ὀυράνιον, cõme auſſi a faict apres luy Memeſius en ſes liures de la nature de l'homme, n'ayant peut-eſtre point tant egard à la forme du corps qu'à l'origine de l'ame. Car encore que la teſte du corps humain repreſente la ſouche d'vn arbre qui a ſes racines cõtre mont, ſi ne peut on nier que les Platoniciens n'ayent pareillement eſtimé l'origine de l'ame eſtre toute celeſte & diuine. Car dictes-moy, ie vous prie, ſi Platon, ſi Thales, & tant d'autres philoſophes ont creu que

Dieu eſtoit l'ame du grand monde, pourquoy n'euſſent-ils faict le meſme iugement du petit? A quel propos euſſent-ils eſtably vne diuerſe nature de l'ame du monde vniuerſel & de celle de l'homme, laquelle Plotin meſme appelle ſœur de l'ame du monde, comme ayant vn meſme principe, & vne meſme extractiõ? Or quãt à ce grand monde les teſmoignages ſont aſſez cõmuns de Thales & de Democrite, qui ne luy donnent point d'autre ame que Dieu meſme: & de Platon qui ne ſe contente pas d'appeller l'ame du mõde œuure de Dieu, mais partie d'iceluy: ny de dire qu'elle ſoit par luy ſeulement, mais de luy: ny formee ſimplement par ſa vertu, mais iſſue de ſa propre

ſubſtance. Ils auront donc biẽ faict le meſme honneur à noſtre ame, non ſeulement comme à vne partie de ce grand tout, mais comme au plus noble chef d'œuure de Dieu, & à celuy pour lequel il a creé tout le reſte. Ceſte opiniõ ayãt eſté premierement introduicte par ces vieux reſueurs, a depuis trouué place en l'eſprit des Stoiciens, auſquels ſainct Hieroſme meſme attribue ceте erreur, & leſquels pour luy donner la couleur de quelque apparence me ſemblent auoir recherché vne etymologie du mot θῶραξ vn peu biẽ eſloignee quand ils l'ont faict deſcendre ἀπὸ τοῦ θείου, ἤγουν τὸ διανοητικὸν, ὠρεῖν, comme qui diroit enfermant vne choſe diuine, ſelõ la croyance qu'ils auoyent que cete

regiõ du corps humain qu'on appelle thorax fust le siege, & comme le trosne de cete partie superieure que les Grecs nomment τὸ ἡγεμονικόν. A quoy s'accorde aussi Lucrece en ces vers,

& dominari in corpore toto
Consilium, quod nos animum mentemque vocamus,
Idque situm media regione in corporis hæret.

Apres ces Stoiciens encore trouuons nous plusieurs heretiques, qui cheminans par les mesmes tenebres ont choppé à la mesme rencontre, comme les Gnostiques, les Manicheens, Arrius le Philosophe Stoicien, Cerdon, Priscillian, & leurs adherans. S. Augustin en ses liures de l'ame reprend l'ignorance d'vn certain Vincē-

tius Victor, qui ne voulant admettre que l'ame fust creée de rien, ny faicte aussi de la substance de Dieu, ny d'aucune matiere precedente, tomboit neantmoins sans y penser en l'erreur mesme qu'il auoit cõdamnee, & par vne tacite confession la recognoissoit estre faicte de la substance de Dieu. Le premier autheur de ceste famille d'amour dont l'heresie regna quelque temps en Angleterre, introduisant vne abominable confusiõ de la nature creée & increée, faisoit accroire à ses sectateurs les Nicolaites que Dieu s'humanifioit soy-mesme auec eux, qu'il les deifioit auec soy, & que l'ame de l'hõme n'estoit pas vne creature, mais vne portion de Dieu increée. Leuinus Lem-

nius tombant en pareille ab-surdité, parle de l'ame humaine en cete façon, *Quæ cùm ſit ſpiritus æthereus, ac ſubſtantia incorporea ex diuinæ mentis archetypo deprompta, hoc homini præſtat vt Deo ſit ſimilis, diuinæque eſſentiæ particeps.* Il auoit beaucoup dict de la faire ſemblable à Dieu, mais il s'aduance trop d'adiouſter encore qu'elle participe à l'eſſence diuine. Dont incontinẽt apres il infere que ce n'eſt pas merueille ſi l'ame eſt immortelle & incorruptible, puiſque eſtãt tiree de l'eſſence de Dieu, qui n'eſt ſubiecte ny à la mort ny à la corruption, elle deuoit retenir la nature de ſon origine: cõme au contraire le corps eſtant composé d'vne matiere caduque, neceſſairement eſt ſubiecte à ces diuers accidens

aufquels la qualité de fon extraction l'oblige. Lactãce Firmian parloit quelque peu plus difcretement, lors qu'il difoit que l'ame eft ie ne fçay quoy femblable à Dieu. Si n'eft-il pas pourtant du tout excufable quand ailleurs il paffe fi auant que de dire en parlãt de la creation de l'homme : *Ficto enim corpore inspirauit ei animã de vitali fonte fpiritus fui qui eft perennis.* LES RABBINS qui d'vne ignorance groffiere ont voulu enclorre l'effence de Dieu dedãs vn nom de quatre lettres, entre les plus cachez fecrets de leur doctrine ont tenu que l'ame procedoit de ce grãd nom de Dieu. Certes quant aux payens, on pourroit bien leur pardonner plus facilemẽt ces erreurs que nous auons remar-

quees. Car si l'esgarement de leur ame a faict des dieux à son plaisir, pourquoy n'auront ces pauures aueuglez vsé de mesme liberté à faire descendre leurs ames des dieux? Voire s'ils se sont tant aduancez que de faire des dieux de leurs ames, pourquoy au contraire n'auront ils peu de pareille authorité faire des ames de leurs dieux? Mais quoy? si le mesme soleil dont la lumiere fait tout voir à nos yeux, a occasionné de si espaisses tenebres en l'ame de plusieurs qu'ils l'ayent adoré pour vn dieu, & que la celerité du mouuement de ce planete ait serui d'argument à leur idolatrie; à combien plus forte raison aurõt ils peu croire le mesme de leur ame? Et pour parler encore plus gene-

ralemẽt de tous ces dieux imaginaires de la gentilité, ſi l'opinion preſumee de leur viſteſſe a eſté les premiers motifs de les auoir faict eſleuer en cete dignité: ſi pour la meſme raiſon quelquesvns ont faict le meſme hõneur aux anges, deſquels, comme dit Tertullian, *Velocitas diuinitas creditur, quia ſubſtantia ignoratur*. Si l'etymologie eſt veritable que les Grecs ont tiree de l'agilité de la courſe des dieux, θεὸς ἀπὸ τοῦ θεεῖν, à qui conuiendroit mieux cete diuine qualité qu'à noſtre ame? puis qu'elle eſt ſi actiue en ſes operations, que le ſommeil ne l'arreſte point: ſi prompte en ſon mouuement, qu'en vn inſtant elle s'eſlance iuſques aux cieux, elle paſſe la terre & les mers, & ſe rẽd preſentes en vn

moment les choſes les plus eſloignées? Ainſi vrayement le recogneut Thales Mileſien en l'vne de ſes ſentences dorees qui ont bien merité l'honneur qu'on leur a fait de les tranſmettre à la poſterité. Le plus anciẽ de tout ce qui eſt, diſoit-il, c'eſt Dieu: parce qu'il n'eſt point engendré. Le plus beau c'eſt le monde: parce que Dieu l'a fait. Le plus grand c'eſt le lieu: parce qu'il contient toutes choſes. Le plus agile, l'ame: parce qu'elle diſcourt, & ſe promene par tout. Le plus fort, la neceſſité: parce qu'elle ſurmonte toutes choſes. Le plus ſage, le temps: parce qu'il inuente tout. Le plus commun, l'eſperance: parce qu'elle demeure encore à ceux qui ont perdu le reſte. Le plus proffi-
table

table, la vertu : car elle rend toutes autres choſes proffitables à ceux qui en ſçauent biẽ vſer. Le plus dommageable, le vice : d'autant qu'il deſtruit & gaſte tous les lieux auſquels il ſe rencontre. Or toutes ces conſiderations que i'ay mis en auant ſembloyent auoir quelque ſpecieuſe couleur, qui a peu impoſer aiſement à la credulité payẽne. Mais les Chreſtiens ayans au contraire, & des authoritez plus illuſtres, & des raiſons plus certaines, ne peuuent eſtre excuſez en la peruerſité de cete croyance. Et pour ceſte occaſiõ S. Auguſtin entre les diuerſes eſpeces d'erreurs qu'il iuge eſtre des plus deteſtables, & des plus cõtraires à la foy Catholique, donne à bon droict le premier lieu à

celle de quelques-vns qui tenoyent que Dieu auoit faict l'ame non de rien, mais de soymesme. Car pour en parler sainemēt, quelle plus impie mescognoissance peut tomber en l'ame des hommes, que de se vouloir esgaler à son Dieu, & faire en quelque maniere aller du pair le seruiteur auec son maistre? L'ancien rimeur Frãçois qui fit si mal à propos l'essay de son ignorance en la traduction des pseaumes de Dauid, a esté repris non sans cause en ce qu'il a escrit que Dieu a formé l'homme tel que plus riē ne luy reste fors estre Dieu. Mais ceux qui font l'ame de l'homme consubstantielle à Dieu, passent encore au delà de cete impudence, puis que d'vne temerité nouuelle ils se

deifient eux mesmes. Les habitans de la Thebaïde portoyent plus de respect à la diuinité, lors que voyans tous les peuples d'Egypte par chacune ville payer le taux qui estoit imposé pour faire les animaux qu'on y adoroit, n'y contribuoient rien de leur part, estimãs que rien de mortel ne pouuoit estre Dieu, ains celuy seulement qu'ils appelloyẽt Cnef, exẽpt de naissance & de mort. Le statuaire Lysippus eut bõne raison de reprendre Apelles pour auoir peint Alexandre le grand auec vn fouldre en la main, au lieu que Lysippus s'estoit contenté de luy dõner vne lance. Ceux là meritent vne pareille censure qui ne se contentans pas de porter en leur ame l'image de Dieu,

ſe veulent encore faire accroire qu'ils ſont dieux par communication de ſubſtãce. Nous tenons donc auiourd'huy cete opinion pour heretique, puis qu'elle eſt reiettee comme telle par l'authorité de l'Egliſe, ainſi que nous apprenons & des ſacrez decrets des conciles, & de pluſieurs teſmoignages des ſaincts peres. Parmy les diuerſes opinions de Platon nous nous arreſtons à celle cy comme plus veritable, que l'ame n'eſt pas Dieu, mais ſeulement œuure du Dieu eternel, καὶ γὰρ τὴν ψυχὴν οὐ θεὸν, ἀλλὰ ἔργον ἀϊδίου θεοῦ ὑπάρχειν. Nous croyons que rien ne peut eſtre Dieu que Dieu meſme, & que rendre noſtre ame conſubſtãtielle à la diuinité, c'eſt trop audacieuſement faire vn dieu

de noſtre ame, confondre la difference du Createur & de la creature, & tomber en vne erreur ſemblable à celle de ce grand Varron, qui ſuppoſant pour choſe veritable que Dieu eſtoit l'ame du monde, a eſté contrainct de conclure que le monde eſtoit Dieu, & en conſequẽce du tout aduouër que les parties auſſi comme participantes à la nature du tout, eſtoyent autant de dieux. I'employeray volontiers icy comme en paſſant les termes dont ſainct Auguſtin refute cete abſurdité, lors que diſputant contre la theologie naturelles des payẽs qui auoit abuſé ce grand perſonnage Varron: Ton ame, dict-il, pour docte & ingenieuſe qu'elle fuſt, n'a peu par les myſteres

de ceste doctrine paruenir à ce Dieu souuerain, c'est à dire celuy par lequel & non auec lequel elle a esté faicte: duquel elle est non portion, mais facture: & qui est non pas l'ame de toutes choses, ains le createur de toutes ames. Mais pour rentrer en nostre chemin, ie disois que rien ne participe à la substance de Dieu qui ne participe à sa diuinité. Et me plaist à ce propos la distinction que faict l'escole de theologie entre les operations qu'elle appelle *ad intra* & *ad extra*. Les operations de Dieu qui se font *ad intra* comme ils disent, & demeurent en leur autheur, ne produisent que choses de mesme essence auec celuy dont elles procedent. Ainsi le Fils qui est engendré de Dieu le Pere

luy est consubstantiel, & par consequent vn mesme Dieu: Et combiẽ que ce soyent deux personnes distinctes, toutefois elles ne sont en rien differentes quant à l'essence, & la distinction qui s'y trouue consiste seulement en la relation, laquelle fait qu'vne personne n'est pas l'autre. Au contraire, ce que Dieu produict *ad extra* est tousiours de diuerse essẽce, cõme sont toutes les creatures Et par cete raison il est euidẽt que nostre ame estant de cete derniere espece, ne peut estre de mesme substance que Dieu Il est biẽ vray que Dieu est l'estre de toutes choses, mais non pas comme partie d'vn tout composé de forme & de matiere. Il est tres simple, ie l'aduoue, mais pour cela il n'entre

point par meſlange de ſubſtance en la compoſition d'aucune choſe, ny comme forme pour luy donner ſon eſtre, ny cõme matiere ſuſceptible d'vne forme eſtrangere. Dont il appert combien ſe ſont deſtournez du chemin de la verité ceux qui ont eſtimé que Dieu eſtoit ou l'ame du monde, ou l'ame du premier ciel, ou la matiere premiere, ou le principe formel de toutes choſes. Ie pourrois vous produire pour preuue de cete diuerſité de nature entre Dieu & noſtre ame vne infinité de paſſages de la ſaincte eſcriture, où l'vne & l'autre ſont ſouuent diſtinguees, cõme en ce lieu du Pſalmiſte, *Sitiuit anima mea ad te Deus.* & en celuy cy. *Dic animæ meæ ſalus tua ego ſum.* & en cet autre encore:

Nõne Deo subiecta erit anima mea?
Mais l'argument presse bien dauantage que ie tire de plusieurs autres tesmoignages, par lesquels on void attribuees à l'ame diuerses choses qui ne peuuent conuenir aucunemẽt à Dieu: comme de dire que l'ame peche, qu'elle est guerie ou sauuee, qu'elle est affligee, punie, perdue, & plusieurs semblables enonciations, desquelles il s'ensuyuroit vne absurdité, voire vne impieté tres grande, de rendre en consequence vne partie de la diuinité subiette aux passions & aux infirmitez, &, qui pis est, au peché mesme & à la peine du peché. C'est vne des raisõs dont se sert S. Augustin pour refuter l'erreur de ce Vincentius Victor duquel nous auons

parlé cy deuant; que si l'ame estoit de la nature de Dieu, il s'ensuyuroit non seulement que la nature de Dieu seroit muable, mais encore changee quelques fois en pis, & damnee mesme par son autheur. Sainct Iean Chrysostome entre plusieurs blasphemes, folies, impietez (il les appelle ainsi, & non simplement erreurs) des payens, il les reduict à la confession d'vne absurdité manifeste, en ce qu'ils attiroyent Dieu non seulement aux hommes, mais aussi aux plãtes & aux bois. Car si nostre ame, dict il, est vne partie de la substance diuine, & cete ame encore passe aux corps des citrouilles, des courges, & des oignons, il s'ensuyt que la substance de Dieu se pourra trou-

uer en ces plantes. Mais quelle apparence y a-il, disoit Arnobe à ce mesme propos, que ce grand Roy de l'vniuers ait enuoyé icy bas les ames engendrees de sa substance, afin que celles qui auoyent l'honneur d'estre deesses chez luy, exemptes de cete masse charnelle qui les enuironne, descoulassent en la semẽce des hommes, & sortissent du ventre de la mere pour estre assubiecties aux infirmitez & aux miseres qui les doiuent accompagner en ce mõde? Afin que ces ames qui nagueres estoyent simples & d'vne bonté innocẽte, vinssent apprẽdre parmy les hommes à simuler, dissimuler, mentir, tromper, flatter, & par infinis artifices rechercher toutes sortes de ruses & de mali-

ces ? Afin que ces ames qui viuoyent en vne paisible tranquillité, empruntassent desormais de la compagnie du corps les causes qui les fissent deuenir plus sauuages, pour exercer entre elles des inimitiez, des guerres, des prises de villes, des seruitudes ? Afin que ces ames qui cognoissoyent auparauant Dieu, l'oubliassent : & celles qui conspiroyent d'vn mesme accord en l'intelligence de la verité, fussent distraictes en vne infinité d'opinions diuerses ? Mais de peur de vous ennuyer dauãtage par le curieux amas de preuues non necessaires en vne chose assez euidente, i'adiousteray seulement cete raison. Si nostre ame estoit vne partie de Dieu, elle seroit ou d'vn autre genre, ou d'vn mesme

meſme, & comme parlent les logiciens, heterogene ou homogene. Or ne peut elle eſtre heterogene, parce qu'il n'y a point en Dieu de diuerſité: elle n'eſt pas auſſi homogene, parce que ſi elle eſtoit de meſme ſubſtance, elle auroit les meſmes facultez & les meſmes puiſſances: & ie vous vay faire voir par vne demonſtration neceſſaire qu'elle ne les a pas. Il eſt tres-veritable que l'intellect ſouuerain, increé, & infiny de Dieu eſt ſon eſſence meſme, en laquelle comme en ſa cauſe premiere ſe trouue tout ce qui a eſtre. De ſorte que cet intellect diuin eſt vn acte pur, qui ne reçoit en ſoy ny la diſtinction de la puiſſance & de l'acte, ny le progrez de l'vn à l'autre. Noſtre intellect

au contraire estant finy & borné, ne peut estre puremẽt acte de toutes choses intelligibles; ains, comme dict Aristote, ne plus ne moins qu'vne carte blãche reçoit toute sorte d'escriture; ainsi nostre intellect est susceptible de toutes impressions, lesquelles au parauant qu'il ait receuës il est aucunement la chose intelligible mesme, mais par puissance seulement & non pas actuellement. Dauãtage tout ainsi que nostre ame a diuerses puissances selon la diuersité des obiects, aussi la cognoissance qu'elle a des choses est differente selon la difference des choses qu'elle cognoist. Car si nous venons à considerer en l'homme la cognoissance des principes, nous appelerons cete fa-

culté intelligẽce : ſi nous voulõs exprimer la dexterité qu'il a de tirer les concluſiõs de ces principes, nous luy donnerons le nom de ſcience: ſi nous parlons de la diſcretion qu'il ſçait apporter au iugement de ce qu'il faut ſuiure ou fuir, nous l'appelerons prudẽce ou conſeil: ſi nous montons plus haut à la cognoiſſance qu'il a de la ſouueraine cauſe, nous la nõmerons ſapience. Mais la ſimplicité qui eſt en Dieu n'admet point toutes ces differences. Il eſt doncq manifeſte que noſtre ame n'a pas les meſmes facultez, & partãt qu'elle n'eſt pas de meſme ſubſtance que Dieu. Voila, Meſſieurs, les principales raiſons que i'auois à vous deduire ſur ce poinct, duquel i'attens vn plus ample

esclaircissemẽt par ce que vous y contribuerez selon nostre coustume. Apportez y donc s'il vous plaist la cẽsure de vostre iugement auparauant que ie passe aux autres opinions.

THEODORE. Il me souuient auoir leu que iadis on donnoit à Apollon diuers epithetes, selon les degrez de l'aduancement que naturellement on faict aux sciences. Car premierement on l'appeloit Pythius, parce que le premier pas de ceux qui s'acheminent à l'apprentissage est d'enquerir: puis apres il estoit nommé Delius & Phaneus, pour signifier la lumiere de la cognoissance qui succede à la curiosité des demandes: & en fin Ismenius, pour la perfectiõ de la science qu'on acqueroit

par ces moyens. Les qualitez de cet Appollon duquel vous auez dés le commencement ſuiuy l'oracle pour guide de voſtre diſcours, me donnent occaſion de vous faire vne demande, afin d'eſtre eſclaircy de ce que vous auez dés l'entree diſcouru ſi l'ame ſe peut cognoiſtre elle-meſme. Car en vain nous trauaillerons-nous en la recherche de ſon origine, ſi la vertu de noſtre intellect ne peut s'eſtendre à cete cognoiſſance. Ie vous demande donc comment il eſt poſſible de comprendre la nature de l'ame, ſi ce n'eſtoit d'aduenture que nous vouluſſions nous figurer en l'homme vne autre ame ſuperieure, par laquelle il peut cōtēpler celle-cy. R. F. Cete raiſō n'eſt pas ſãs

apparence, aussi Viues la particulierement employée pour son fondement lors qu'apres tant d'autres il a escrit que c'est vne chose bien embrouillee & pleine d'obscurité que la perquisition de la nature de l'ame. Mais cet appuy me semble fort peu asseuré. Car il n'est pas tousiours necessaire que la faculté qui entend, soit plus forte & plus grande que la chose entendue, veu qu'au contraire tous les Peripateticiens, & auec eux Plotin mesme, tiennent que les intelligẽces superieures sont comprises par les inferieures, & nõ celles-cy par celles-là. Cete opinion vous semblera peut-estre paradoxe, & trouuerez estrange que ce qui est moindre comprenne vne chose plus

grande. Mais ie vous reſpondray que cela ſe faict par vne certaine maniere d'vnion de noſtre intellect auec les formes des choſes qu'il entend, par la comprehẽſion deſquelles il ſe faict grand & preſque egal à elles. Ariſtote nous apprend que l'entendement par puiſſance eſt aucunement toutes les choſes intelligibles, encore qu'actuellement il ne ſoit aucune de ces choſes auparauant qu'il les ait entendues. Et S. Thomas ſuiuant ſes traces eſcrit que l'ame eſt en quelque façon toutes choſes, entant que par puiſſance elle eſt portee à toutes choſes aux ſenſibles par le ſens, aux intelligibles par l'intellect: le ſens receuant les eſpeces de toutes choſes ſenſibles, & l'intellect

de toute les intelligibles.

POLIDORE. Cete difficulté m'ẽ rameine en memoire vne autre que i'ay veu traictee par Alexãdre en ſon liure de l'ame. Si l'entendement, dict-il, ſe pouuoit entendre ſoymeſme, il s'enſuiuroit qu'il ſeroit tout enſemble l'agent & le patient. Or eſt-il que rien ne peut ou ſe mouuoir ſoymeſme, ou endurer par ſoymeſme cõme il ſe recognoiſt es choſes corporelles. Dictes nous donc en quelle façon cela ſe peut faire. R. F. En ce poinct il me ſemble y auoir de la difference entre les choſes corporelles & incorporelles, cõme auſſi l'a recognu S. Thomas employant ce meſme argument dont vous vous eſtes ſeruy, lors qu'il traicte cete queſtion, ſi l'Ange ſe cognoiſt

luy-mesme. Mais pour ne parler que de l'entendement, à la verité de dire qu'il s'entend en la mesme sorte qu'il entend tout le reste, par cete vnion qui se faict de luy auec les choses intelligibles entant qu'il en est du nombre, il n'y a point d'apparence: non plus que de dire qu'il s'entẽd non comme intellect; mais comme vn estre intelligible. L'entendement ne s'entend pas luy-mesme par l'espece, à l'exemple des choses qui ont vn estre materiel: mais par reflexion, comme il se faict ordinairement es choses immaterielles. Nostre entendement donc a deux actions, l'vne droicte, par laquelle il cognoist quelque chose: l'autre reflechie, par laquelle il cognoist qu'il co-

gnoist, & qu'il a la puissance de cognoistre. Et toutesfois cete reflexion par laquelle il se replie & redouble luy-mesme, ne le faict point pour cela dauantage agent & patient, non plus que le sens qui void ensemble le blanc & le noir, n'est point pourtant contraire à soy mesme.

PYCIMEDE. Combien que ces questions ne soyent ny sans fruict, ny trop esloignées de la matiere dont il s'agist icy, toutesfois afin d'approcher encore plus pres de nostre subiect, je desirerois dés l'ētree estre resolu de la doubte qui m'est venue en pensee, lors que entre diuerses opinions vous auez rapporté, & ce me semble improuué cellescy, que nos ames sont cōme estin-

celles de ce feu diuin, comme rayons de ce grand ſoleil, & parties de la lumiere celeſte. Quelle abſurdité trouuez vo⁹ à aduoüer vne choſe à la confeſſion de laquelle ſemblent s'accorder non ſeulement les teſmoignages de pluſieurs doctes hommes, mais auſſi de la ſaincte eſcriture? Ie vous pourrois alleguer l'authorité de ces anciens philoſophes dont parle Plutarque, qui eſtimoyent la ſubſtance de l'ame n'eſtre autre choſe qu'vne lumiere. Ie vous dirois encore que l'vſage de parler des Grecs qui appelloyent l'homme φῶτα, parauẽture eſtoit fondé ſur cete conſideration. Mais pour employer la depoſition de teſmoins plus irreprochables, nous liſons aſſez ſouuent en la ſain-

cte escriture que Dieu est appelé lumiere, & particulierement S. Iean l'Euangeliste parlant de nostre Seigneur dict qu'il est la vraye lumiere qui illumine tout homme arriuant en ce monde. Or puis que nous apprenons d'ailleurs que l'hõme est formé à l'image de Dieu, dictes-moy ie vous prie où est-ce que cete image de Dieu & cete lumiere dont il nous esclaire en nostre naissãce se recognoist mieux qu'en nostre ame? Ainsi à mon aduis se semble auoir entẽdu Cassiodore, lors qu'ayant reietté l'opiniõ de ceux qui attribuoyẽt à l'ame vne substance de feu tousiours agissant par la mobilité de son ardeur, & viuifiant toutes les parties du corps par sa chaleur naturelle, *Nos autem,*

dict-il, *lumen esse potiùs non improbè dixerimus propter imaginem Dei.* Et vn peu apres, *His itaque rebus edocti lumen aliquod substantiale animas habere haud improbè videmur aduertere, quando in euangelio legitur lumen quod illuminat omnem hominem veniẽtem in hunc mundum.* Tertullian discourãt de l'effigie de l'ame rapporte la vision d'vne saincte dame, qui auoit ordinairement plusieurs reuelations particulieres de l'esprit de Dieu. Vn iour entre les autres au retour du seruice diuin, durant lequel son esprit auoit esté tousiours en ecstase, elle raconta qu'elle auoit veu en son rauissemẽt cõme l'effigie corporelle d'vne ame, qui estoit lumineuse, de couleur etheree, & de forme humaine. Vn certain mo-

derne entre plusieurs definitions, de l'ame extraictes ce semble de la doctrine de Platon, commence par celle-cy, *Anima humana est lux quædam diuina ad imaginem verbi, causæ causarum, primi exemplaris creata, substantia Dei sigilloque figurata, cuius character est verbum æternũ.* Monstrez-nous ie vous prie l'effect de cete lumiere en l'esclaircissemẽt de ce poinct. R. F. Ce n'est pas chose nouuelle de voir que ceux qui ont ignoré la vraye nature de ce qui est plus caché à nostre cognoissance, ayent pris les plus eminẽtes qualitez pour la substance de la chose, cõme il est arriué au subiect duquel nous traictons. Ainsi les anciẽs Mages qui establissoyent deux substances en Dieu, luy don-

noyent la lumiere pour ſon corps, & la verité pour ſon ame. Et de là ſemble eſtre deſcẽdue l'erreur des Manicheẽs, qui croyoient que Dieu eſtoit vne certaine lumiere corporelle, & que noſtre ame eſtoit vne partie de cete lumiere attachee à noſtre corps. Raby Moſes eſtoit de la meſme opinion. Car comme quelques-vns ne rengeoyẽt ſoubs la prouidẽce de Dieu ſinon les choſes incorruptibles, à tout le moins les corruptibles non ſelon les indiuidus, mais ſeulement ſelon les eſpeces, en cõſideratiõ deſquelles elles ſont incorruptibles. De cete generalité des choſes corruptibles Raby Moſes exceptoit l'homme, à cauſe, diſoit il, de la ſplẽdeur de l'entendement qu'il

tient de Dieu. Mais ie prens cete lumiere pluſtoſt pour vne qualité lumineuſe qui rẽd noſtre ame ſuſceptible de la cognoiſſance des choſes, que pour la ſubſtance de l'ame: & penſe que comme toutes les graces & les dons ſouuerains nous ſont octroyez du ciel, & deſcendẽt du Pere des lumieres; auſſi ce flambeau de la raiſon qui reluit en noſtre ame, & qui nous diſtingue d'auec les beſtes brutes, vient de la meſme ſource. C'eſt cete image & ſemblance de Dieu, ce charactere imprimé en nos ames, cete clairté qui nous eſt communiquee par celuy qui illumine tout homme venant en ce mõde, de laquelle meſme Dauid ſemble auoir entendu ce verſet dont les Hebreux conti-

nuent la liaiſon en cete maniere; *Multi dicunt, quis oſtendit nobis bona? Signatum eſt ſuper nos lumen vultus tui Domine.* Comme ſi pour ſatisfaire à la demande de ceux qui s'enquierent d'où nous vient ce don de la cognoiſſance de tant de choſes, le Pſalmiſte reſpondoit, Seigneur vous auez imprimé en noſtre ame la lumiere de voſtre face. Platon en ſes liures de la republique faict vn certain rapport du ſoleil à Dieu, & de noſtre œil à l'ame, en ce que comme noſtre œil n'eſt pas le ſoleil, mais il emprunte de luy vne clairté par laquelle il void toutes choſes, & toutesfois ne peut voir cete grande lumiere en ſa ſource: de meſme noſtre ame n'eſt pas Dieu, mais elle en a quelque image,

& comme vne fille qui ressemble à son pere elle en retient quelques tra is , recognoissables singulierement en cete lumiere par laquelle elle entend toutes choses,excepté que durant cete vie elle ne peut voir la splendeur de ce grãd Soleil en sa source. Sainct Augustin reprenant l'opinion de ceux qui disoyent que nostre ame est vne certaine lumiere qui fait mesme paroistre quelques estincelles de sa lueur par les rayons de nos yeux , aduouë que l'ame par le ministere de ces messagers reçoit biẽ quelques especes des obiects corporels,mais neantmoins qu'elle est d'vne nature tellement differẽte, que quand elle veut entendre ou Dieu, ou les choses diuines,ou soymesme, tant

s'en faut qu'elle mendie cete clairté des yeux pour cõprendre quelque chose de vray ou de certain, que plustost elle en destourne l'vsage, non seulement comme ne seruant de rien, mais comme empeschant mesme les fonctions de la lumiere interieure, & ne l'employe que pour cognoistre les couleurs & les formes corporelles.

EVPORE. Ie poursuyuray s'il vous plaist ce qui a esté maintenant discouru de la formation de l'homme, & vous diray que cete interpretation de quelques anciens n'estoit pas sans apparence, Dieu a faict l'homme à sa semblance, c'est à dire a creé nostre ame de sa substance. Car il est vray-semblable que tout ainsi com-

me en la generation de l'homme vn corps engẽdre vn corps de sa substance, aussi en la production de l'ame vn esprit fait vn esprit, si que l'vn & l'autre tient de l'essence de son principe. Et quand Mercure Trismegiste a dit en son Pimandre que ceste souueraine intelligẽce qui est la vie & la lumiere a enfanté l'homme semblable à soy, & l'a aimé comme son propre enfant, d'autant qu'il estoit parfaittement beau, aiãt l'image de son pere, il semble par la similitude de l'enfantement nous auoir voulu faire entendre que nostre ame comme fille de son Createur est vne parcelle de sa substance, ne plus ne moins que l'enfant au dire des Iurisconsultes est vne partie des entrailles de la

mere. Auſſi le poëte ingenieux dés le commencement de ſes metamorphoſes faict l'hõneur à cete ſaincte creature de l'extraire de la ſemence de Dieu,

Sanctius his animal, mentiſque capacius altæ,
Deerat adhuc, & quod dominari in cætera poſſet
Natus homo eſt: ſiue hunc diuino ſemine fecit
Ille opifex rerum, mundi melioris origo,
Siue recens tellus, & ce qui s'enſuit. En quoy ie rapporte cete terre recente à la formatiõ du corps, & la ſemence diuine à celle de l'ame, qui par la nobleſſe de ſon origine, par l'admirable beauté de l'image qu'elle portoit de ſon Createur, par ce miroir, & ſi i'oſe dire cõmunication de ſubſtance

de la diuinité, se rendoit tout ensemble aimable & redoutable au reste des animaux,
--& quod dominari in cætera posset,
Natus homo est.
R. F. Ie sçay bien de vray que quelques-vns ont attribué à cete image de l'essence diuine qui reluit en l'homme l'auantage qu'il a d'estre craint & aimé des autres animaux : comme de l'elephant, que Pline rapporte enseigner fauorablemẽt le chemin à ceux qui sont esgarez, & au contraire trembler d'apprehension aussi tost qu'il recognoist les vestiges des hommes : comme des tigres, lesquelles espouuentables aux autres animaux, à la rencontre de l'homme sont tellement espouuẽtees, qu'elles transportent leurs petits en

vn autre lieu. Damis en Philostrate s'estonnoit de voir vn ieune garçon de treize ans qui conduisoit vn elephant, & en vn age si infirme se faisoit obeïr par vn si puissant animal. Mais supposé que nous eussiõs encore cete prerogatiue sur tous les animaux, comme on dict nostre premier pere l'auoir euë en son estat d'innocence, ie n'aduouërois pas pourtant que cet effect deust estre necessairement rapporté à l'image de Dieu. Et quand bien ie l'aurois accordé, encore ne s'ensuyuroit il pas pour cela que nostre ame fust partie de l'essence diuine. Au cõtraire me voudrois ie seruir de cet argument pour en tirer vne consequence repugnante à cete opinion. Car puis qu'vne

chose ne peut estre la mesme que celle à qui seulement elle resemble, il s'ensuyt que l'hõme ayant esté creé semblable seulemẽt à son Createur, il ne peut estre de mesme substance: nõ plus que la peinture qui represente seulement quelque obiect, ne peut estre la chose mesme qui est representee. Rapportez donc si vous voulez cete image ou au commãdement donné à l'homme sur les bestes, selon l'interpretation de sainct Iean Chrysostome & de sainct Augustin: ou selon sainct Thomas à l'excellence de ce qui rend l'homme eminent par dessus toutes les creatures, sçauoir est la raison & l'intellect: puis que le texte de la Genese semble fauoriser l'vne & l'autre interpretation,
ce

en ce qu'apres ces paroles *Faciamus hominem ad imaginem & similitudinem nostram*, incontinent il est dict, *& præsit piscibus maris*, &c. Ou bien selon sainct Bernard à la conuenance qui se remarque de la volonté, la memoire, & l'intellect, en vne seule ame: auec le Pere, le Fils, & le Sainct Esprit, trois persõnes en vne mesme essece. Bref s'il vous plaist encore rapporter cete image aux qualitez de l'ame plus approchantes de la diuinité, comme d'estre immortelle, inuisible, intelligente, incorporelle, selon S. Gregoire de Nysse, ie n'y contrediray point: mais d'y enuelopper aussi la substance de Dieu, ie n'y puis consentir.

THEODORE. Tandis que nous sommes sur les authori-

tez de la Genese, permettez que i'en tire encore vn passage, pour essayer de rēdre à nos ames la noblesse de l'extractiō que vous leur voulez oster par vostre discours. Il est dict que Dieu apres auoir formé l'hōme du limon de la terre inspira en sa face le soufle de vie, *Et factus est homo in animam viuentem.* Est ce pas vne coniecture assez suffisante pour mōstrer que de ce premier souffle l'ame ait aussi bien tiré l'origine de sa nature comme elle a faict de son nom, s'il est vray que ce mot *anima* soit descendu de ἄνεμος? Nous lisons bien en Plutarque l'opiniō des Stoiciēs auoir esté que l'ame n'est autre chose qu'vn esprit ou vn vent chaud. Nous y trouuons bien que Anaximenes & Ana-

xagoras maintenoyent l'ame estre de nature d'air. Mais quand nous apprenons d'vn plus authentique tesmoignage que ce vent & cet air est inspiré de Dieu mesme, que pouuons nous conclurre sinõ que l'ame est vn esprit procedant de l'esprit de Dieu, tout ainsi que le corps est engendré du corps ? Ceux qui subtilisent sur l'etymologie ou proprieté des termes, nous veulent persuader que la formation du corps est appelée creation, du nom Grec κρέας qui signifie chair : & la productiõ de l'ame est appellée inspiration, de cet esprit qui dés le commencement anima le corps du premier homme. Que si cete coniecture ne vo⁹ semble du tout receuable, au moins à mon ad-

uis ne pouuez vous nier cete difference qui se trouue exprimée en la creation des animaux. Quãt aux bestes brutes tant pour le regard de l'ame que du corps elles n'ont point d'autre origine que la terre, *Producat terra animam viuentem.* Mais quant à l'homme, pour monstrer que son ame & son corps ont diuers principes, Moïse nous enseigne que le corps fut moulé premierement de terre, puis apres il receut exterieurement de Dieu l'infusion de l'esprit, *Factus est in animam viuentem* : Le Chaldeen dit ἐψύχωτο, *animatus est*, A cela me semble merueilleusement bien se pouuoir rapporter la doctrine d'Aristote és liures de la generation des animaux, quand il discourt

que l'ame vegetatiue & la sensitiue sont bien du commencement en la semence, sinon actuellement, à tout le moins en puissance, & que par progrez de tẽps l'vne vient apres l'autre, mais qu'elles n'õt toutes deux autre principe que la generation : la seule ame raisonnable & intellectuelle, dit-il, suruient de dehors, & seule est diuine. λείπεται δὲ τὸν νοῦν μόνον θύραθεν ἐπεισιέναι, καὶ θεῖον εἶναι μόνον. R. F. Cete authorité de la Genese a vrayemẽt quelque couleur, & pour ce ne m'estonne ie pas si elle a deceu si facilement plusieurs anciẽs, & mesme Lactance. C'est ce passage lequel a principalement donné occasion à la rage (ainsi l'a puis-je appeller apres Theodoret) de Cerdon, & encore à

Marcion, de croire que l'ame estoit vne partie de la substance de Dieu. Mais tant s'en faut que ces paroles *spiraculum vitæ* doiuēt estre prises pour l'esprit de Dieu, que plustost elles signifient l'emission d'vne chose estrangere. Car comme celuy qui respire pousse dehors vne haleine qui ne fait aucune portion de sa substance, aussi Dieu inspirant en cete masse inanimée du premier homme l'esprit de vie, il luy communiqua vne chose de toute autre nature que la sienne. Et puis, qu'elle apparence y a-il de tirer de cet exemple singulier vne consequence vniuerselle de la creation des ames? Non plus certes que de vouloir reduire la production ordinaire de nos corps à l'exemple de la

formation de celuy d'Adam. Et quoy? si le souffle de Dieu est la seule cause de l'estre de nos ames, d'où est venue l'ame d'Eue, sur la face de laquelle Dieu ne souffla point cet esprit de vie? D'où est-ce que Cain & Abel, & pour comprēdre en vn mot toute la posterité, a eu ces ames que Dieu ne leur a point particulierement cõmuniquées par son souffle? Mais au contraire lors que nostre Seigneur apres sa resurrection donna le sainct Esprit à ses disciples, & que selon le tesmoignage de S. Ieā *insufflauit eis*, dirons nous que par ce soufflement il leur ait donné de nouuelles ames? C'est vne mesme espece d'action, qui selon la diuerse intention de son autheur a produit des effects

dissemblables. L'Esprit de vie fut communiqué à Adam par le souffle de Dieu, pour lui faire cognoistre la grãdeur de sa prerogatiue. Le sainct Esprit fut donné aux Apostres soubs l'espece du souffle, pour monstrer la puissance du ministere en la dispensation des sacremens. Et n'est point hors de nostre propos cete remarque de sainct Augustin, qu'en S. Iean est exprimé le mot πνεῦμα qui se prend communement pour le sainct Esprit: & en la Genese le terme πνοὴ, qui signifie toute sorte de souffle, pour monstrer que Dieu non de sa propre substãce, mais d'vn riẽ a soufflé l'ame de l'homme. A quoy se rapporte aussi dedans sainct Irenee la distinction de πνοὴ ζωῆς, & πνεῦμα ζωοποιοῦν, le

souffle de vie, & l'esprit viuifiant: dont l'vn faict l'homme animal, l'autre spirituel. I'adiousteray volontiers pour l'illustration de ce poinct vn discours de sainct Athanase, dont voicy la substãce. L'Ame se trouue de deux sortes, dont l'vne qui appartient aux bestes brutes est irraisonnable, tiree de terre, & dõt les desirs & les affections attachees à la terre n'ont aucun soing des choses celestes: l'autre qui appartient aux hommes est raisonnable, inspiree de Dieu, & pour cete occasiõ capable de la cognoissance des choses celestes & diuines. Il ne faut pas toutefois estimer que cet esprit que Dieu a soufflé en l'hõme soit faict ame, mais seulemẽt qu'il donne à l'ame son accomplis-

ſement & ſa perfectiõ. Car autrement ſi l'ame de l'homme eſtoit de cet eſprit, elle ſeroit de l'eſſence de Dieu, & par cõſequent exempte de changement & d'alteration, tout ainſi que Dieu meſme. Or eſt-il que l'ame eſt tantoſt ſage tantoſt folle, quelquesfois iuſte quelques fois pechereſſe, ores croyante & ores incredule, du commencement ignorante & puis apres ſçauante, quelquesfois prompte & quelquefois tardiue : leſquelles mutations ne ſe rencontrent point en Dieu. Iuſques icy ſainct Athanaſe, par le diſcours duquel i'aurois enuie de terminer le mien, ſi ie n'eſtimois encor à propos de dõner vn petit mot de cenſure à ce qui a eſté dit en paſſant de l'opiniõ de ceux

qui croient l'ame n'estre autre chose sinon vn vent ou vn air. Il est probable à mõ aduis que les autheurs de cete vieille erreur se sont principalement appuyez sur ce qu'il sẽble que nous viuõs par l'attraction de l'air qui nous enuironne. Au moins estoit ce le fondement sur lequel Anaximenes establissoit la croyance qu'il auoit que l'air fust le principe de l'ame, comme de tout l'vniuers: puis que, disoit-il, comme l'on void l'air entretenir toutes choses en leur estre, & toutes choses se resouldre en luy, aussi nostre ame n'estant qu'air retient en vie nostre corps, qui doit apres la mort se resoudre en ce mesme principe. Varron nous a laissé des vestiges de cete doctrine, quãd il a definy

l'ame vn air conceu dedans la bouche, refroidy dedans le poulmon, tiedy dedãs le cœur, eſpãdu par le corps. Et ne faut point ſelon mon iugement chercher ailleurs l'occaſiõ de ce que pluſieurs autheurs ont vſurpé ce mot *anima* tantoſt pour l'haleine, & tantoſt pour le vent. De la premiere façon de parler ſuffiront ces exemples, où ce terme euidemmẽt eſt pris pour l'haleine, *Interea fœtida anima naſum oppugnat*, dedans Titinnius. *An fœtet anima tua vxori?* dedans Plaute. *Ieiunitatis plenus animam fœtidat*, dedans le meſme poëte. *Anima leonis virus graue, vrſi peſtilens*, dedans Pline. A la ſeconde ſignification, qui ſe rapporte au vent, fauoriſe l'etymologie cy deuant remarquee de ce mot

anima tiré de ἄνεμος. Et l'vsage de parler se trouue aussi confirmé par ces vers,

Aurarumque leues animæ, calidique vapores, dedans Lucrece.

Quantum ignes animæque valent, dedans Virgile.

Ne quid animæ fortè amittat dormiens, dedans Plaute.

Mais pour ne m'arrester dauãtage à refuter cete erreur, ie me seruiray seulement de la raison que Lactance Firmian oppose à la definition de l'ame inuentee par Varron. Si l'ame n'estoit autre chose qu'vn air conceu dedans la bouche, il s'ensuyuroit qu'elle ne commenceroit à viure qu'à l'instãt qu'elle reçoit premierement cet air. Or est il certain que l'ame est faicte long temps au parauant que l'enfant soit capa-

ble de receuoir cet air par la bouche, l'ame n'eſt dōc point ſimplement vn air ou vn vent. POLID. Ces argumens puiſez de l'eſcriture ſaincte meritoyent à la verité tenir le premier lieu, mais ie ne laiſſe pas pourtant de me promettre que vo⁹ aurez aggreable la ſuitte que ie leur veux donner de ce petit traict de l'eſcolle. Toutes choſes qui ont eſtre, & ne differét en rien, ſont vnes : Dieu & l'ame de l'homme ſont de cete qualité : ce n'eſt donc qu'vne meſme choſe. Ie dis que ces choſes ne different en rien, parce que ſi elles eſtoyent differentes, il s'enſuyuroit auſſi qu'elles ſeroyent compoſees, ſinon d'autres choſes, à tout le moins de ſimilitudes & de differences ; ce qui repugne à la

ſimplicité que no⁹ recognoiſſons en Dieu.

R.F. Toute la force de voſtre argument cōſiſte en cete propoſition que ie ne puis laiſſer paſſer pour veritable : Toutes choſes qui ne ſont point differentes ſont vnes : parce qu'encore qu'elles ne ſoyent pas differentes à proprement parler, ſi peuuent elles eſtre diuerſes. Il eſt bien vray que toutes choſes differentes neceſſairement ſont diuerſes, mais toutes celles qui ſont diuerſes ne ſont pas differentes. Et le Philoſophe nous enſeigne fort bien qu'il y a beaucoup à dire entre ἑτερότης & διάφορα. La diuerſité peut eſtre entre les choſes ſimples, la difference ne ſe trouue qu'ētre les compoſees. La diuerſité ſe conſidere abſo-

lüement & à par soy, la differẽce au regard de quelque autre chose. Il n'est pas necessaire, dict Aristote, que ce qui est diuers soit en quelque chose diuers de ce dont il est diuers: mais ce qui est different doibt en quelque chose differer de ce dont il est different. Ainsi la simplicité qui est en Dieu n'exclud pas la diuersité qui empesche que luy & nostre ame soyẽt reputez vne mesme chose: mais elle exclud bien la difference, d'autant que la difference qui est entre deux choses monstre qu'entr'elles mesmes il y a quelque conuenance, & par consequent que ces choses sont composees de similitudes & de differences. Et pour conclure en vn mot, la difference n'est autre chose

que ce qui separe les especes comprises soubs son mesme genre, ou les genres compris soubs vne mesme substance. Or Dieu & nostre ame ne peuuẽt estre compris ny soubs vn mesme genre, ny soubs vne mesme substance: il n'y a donc point entr'eux de difference, mais de diuersité seulement.

Puisque vostre silence m'oblige de faire icy la fin, Messieurs, il suffira d'auoir examiné ce iourd'huy la premiere opinion qui s'est presentee sur nostre subiect; Ie remettray les autres, si vous l'auez aggreable, à la prochaine assemblee.



SECOND DISCOVRS.

MESSIEVRS, Comme ceux là me semblent fort loüables qui par l'interieur resentimẽt de leur infirmité sont retenus de s'informer trop curieusement des secrets que Dieu no⁹ veut estre incogneus : aussi ne puis ie excuser la nonchalance de ceux qui mesprisent la cognoissãce de ce thresor precieux qui porte l'image de son Createur, & dont la marque honorable nous donne vn si grand aduãtage par dessus les autres creatures. Illustre marque de nostre extraction, qui nous doit inciter de plus en

plus non seulement à admirer la grãdeur de l'ouurier en son ouurage, mais encore à rechercher la nature de l'ouurage d'vn si admirable ouurier. Certes s'il est ainsi que Dieu n'a mis à autre fin la lumiere en ce monde que pour nous faire voir le monde, nous pouuons sans presomption estimer que la lumiere qu'il a mise en nos ames sera bien à propos employee à la contemplation de la grandeur & l'origine de ce noble chefd'œuure qui nous rẽd superieurs au reste de toutes les creatures. C'est pourquoy Platon en son Timee exhorte l'homme à s'efforcer de se cognoistre tant qu'il luy est possible, & se remettre deuant les yeux que Dieu luy a assubiecty tout ce qui est au dessous

de la lune, de peur que ne cognoiſſant pas ſa dignité il s'abbaiſſaſt au deſſoubs de ce qui luy eſt inferieur. Vincentius Victor par la meſme raiſon autrefois condamnoit cete negligence qui rend quelques hommes quaſi ſemblables aux beſtes brutes, pour ne recognoiſtre pas comme il faut ce charactere qui nous diſtingue d'auec elles; & meſme accõmodoit à ce propos le paſſage de l'eſcriture ſaincte, *Homo cùm in honore eſſet non intellexit, propterea comparatus eſt iumentis inſipiẽtibus, & ſimilis factus eſt illis.* Les animaux qui ont la teſte panchee vers la terre ne pourchaſſent rien ſinon ce qui eſt de la terre: & le pourceau, diſent les naturaliſtes, a les prunelles des yeux tellement diſpoſees qu'il

ne peut regarder le ciel. Mais puis que Dieu nous ayāt doüé d'vne plus belle forme,
Os homini ſublime dedit, cœlumque videre
Iußit, & erectos ad ſydera tollere vultus, il ſemble par là nous inuiter à la recognoiſſance de particulier priuilege. C'eſt cete conſideration principalement qui m'a dōné le premier deſir, & qui me continue encore le courage d'entreprendre auec vous la recherche de l'origine de nos ames. Et puis que nous auons deſia combattu le party de ceux qui les font conſubſtantielles à Dieu, examinons encore auiourd'huy la diuerſité de tant d'autres opinions qui ſe rencontrent ſur ce ſubiect. Quelques vns ont donné tant d'auantage à l'ame

que la faisans presque aller du pair auec Dieu ils se la figuroyent exempte de commencement. Telle estoit la croyance des anciens Mages, qui establissoyent en general trois principes; Oromasis, Mitris, & Ariminis, c'est à dire Dieu, l'intelligence, & l'ame: de sorte que selon leurs traditiõs l'ame estoit vn principe qui ne tiroit point son origine d'ailleurs. Plusieurs autres ont suiuy cete erreur, estimans qu'il estoit conuenable que ce qui n'auoit point de fin, cõme l'ame, n'eust point aussi de commencemẽt. Mais Lucrece destournant au contraire la consequence de cete raison, estime que l'ame est engendrée auec le corps, & partãt qu'il est necessaire qu'elle soit esteinte ensemble auec

le corps. Et comme ceux-là ſuppoſans vne eternelle duree de l'ame en ont inferé vn principe eternel, auſſi celui-cy preſuppoſant au contraire que l'ame auoit vn meſme commẽcement que le corps, a conclu qu'elle deuoit auoir meſme fin. Tellement qu'apres auoir monſtré la ſocieté de la naiſſance, de l'augmentation, de la vieilleſſe, de la decadence, & des infirmitez communes à l'vn & à l'autre, finalement il en determine le meſme de la mort.

Præterea gigni pariter cum corpore, & vnà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem. Et vn peu apres,
Quare participem lethi quoque conuenit eſſe.

Et toutesfois cõme il eſt ſou-

uent arriué que ceux qui philosophoyent sur l'origine de l'ame se sont trouuez contraires non seulement aux autres, mais encore à eux-mesmes, selon que vous verrez par la suitte de nostre discours, aussi le mesme autheur ne se souuenāt pas de ceste premiere proposition, a depuis escrit que l'ame estant du commencemēt descoulee du ciel, y deuoit retourner encore apres la mort du corps.

Cedit item retro de terra quod fuit ante
In terram, sed quod missum est ex ætheris oris,
Id rursus cœli fulgentia templa receptant.

Certes cete derniere opinion semble auoir esté plus cōmunement receuë par toutes les nations

nations, des Caldeens, des Egyptiens, des Hebreux, & des Grecs : qui presque d'vn consentement mutuel ont recogneu que les ames estoyent diuines, c'est à dire qu'elles auoyẽt quelque societé auec Dieu, & qu'estant creees de Dieu premierement, elles estoyent depuis descẽdues du ciel pour estre ioinctes aux corps. Ils consideroyẽt que l'origine des ames ne se pouuoit trouuer en terre, & ne descouurans en ce monde aucun lieu d'où elles peussent sortir, ils iugerẽt incontinent qu'il falloit qu'elles vinssent du ciel, auquel tous les mortels selon le dire d'Aristote establissent le siege du grand Dieu : & lequel est appelé par le mesme autheur tãtost vn corps diuin, tantost le

domicile des dieux. Dont ils conclurẽt en fin que l'ame ne deuoit recognoistre que Dieu pour son autheur, le ciel pour le lieu de sa naissance, & la terre pour sa prison, pour son domicile, ou plustost son passage. Pythagoras, Origene, & presque tous les Platoniciens ont creu cete descẽte des ames, & cete origine celeste. Plusieurs aussi des Latins ont eu la mesme opinion. Et s'il vous plaist que ie recueille leurs voix, premierement ie vous produiray ce qu'en escrit Ciceron en ses questiõs Tusculanes, & en ses liures de la nature des dieux. I'y adiousteray ce suffrage d'Ouide en ses liures de l'art d'aimer,

Sedibus ætheriis spiritus ille venit.

Si vous demandez à Macrobe

ce qu'il en penſe, il vous dira qu'il tient cete opinion pour choſe arreſtee & comme indubitable entre les bons philoſophes, *animarum originem manare de cœlo.* Si vous interrogez Boëce là deſſus, il n'y ſera pas grandement refractaire : au moins y a-il apparẽce qu'il en ait creu quelque choſe quand il luy eſt eſchappé de dire
Hic clauſit membris animos
Celſa ſede petitos. Si vous en voulez auoir l'aduis de Seneque, feuilletons ſes cahiers, & nous n'y trouuerons quaſi rien plus frequent que cete conſideration, de laquelle il ſe ſert en vne infinité de diuers ſubiects. Car ſoit qu'il veuille exciter l'eſprit humain à la contemplation des choſes du ciel, il luy propoſe ſur tout le deſir

naturel qui le doit porter à la recherche des obiects diuins & celestes, comme les plus conformes au lieu de son origine. *Cùm illa tetigit, alitur, crescit, ac velut vinculis liberatus in originem redit: & hoc habet argumentũ diuinitatis suæ, quod illum diuina delectant.* Soit qu'il veuille representer le bonheur de ceux qui sont partis de ce mõde en leur premier aage, il employe cete mesme raison, que les esprits trauersent plus legerement le chemin qui les conduict au lieu de leur origine, quand ils ont moins faict de seiour sur la terre, où les souilleures de la conuersation ordinaire du monde leur eussent apporté de la pesanteur & du retardement. *Facilius ad superos iter est animis citò ab humana con-*

uerſatione dimißis. Minùs enim facis ponderisque traxerunt, antequam obduceretur, & altius terrena conciperent, liberati, leuiores ad originem ſuam reuolant, & faciliùs quidquid eſt abſoluti transfluunt. Soit qu'il deſcriue la nature de l'ame, qui eſt touſiours en actiõ, impatiente de repos, aimant la nouueauté, il en rapporte la cauſe à ſa premiere ſource, *Quod non miraberis ſi propriam eius originem aſpexeris. Non ex terreno & graui concreta corpore, ex illo cœleſti ſpiritu deſcendit.* Et en vn autre lieu, *nititur animus illò vnde dimiſſus eſt, ibi illum æterna requies manet.* Or encor que tous ces anciens ſe ſoyent cõme en gros accordez touchãt cete deſcente des ames iſſues du ciel en general, toutesfois il ſe trouue en detail beaucoup

de diuersité entre leurs opinions touchant la maniere de cete descente & la formation des ames. Car les vns ont pensé que Dieu en auoit certaine quantité reseruée comme dedãs vn magasin, pour les distribuer puis apres à chasques corps à mesure qu'ils viendroyent en ce monde. Aucuns les ont fait naistre de la substãce de Dieu, comme nous auõs discouru cy deuant: les autres de la ruine ou la conuersiõ des Anges, de la cheute des estoilles, ou du retrenchement de quelque portiõ du ciel. Sainct Hierosme touche cete diuersité auecque quelques autres en l'vne de ses epistres dont ie vous rapporteray tout au long la teneur. *Super animæ statu memini vestræ quæstiunculæ, imò ma-*

ximè ecclesiasticæ quæstionis, vtrùm lapsa de cœlo sit, vt Pythagoras philosophus, omnesque Platonici, & Origenes putant: an à propria Dei substantia, vt Stoici, Manichæus, & Hispaniæ Priscilliani hæreses suspicantur: an in thesauro habeantur Dei olim conditæ, vt quidam Ecclesiastici stulta persuasione confidunt: an quotidie à Deo fiant, & mittantur in corpora, secundùm illud quod in euangelio scriptum est Pater meus vsque modò operatur, & ego operor: an certè ex traduce, vt Tertullianus, & Apollinarius, & maxima pars occidentalium autumant, vt quomodo corpus ex corpore, sic anima nascatur ex anima, & simili cum brutis conditione subsistat. Le mesme S. Hierosme en vn autre endroit rapporte à ce mesme propos ces paroles de Rufin, sur lesquelles puis apres il donne sa

censure, *Legi quosdam dicentes quod pariter cum corpore per humani corporis traducem etiam animæ diffundantur, & hæc quibus poterant assertionibus confirmabant: quod puto inter Latinos Tertullianum sensisse, vel Lactantium, fortaßis & nonnullos alios. Alij asserunt quòd formatis in vtero corporibus Deus quotidie faciat animas & infundat. Alij factas iam olim, id est tunc cùm omnia creauit Deus ex nihilo, nunc eas iudicio suo nasci dispenset in corpore. Hoc Origenes & nonnulli alij Græcorũ.* Iean Euesque de Hierusalem fut iadis soupçonné d'adherer aux opinions erronees d'Origene & des Arrians, entre lesquelles cete cy se trouue remarquee en vne epistre du mesme S. Hierosme, que les ames sont attachees aux corps, & resserrees comme

dedans vne prison : qu'au parauant que l'homme fust formé en Paradis, elles faisoient leur seiour au ciel parmy les creatures raisõnables, & qu'apres la mort estant deliurees de leur captiuité elles doiuent encore retourner au lieu de leur premier repos. Synesius en ses epistres dit qu'il n'estimera iamais l'origine de l'ame posterieure à celle du corps, ἀμέλει τὴν ψυχὴν οὐκ ἀξιώσω τοῦ σώματος ὑστερογενῆ νομίζειν. Et S. Gregoire de Nysse en son traicté de la formation de l'homme s'efforce de demonstrer par la deduction de plusieurs raisons que l'ame n'est faicte ny au parauant le corps ny apres. Mais de cecy nous traicterõs en son ordre. Retournions aux anciẽs philosophes. Pline dict que

Hipparchus ne peut eſtre aſſez loüé, parce que perſonne n'a prouué ſi clairement que luy l'alliance que nous auons auec les eſtoilles, & cõme nos ames ſont vne partie du ciel. Heraclite dedans Macrobe appelle l'ame vne eſtincelle de l'eſſence des eſtoilles. Platon tient que l'ame eſt comme vne tierce eſpece compoſee de deux diuerſes ſubſtances, l'vne diuiſible, l'autre indiuiſible & participante de ce qu'il nomme l'Autre & le Meſme. Et pour cete occaſiõ ceux qui ont ſuiuy ſa doctrine ont rapporté la compoſitiõ de l'ame au nombre de cinq, lequel eſt compoſé du premier pair, à ſçauoir deux qui eſt diuiſible en egales parties, & du premier impair, à ſçauoir trois, qui eſt in-

diuisible en parties egales. Quelques vns ont creu que les ames estoyent dõnees de Iupiter en la naissance des hommes, & qu'en mourant puis apres on les luy rendoit comme vn depost. Les autres ont estimé que l'enfant au parauant sa naissance estoit nourry naturellement dedans le ventre de sa mere, comme vne plãte dedans la terre: mais qu'aussi tost qu'il sortoit en lumiere le refroidissement de l'air enuirõnant l'animoit, & que pour ceste cause le mot Grec qui signifie l'ame estoit tiré de la refrigeration, ψυχὴ de ψυχρὸν. Etymologie que sainct Athanase escrit auoir esté premierement inuentee par quelques esprits grossiers, qui mal à propos attribuoyent vne qualité froide

à l'essence de l'ame. C'estoit neãtmoins l'opinion de Chrysippus selon le rapport de Plutarque au traicté qu'il a faict des contrarietez des Stoïques. Aussi estoit elle de Hicesius, selon que Tertullian nous le tesmoigne en ces termes, *De qua sceleris necessitate nec dubitabat credo Hicesius, iam natis animã superducens ex aëris frigidi pulsu, quia & ipsum vocabulum animæ penes Græcos ex refrigeratione respondens*. Où il reiette vn peu apres cete erreur d'vne plaisante façon, quand il demande si les Barbares & les Romains sont animez d'vne autre maniere que les Grecs, puis qu'ils appelẽt leur ame d'vn autre nom que ψυχὴ. Et faict vne autre question, comment il se peut faire que l'on rencontre des

peuples animez és regiõs chaudes, puis qu'elles sõt despourueues de cete qualité à laquelle on attribue le principe de l'ame. Et de vray si la formation de l'ame dependoit du froid, il est vray semblable que les pl⁹ beaux esprits naistroiẽt aux païs les pl⁹ froids, où l'experience nous fait voir au contraire que les plus subtils se trouuent ordinairemẽt és plus chaudes contrees. Ce qui a faict dire autrefois à Galiẽ qu'ẽ Scythie, qui est vne region Septentrionale, il s'est rencontré par merueille vn Philosophe, & à Athenes tous quasi naissent tels. Aussi Plutarque a remarqué la contradiction de Chrysippus, en ce que premierement ayant estably le froid pour principe de l'ame, puis

apres il a dict que l'ame estoit vn esprit plus rare & de plus subtile nature, ce qui ne peut arriuer par le froid, duquel la proprieté est d'espaissir les choses subtiles plustost que de subtiliser les espaisses. Entre plusieurs erreurs d'Origene qu'a receuilly Theophile Euesque d'Alexandrie, il le reprend de ce que ne voulant tirer le nom de l'ame de sa premiere source, il aime mieux le deriuer du mot Grec qui signifie refroidissement. Mais encore qu'Origene ait suiuy les anciẽs en l'etymologie du mot, toutefois il en a destourné le sens à vne autre interpretatiõ. Car en ses liures περὶ ἀρχῶν ayant monstré par plusieurs tesmoignages que l'ame des iustes est embrasee du feu de charité,

que Dieu mesme est appelé vn feu consumant, & les Anges vn feu bruslant: que l'Ange de Dieu est apparu dedás le buisson en figure de feu. Au contraire que le mal est tousiours signifié par le froid, que le diable est souuent nommé serpét & dragon pour sa froideur, que d'Aquilon qui est froid doiuét arriuer tous les maux sur les habitans de la terre selon le dire du prophete. Il tire de cete antithese vne coniecture, que nostre ame pourroit auoir eu son nom de la refrigeration, à cause du refroidissement de cete chaleur diuine qu'elle auoit au commencement en l'estat de sa perfection. Combien qu'en fin il conclud que tout ce qu'il a mis en auant touchant l'ame raisonnable

n'a point tant esté pour resoul-
dre ny decider rien de certain,
que pour soubmettre le tout à
la balance du meilleur iuge-
ment des lecteurs. Aussi cete
opinion auec plusieurs autres
du mesme autheur se trouue
depuis condamnee par vn cõ-
cile vniuersel assemblé soubs
l'Empire de Iustinian. Heracli-
te disoit que l'ame du monde
procedoit de l'euaporatiõ des
humeurs qui se rencontroyẽt
en luy: & que l'ame des ani-
maux estoit meslee tant de l'e-
uaporation des humeurs de
dehors que du dedans & de
mesme gẽre. Ce grãd philoso-
phe dõt les sentẽces ont esté si
venerables à l'antiquité, qu'õ
luy donna le nom de Pythago-
ras, à cause que la verité de ses
paroles egaloit les oracles du

Dieu Pythien, ne rencontra pas plus heureusement que les autres, lors que croyant nos ames estre plus anciennes que nous, il les faisoit passer apres la mort d'vn corps en autre, iusques à rendre raisonnables par ces noueaux changemēs les animaux qui auroyent esté auparauant irraisonnables, & d'vne conuersion reciproque donner aux bestes brutes des ames humaines & raisonnables. Absurdité ridicule, & non seulement contraire à la foy Catholique, mais aussi tellement esloignee de toute apparence, que les successeurs mesme de ceux qui l'ont inuētee ont eu honte de l'aduouër, & pour cete occasion ils ont mieux aimé se persuader que Pythagoras auoit esté mal en-

tendu, que confesser qu'il auoit mal pensé. C'estoit vn moyen specieux pour couurir cete erreur si grossiere par la faueur d'vne interpretation plus receuable: comme si quelqu'vn au contraire vouloit destourner au sens de Pythagoras la vraye intelligence de ces paroles du Psalmiste, *Homo cùm in honore esset non intellexit, propterea comparatus est iumentis insipientibus*: & encore de celles cy, *Ne tradideris Domine bestiis animas confitentium tibi.* Mais l'intention manifeste de ce philosophe se descouure assez par ce qu'il interdisoit l'vsage de chair, de peur que ceux qui pẽseroyent manger du mouton ou du beuf mangeassent en effect quelque proche parent. Et pour la mesme raison ab-

horroit-il aussi le massacre des bestes, de crainte qu'en les tuant on commist quelque parricide execrable. *Interim sceleris hominibus ac parricidij metum fecit, cum possint in parentis animã inscij incurrere, & ferro morsuue violare in quo cognatus aliquis spiritus hospitaretur*, disoit Seneque. S. Gregoire de Nysse se sert de cete consideration pour reietter l'opinion de ceux qui estẽdoyẽt ceste transmigratiõ des ames iusques aux plãtes & aux arbres. Cõmẽt, dict-il, vn hõme osera-il coupper les bleds, fouller les raisins, arracher les espines, cueillir vne fleur, mettre du bois dãs le feu, puis qu'il est incertain si cete violẽce & cete cruauté ne s'addresse point à quelqu'vn de ses parens ou ses familiers, duquel il

employe le corps à ſon breuuage, ſon aliment, ſon chauffage? Eſtrange metamorphoſe, & laquelle autresfois le poëte ingenieux a eu raiſon de mettre au reng des fables

Errat, & illinc
Huc venit atque illuc, & quoſlibet occupat artus
Spiritus, éque feris humana in corpora tranſit,
Inque feras noſter, nec tempore deperit vllo. Ce ſont vrais tours de paſſepaſſe, dignes pluſtoſt d'vn baſtelleur que d'ũ philoſophe comme dés long temps Minutius Felix l'a iugé. *Addunt iſtis & illa ad detorquendum veritatem, in pecudes, aues, belluas hominum animas redire: non philoſophi ſanè ſtudio, ſed mimi officio digna iſta ſententia eſt.* Auſſi n'eſt-ce pas merueille ſi cete reſuerie a ſer-

uy d'esgayement à tãt d'escriuains qui l'ont estimee plus digne de risee que de refutation. Comme quand Lucian feint Mycillus auoir receu l'ame de quelqu'vn de ces fourmis qui fouillent l'or en Indie. Et quand il faict philosopher vn cocq qui auoit l'ame de Pythagoras, laquelle estant premierement venue d'Apollon & descendue en vn corps humain pour subir les peines meritées, auoit animé tantost des roys & tantost des belistres, tantost des capitaines comme vn Euphorbus, tãtost des philosophes cõme Crates le Cynique, tantost des femmes impudiques comme Aspasia, tantost des cheuaux, des jays, des grenouilles. Et quand sainct Gregoire de Nysse entre les

autheurs des fables Grecques ſe mocque de celuy de leurs ſages qui ſe diſoit auoir eſté quelquesfois femme & quelquesfois hõme, tantoſt auoir volé auecque les oiſeaux, ores auoir eſté arbre, & ores auoir veſcu dedans les eaux. Certes il parloit, dit-il, cõme vn jay ſans raiſon, & introduiſoit vne doctrine vrayement digne de la brutalité des poiſſons & de l'inſenſibilité des cheſnes, de croire qu'vne meſme ame peuſt paſſer en tant de ſortes de choſes. Et quand Diogenes Laërtius en vn des epigrãmes qu'il a faicts ſur ce ſubiect dict que Pythagoras n'eſt pas ſeul qui s'eſt abſtenu des choſes animees. Car qui voudroit mãger aucune choſe ayant ame? Mais quand vne chair, dict il,

est bien cuicte & bien assaisonnee, alors on ne faict plus de difficulté d'en manger, parce que l'ame en est dehors. A quoy se rapportent aussi ces vers d'Alexis chez Athenee:

Ὁ προῶτος εἰπὼν ὅτι σοφιστὴς οὐδὲν εἶς
Ἔμψυχον οὐδὲν ἐσθίει, σοφὸς τίς ἦν.

Cete transmigration des ames que les Hebreux appelloyent *gilgoul nephascot*, les Grecs quelquesfois μετεμψύχωσιν, quelquesfois μετενσωμάτωσιν, Cronius παλιγγενεσίαν, Tertullian *reciprocationem animarum in corpora*, estant prise vn peu plus largement n'a point esté vne particuliere opinion de Pythagoras, mais vne commune croyance premieremēt des Egyptiēs, & puis des grecs selon le rapport de Iamblique. Et quant aux Egyptiens, c'est de leurs traditions que Pytha-

goras du commencement puiſa cete doctrine, ſi nous croyōs le teſmoignage d'Euſebe, lequel eſt d'autāt plus croyable que nous apprenons d'ailleurs que Pythagoras a conferé ſouuent auec les prophetes des Egyptiens pour apprēdre leur philoſophie myſtique, & qu'il a meſme eſté diſciple de Sonchede archiprophete Egyptiē. Quant aux Grecs, tous ceux qui ont approuué l'immortalité de l'ame, ont d'vn commū accord eſtimé que les ames apres la mort eſtoyent transferees d'vn corps en vn autre. Leur principal different conſiſtoit en la diuerſité des formes qu'ils dōnoyēt aux ames. Car les vns en eſtabliſſoyent vne ſeule eſpece qui eſtoit raiſonnable, & qui paſſoit toutesfois

fois aussi bien aux herbes & aux plantes qu'aux corps des animaux, soit au poinct de quelque tẽps determiné, soit à l'aduenture, selon la diuersité de leurs opinions. Les autres faisoyent deux sortes d'ames, les vnes raisonnables, les autres irraisonnables. Et quelquesvns encore en figuroyent autant de formes qu'il y a d'especes d'animaux. Ce qui mesme a distraict les Platoniciens en differentes interpretations de ce qu'auoit escrit Platon, que les ames intemperees, furieuses, rauissantes, estoyent transferees aux corps des asnes, des lions, & des loups. Car les vns ont estimé que ces especes d'animaux deuoiẽt estre precisement entendues selon la lettre. Les autres ont creu

que Platon par cete figure de parler vouloit ſignifier les perſonnes dont les meurs vitieuſes imitoyent le naturel de ces animaux. Et quelquesvns encore d'vne plus eſtrange inuẽtion ſe ſont imaginé les eſprits de ces animaux attachez à l'ame de l'homme par vne certaine maniere de dependance que les ſectateurs de Baſilides dedans Clement Alexandrin appeloyent προσαρτήματα. Pluſieurs trouuans eſloignee d'apparence cete communication d'ames entre les animaux raiſonnables & les irraiſonnables, l'ont reſtreinte dedans les bornes d'vne ſemblable eſpece : & Iamblique a faict expres vn traicté ſur ce ſubiect, que les ames ne paſſent point des hommes aux beſtes, mais

ſeulement des hommes aux hommes,ou des beſtes aux beſtes. Outre les Egyptiens & les Grecs ie rencontre encore des veſtiges de cete croyance parmy les Druides, plus anciens philoſophes à mon iugement que ceux des Grecqs. Ces vieux philoſophes Gaulois pour encourager vn chaſcun à l'amour de la vertu par le meſpris de la mort, s'il eſt vray ce que Cæſar en eſcrit, s'efforçoyent de perſuader l'immortalité des ames, & faire croire qu'elles paſſoyent d'vn corps en l'autre apres le treſpas. Et ne ſçay ſi l'on pourroit point auec quelque couleur ſoupçõner que Pythagoras euſt premierement appris en leur eſcole cete philoſophie. Certes la coniecture n'en eſt pas

moins probable que celle d'Eu ſebe dont nous auons parlé cy deuant, puiſque Alexandre au traicté qu'il a faict des ſymboles Pythagoriques teſmoigne que Pythagoras a eſté auditeur des Gaulois, c'eſt à dire des Druides, car les Druides eſtoyent anciennement aux Gaulois ce que les prophetes aux Egyptiẽs, les Caldees aux Aſſyriens, les Gymnoſophiſtes aux Indiens, & les Mages aux Perſes. Mais comme en vne infinité d'autres curieuſes recherches de l'antiquité nous ne cheminons qu'à taſtons, de meſme en celle cy trouuons nous à chaſque pas des ombres & des obſcuritez qui nous arreſtent. Car encore que pour le regard de l'immortalité des ames il ſoit aſſez manifeſte

que les Druides l'ont creuë, toutesfois ce que Cesar y adiouste de la metempsychose est rẽdu plus douteux par l'argument que quelquesvns ont tiré de Valere, lequel traictant des anciennes coustumes de diuers peuples, rapporte celle cy des Gaulois, qu'ils prestoyent de l'argent pour leur estre rẽdu quelque iour aux enfers. Passons encore à d'autres peuples, & voyons si les Iuifs retenoyent point aussi quelque chose de ces vieilles traditiõs. Vous iugerez, s'il vous plaist, de la coniecture que ie vous en vay representer, si cela se peut pas probablement inferer de la demande qu'ils firent vn iour à sainct Iean s'il estoit Elie, c'est à dire s'il auoit l'esprit d'Elie. Car ayans appris

par les propheties qu'Elie deuoit estre enuoyé au parauant la venue de nostre Seigneur, *Ecce ego mittam vobis Eliam prophetam, antequam veniat dies Domini magnus & horribilis*: Ils interpretoyēt ce passage du premier aduenement de IESVS CHRIST, cōme si c'eust esté vn mesme precurseur de son arriuee que Elie & saint Iean, c'est à dire que l'ame d'Elie par vne metempsychose eust esté trāsmise au corps de saint Iean. Et fondoyent principalement cete opinion sur l'authorité de saint Luc, qui tesmoigne que l'ange s'apparut à Zacharie, & luy promit que sa femme Elizabeth luy enfanteroit vn fils qui seroit nommé Iean, & precederoit la venue du Dieu d'Israel en l'esprit &

en la vertu d'Elie. A quoy se rapportēt ces paroles de sainct Matthieu, *Omnes enim prophetæ & lex vsque ad Ioannem prophetauerunt, & si vultis recipere, ipse est Elias. Qui habet aures audiendi audiat.* Encore auiourdhuy s'aident ils de semblable interpretation pour destourner à la personnede Ioseph ce que leurs Talmudistes ont escrit du Messie. Car cōme ils auoiēt leu dedans le Talmud ez oraisons qu'ils font au ieusne de la propitiation que l'Empereur Adrian auoit faict punir de diuers supplices dix Rabins des Iuifs, à cause qu'ils auoyent faict mourir le iuste frere Iuif Iesus, & les auoit condamnez par leur propre loy, qui portoit que si quelqu'ū estoit descouuert auoir pris vn sien fre-

re entre les enfans d'Israel, &
l'auoir vendu à prix d'argent,
il seroit tiré du milieu du peu-
ple pour estre mis à mort. Ces
Iuifs auiourd'huy tienent que
cela fut ordonné non pour le
regard du Messie, duquel ils
attēdēt encore l'arriuee, mais
de Ioseph qui fut vendu par
ses freres. Et d'autant qu'ils
voyent cete suppositiō de per-
sonnes euidemment conuein-
cue par le rapport des temps
de l'Empereur Adrian & de
Ioseph fils du patriarche Ia-
cob, qui estoyent distans l'vn
de l'autre pour le moins de
quinze cēs ans, ils ont recours
à cete metempsychose, & se
font accroire que ces dix Ra-
bins qui furent occis par le
commandement d'Adrian a-
uoyent les ames des freres de

Ioſeph. Nous apprenons d'Origene que quelques Iuifs ont bien creu le meſme de noſtre Seigneur, ſçauoir eſt qu'eſtant né d'vne femme de mediocre qualité, & tenu pour le fils d'vn pauure charpetier, il n'eſtoit pas vray-ſemblable qu'il euſt tant de puiſſance que de ſe reſuſciter ſoy-meſme: mais que c'eſtoit l'eſprit de quelque grand prophete qui animoit de nouueau le corps mort de noſtre Seigneur. Auſſi liſons nous en la ſaincte eſcriture qu'aucuns le croyoyent eſtre Elie, les autres Hieremie, ou quelqu'vn des prophetes. Le meſme Origene le premier entre ceux qui ont faict profeſſion de la foy Catholique, a tenu que toutes les ames en particulier ont eſté creées dez

le commencement du monde, mais qu'elles ſont puis apres applicquees aux corps en leur naiſſance, pour leur ſeruir de priſon qui tienne lieu de ſupplice aux anciennes offenſes. Car comme il ſuppoſoit que toutes les ames auoient peché dez leur creation, il concluoit auſſi que par l'ordonnance de Dieu leur punition eſtoit d'eſtre vnies à des corps plus ou moins parfaicts ſelon les degrez differens de leurs tranſgreſſions. Doctrine qu'il auoit puiſee des Pythagoriciens, entre leſquels Philolaus long temps au parauant Origene auoit rapporté le teſmoignage des anciẽs theologiens & prophetes, qui diſoyent que pour quelques ſupplices l'ame eſt attachee au corps, & comme

enseuelie en ce funeste tõbeau ὡς διά τινας τιμωρίας ἡ ψυχὴ τῷ σώματι συνέζευκται, καὶ καθάπερ ἐν σώματι τούτῳ τέθαπται. A quoy s'accorde aussi l'appellatiõ grecque du corps, lequel selon le dire de Platon, Macrobe, Eustathe, & plusieurs autres, est tantost nommé σῶμα, ὅτι σῆμα ἐστὶ, τουτέστι τάφος τῆς ψυχῆς, tantost δέμας, comme qui diroit le lien de nos ames. Et nous lisons dedãs Ciceron que pour la mesme occasion le corps est appelé quelquefois lien, quelquesfois sepulcre, quelquesfois prison de nostre ame. Cete opinion de Pythagoras approuuee par Empedocles, par Porphyre, & presque tous les Platoniciens, a depuis encore facilement trompé les Marcionistes, lesquels en consequence de cete premiere er-

reur en ſont venus ſi auãt que de condamner le mariage cõme eſtant le moyen par lequel on arriue à vne mauuaiſe fin. Car telle reputent ils la generation : non pas qu'elle ſoit mauuaiſe de ſa nature, mais en conſideration de ce qu'elle attire vne ame diuine & bienheureuſe en vn lieu de ſupplice. Sainct Cyrille euesque d'Alexandrie expliquant ces paroles de l'Euangile de S. Iean *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum*, eſcrit que quelques-vns abuſans de l'authorité de ce paſſage ont eſtimé que les ames du cõmencemẽt eſtoyent dedans le ciel jouïſſantes d'vne heureuſe vie, mais que raſſaſiees de l'abondance du contentement qu'elles y receuoy-

ent, & comme ennuyees d'vn meilleur estat, elles ont esté poussees du desir deshonneste d'vne autre vie, & par ce moyẽ sont tombees en vne conditiõ beaucoup pire que la premiere. Que le Createur offensé de cete volonté desordonnee les a enfermees dedans les corps, comme dedans des cauernes & des prisons, pour esteindre le feu de leurs concupiscẽces. Et destournoyent encore à la faueur de leur opinion le sens de ces paroles du Psalmiste, *Priusquam humiliarer ego deliqui.* Au parauant, disent ils, que mon ame fust humiliee, c'est à dire abbaissee en la captiuité des liens corporels, elle auoit desia peché, & pour cete occasion iustement a elle esté depuis assubiectie à la necessité

de ce ſupplice. Ainſi ces pauures abuſez croioyent que cõme durant l'eſpace de neuf mois noſtre corps demeure emprisonné dedãs les cachots tenebreux des entrailles de noſtre mere, en attendant le bonheur d'vne pleine liberté & d'vne aggreable lumiere: auſſi durant le cours de noſtre vie l'ame eſt retenue captiue dedans le corps qui l'enuironne, en eſperance de rentrer quelque iour en poſſeſſion de ſa premiere liberté, & en la iouyſſance des lumieres celeſtes. Macrobe en a touché ce petit mot en l'expoſition du ſonge de Scipion, *Cùm rurſus è corpore vbi meruit contagione vitiorum penitus elimata purgari, ad perennis vitæ lucem, reſtituta in integrum, reuertatur.* Euxitheus Pe-

ripateticiẽ (vn certain moderne par inaduertence rapporte ce que ie vay vous dire à Carneus Euxittus, & ne prend pas garde que dedãs Athenee c'estoit Carneus qui le disoit de Euxitheus) non seulement affermoit que les ames estoyent attachees aux corps par forme de chastiment, mais adioustoit encore que Dieu auoit ordonné que si elles en sortoyent auant le temps qu'il auoit prescript à leur deliurance, elles seroyent de nouueau assubietties à de plus griefues peines. La premiere occasion de cete erreur semble auoir pris sa naissance de la peruerse interpretatiõ de ceux qui auoyent mal entendu ce lieu des liures de Moïse, auquel il est escrit que le premier homme à cause de

ſa deſobeïſſance fut chaſſé de Paradis. Car les Caldeens depuis corrompans le vray ſens de ce diſcours par leur explication myſtique, & prenans la verité de l'hiſtoire pour vne figure, ſe ſont imaginé que ce n'eſtoit autre choſe ſinon l'ame chaſſee du ciel, releguee en ce monde, & enfermee en la priſon du corps pour l'expiation de ſes fautes. Et comme il n'y eut iamais ſi abſurde inuẽtion qui ne trouuaſt quelque apparence de fondement en l'eſcriture ſaincte, auſſi celle cy ſembloit elle eſtre fauoriſee non ſeulement des teſmoignages cy deuant alleguez, mais de quelques autres encore, par leſquels aucuns ſe ſont faict accroire que l'ame recognoiſſant le mal eſtre cauſe de

ſon empriſonnement, deſire auec affection voir le iour biẽ-heureux de ſa liberté; comme en ce paſſage *Reuertere anima mea in requiem tuã*: & en cet autre cy, *Educ de carcere animam meam.* Et au contraire en pluſieurs autres lieux le iour de la naiſſance eſt appellé maudict, à comparaiſon ce ſemble de l'heur qui au parauant accompagnoit les ames dans le ciel. Ainſi diſoit le prophete Hieremie, Maudict ſoit le iour auquel ie ſuis né. Que le iour auquel ma mere m'a enfanté ne ſoit point beniſt. Maudict ſoit l'homme qui apporta ces nouuelles à mon pere, Il t'eſt né vn enfant maſle. Sainct Hieroſme remarque en ſes commentaires ſur ce paſſage, que ceux qui penſent que les ames ayẽt

esté premieremẽt au ciel, Dieu les en ait precipitees, & par ce moyen ait empiré leur condition, se seruent de cete authorité & d'autres semblables, afin de prouuer que la demeure eust esté plus heureuse au ciel qu'en la terre. Mais cete vieille opinion que S. Gregoire Nazianzene appelle sotte, absurde, contraire à la foy & à la doctrine de l'Eglise, & laquelle neantmoins les modernes au lieu de l'enseuelir dedans l'oubly ont reuestue de nouuelles pareures, n'est pas mal aisée à renuerser tant par le discours de la raison que par les authoritez tirées des plus pures fontaines. Clement Alexandrin reiettant l'erreur de ces philosophes qui disoyent que nos ames issuës du ciel ve-

noyent icy bas s'approcher des corps, y entrer, & y eſtre atta-chees, μετεγγίζεσθαι, ἐνσωματοῦσθαι, ἐνδεῖσθαι, conclud qu'il n'y a point d'apparence de croire que l'ame ſoit enuoyee des cieux en terre comme en vn lieu de malheur & de ſupplice, puis que nous ſommes aſſeu-rez que Dieu faict tout pour le mieux. Et S. Auguſtin tou-chant la meſme corde, *Quid fuit cauſa*, diſoit-il, *vt anima in-nocenter viuens insereretur vitæ hu-ius carni, in qua peccando ipſum qui eam creauit offenderet, vnde eam meritò ſequeretur laboris ærumna, damnationiſque cruciatus?* Mais afin de donner quelque lumie-re à cete raiſon par vn plus am-ple diſcours, conſiderons pre-mierement la qualité des cho-ſes en l'eſtat de leur creation,

puis apres la nature de la peine. Quant à la qualité des choses creées, nous ne pouuons doubter de leur perfection, puis que le tesmoignage de la Genese nous appréd que Dieu veid que tout ce qu'il auoit faict estoit tres-bon. Or si toutes les ames furẽt creées dés le commencemẽt separées de la masse charnelle, il faut adnoüer que cete maniere d'estre estoit la plus conuenable à leur nature, & par consequẽt ce seroit faire iniure à la bonté diuine de croire qu'elle eust voulu depuis abbaisser ces ames à vne pire condition, au lieu de les esleuer à vne meilleure. Quant à la peine, elle repugne à la bonté de la nature, en consequence de ce qu'elle est ordonnee pour le mal de

l'offenſe, ce qui faict que nous voyons meſme la punition quelques-fois eſtre appelee mal, *Non eſt malū in ciuitate quod non fecerit Dominus.* La nature de l'homme au contraire eſt bonne de ſoy, comme eſt celle de toutes les autres creatures. C'eſt donc admettre deux choſes contraires, à ſçauoir le bien & le mal, en vn meſme ſubiect, que de penſer que les ames ayẽt eſté vnies aux corps par forme de ſupplice. Et quoy? puiſque la nature tend à l'vnion du corps & de l'ame, & que la generation ſe termine à cete fin, comment pourrions-nous eſtimer cete liaiſon eſtre vn bien de nature, ſi nous ſuppoſions que c'eſt vn chaſtiment? Certes ſi c'eſt vn chaſtiment à l'ame, ſi celuy eſt vn

mal d'estre attachée auec le corps: si ce luy est vn bien d'en estre separee : quelle cruauté de laisser viure les bons ausquels il faudroit plustost aduãcer la mort pour recompenser leur merite? Quelle iniustice au contraire de faire mourir les meschans qu'il faudroit plustost punir par vn plus long seiour des ames en leurs corps? Mais si c'est vn malheur aux ames d'estre vnies auecque les corps, comment pourra subsister ce que nous auons cy dessus rapporté de S. Iean, que tout hõme venant en ce monde est illuminé? Car l'illumination qui demonstre l'aduenement d'vne nouuelle grace, appartient plustost à l'hõneur qu'au supplice, & ne peut-on sans faire tort à la gloire de

Dieu rapporter aux peines & aux tourmens la participation de sa lumiere. I'adiouste que si l'ame est illuminée seulement à son arriuee en ce monde, il s'ensuit qu'auparauant elle estoit sans lumiere, & partant deffectueuse à raison de ce mancquement. Et toutesfois ces philosophes supposent que l'ame dés son commencemēt estoit pure, & en cete premiere integrité plus conioincte au bien souuerain: mais que par le desir du mal elle a depuis esté chassée du ciel en terre. En quoy de rechef ils ne prennent pas garde à l'absurdité qui resulte de leurs suppositions. Car est ce pas faire grãd tort à l'ame de la vouloir obliger à bien viure & à fuir le peché tandis qu'elle de-

meure prisonniere en ce monde, au lieu qu'il eust esté plus à propos de luy imposer cete loy plus aisée à garder lors qu'en sa premiere liberté elle viuoit exempte de ces perturbationsque la familiarité de la chair fauorise ? Mais afin de fortifier ces raisons par l'appuy des authoritez de la saincte escriture, l'Apostre tesmoigne disertement de Iacob & Esau qu'auparauant qu'ils fussent nez, ny qu'ils eussent encore iamais faict ny bien ny mal, il fut ordonné de Dieu que l'aisné seruiroit au plus ieune. Leurs ames estoyent doncq alors encores innocentes. Et neantmoins l'histoire de la Genese nous appreñd que cete ordõnance fut pronõcée de Dieu depuis la conception
de

de Iacob & Esau à Rebecca qui en estoit enceinte. Il n'y a donc point d'apparence de croire que les ames des long temps ayent commis des pechez, pour l'expiatiõ desquels elles doiuent estre bannies du ciel, & souffrir du mal en ce monde. Que si le seiour que nous faisons icy bas tient lieu de supplice, c'estoit plustost vne malediction de Dieu qu'vne benediction quand il promit à Abraham de multiplier sa semence comme les estoiles du ciel. A tort Moïse voyant le peuple d'Israël accreu iusques à vn tel nombre qu'il ne pouuoit plus suffire tout seul à vne si grande multitude, pria Dieu qu'il l'augmentast encore à milliers, & luy donnast sa benediction comme il auoit

promis. Anne fille de Phanuel n'auoit point de raiſon d'employer tãt de larmes, de vœux, & de prieres enuers Dieu pour auoir vn enfant. Ezechias qui eſtoit homme de bien, & qui n'auoit iamais eu ſon pareil en ſainɛteté entre tous les Rois de Iuda, ne deuoit point eſtre eſpouuenté ny pleurer amerement comme il fit à l'aduertiſſement du prophete qui luy vint annoncer de la part de Dieu qu'il ordõnaſt de ſa maiſon, parce que ſa mort eſtoit proche : puiſque les bonnes nouuelles occaſionnent couſtumierement la joye plustoſt que la triſteſſe. Et d'autre coſté quelle faueur eſtoit ce quand Dieu flechy par ſes larmes & ſa pieté luy prolõgea la vie de quinze ans? Car qui n'impute-

ra ce delay pluſtoſt à charge qu'à bien-faict, ſi les corps ſont aſſociez auec nos ames ainſi que les bourreaux auec des criminels? Or cõme ſouuẽt vne erreur eſt la mere d'vne autre, & les anciennes hereſies donnent occaſion d'en faire naiſtre de nouuelles auec quelque deſguiſement, auſſi ceuxqui ont creu que les ames iſſues du ciel eſtoyent ioinctes aux corps par vne eſpece de ſupplice, ſemblent auoir dõné la premiere ouuerture à ceux qui depuis ont faict paſſer aux corps des beſtes brutes les ames humaines pour l'expiatiõ des pechez qu'elles auoyent commis lors qu'elles eſtoyent enfermees dedãs les corps des hommes. Erreur qui reduict ſes autheurs à la neceſſité de

confeſſer l'vne de ces deux abſurditez : ou que les ames humaines perdent leur immortalité par l'aſſociation de ces corps qui ont des ames mortelles, ou qu'au contraire les ames des beſtes brutes deuiẽnent immortelles par l'acquiſition que ces animaux ont faict des ames qui eſtoyent doüées de cete qualité. Auſſi dict on que certains peuples d'Vtopie croyẽt l'eternité des ames des beſtes ny plus ny moins que de celles des hommes. Mais pour ne m'arreſter dauãtage à combattre les chimeres de ces opiniõs qui ſont au iugement d'Euſebe plus dignes de meſpris que de refutation, ie termineray la condamnation de cete cy par la ſeule demande que faict Ne-

mesius à ce propos, pour quelle occasion les ames furẽt enuoyees aux corps de ces animaux qui estoyent creez au parauant le premier homme. Car on ne pourra dire que ce fust pour la satisfaction des pechez qu'elles auoyent desia faicts dedans les corps des hõmes, puis qu'ils n'estoyent pas encore en nature. Afin doncq de ne vous ennuyer point plus long temps par des discours importuns en choses qui ne le meritent pas, ie passeray les autres opinions vn peu plus legerement. Les vns ont composé l'ame de la conionction des nombres quaternaires, les autres de la rencontre des atomes, Dicæarchus (ou comme les autres l'appellent, Dinarchus) de l'harmonie des qua-

tre elemens, Symmias comparoit nostre corps à vne lyre, & nostre ame à l'harmonie qui en sort, Asclepiades le medecin composoit l'ame du commun concert de tous les sentimens, Epicure d'vne meslange temperee de quelque peu de feu, d'air, de vent, & de force sensitiue, Parmenides de la terre & du feu, Xenophanes de terre & d'eau, Boethus d'air & de feu. Et tous ceux-cy qui ont fait entrer des elemens en la composition de l'ame semblent auoir esté poussez à ces inuentions nouuelles, ou par ceste raison qu'en rapporte Aristote, que chasque chose est cogneuë par ce qui luy est semblable. Or l'ame cognoist les choses vniuerselles, elle est doncq composee des princi-

pes vniuerſels de toutes choſes : ou peut-eſtre, par la correſpondance que l'ame paroiſt auoir aux quatre elemens, cõme à la terre par les ſens, à l'eau par l'imagination, à l'air par la raiſon, au feu par l'intellect. Les Manicheens qui s'eſtimoient, ou qui vouloient à tout le moins qu'on les eſtimaſt Chreſtiens, meſloient auſſi la ſubſtance de l'ame parmy les elemens, auec leſquels ils croioient qu'elle eſtoit diuiſee en la naiſsãce des corps, & que derechef en leur diſſolution elle retournoit en ſa maſſe, tout ainſi que l'eau ſe raſſemble ayſément & ſe reunit auec vne plus grande quãtité dont elle auoit eſté ſeparee. Ils tenoient doncq qu'à proprement parler, il n'y auoit

qu'vne seule ame, laquelle e-stoit distribuee par diuerses parcelles en chaques corps, & aussi bien en ceux qui estoient inanimez qu'animez : mais qu'il y en auoit plus en ceux cy qu'en ceux-là, & plus encore és corps celestes qu'en tous les autres. Ainsi attachoient ils la substance de l'ame auec les elemens, & puis la diuisoient, non pas indiuisement, (ce que Nemesius dit ἀμερίστως μερίζεσθαι) comme quand vne mesme voix est receuë par les oreilles de plusieurs, ce qui eut esté aucunemẽt plus tolerable : mais d'vne reelle diuision ils admettoient le retranchement de la masse, & puis la reunion des parties, & d'vne inexcusable cõfusion faisoiẽt l'ame corporelle & passible, &

toutesfois immortelle. Ceux qui ont voulu esleuer la nature de l'ame comme plus deliee au dessus de la masse grossiere des quatre elemens, ont estably vn cinquiesme corps qui n'est ny terre, ny eau, ny air, ny feu mesme, soit ce terrestre dont la lueur est plus trouble, soit le celeste qui est plus pur & plus luisant. Mais de faire en aucune de ces faços la substance de l'ame corporelle, c'est vne ignorance trop lourde à mon aduis pour meriter que nous perdions à sa refutation le temps destiné à meilleures choses. Certes encore que ces diuerses opinions ayēt eu des sectateurs, toutesfois ny les nombres de Pythagoras & Xenocrates, ny les atomes d'Epicure & Democrite,

ny les idees de Platon & Possidonius, ny les entelechies d'Aristote, ny l'harmonie de Critolaus le Peripateticien, ny toutes les resueries des autres philosophes, n'õt iamais trouué tant de foy à l'endroit des esprits des hommes, que l'opinion de ceux qui ont creu que nos corps & nos ames ont vn mesme principe de generatiõ, que l'vn & l'autre d'vn pareil sort de naissance procede de la souche de nos parẽs : & tout ainsi que le froissement du fer & du caillou produict des estincelles de feu, aussi la conionction de l'homme & de la femme faict sortir au dehors auecque la semence ce feu caché dont la vertu secrete donne à nos corps le mouuement & la vie. Tertulliã dedans son

traicté du tesmoignage de l'ame entre les diuers iugemens qu'il rapporte touchant l'origine de l'ame, n'a pas oublié celuy cy, *Seu diuina & æterna res es secundùm plures philosophos, seu minimè diuina, quoniam quidem mortalis, vt Epicuro soli videtur, seu de cœlo exciperis, seu de terra cõciperis, seu numeris seu atomis concinnaris, seu cum corpore inceperis, seu post corpus induceris.* Le philosophe Zenon tenoit que la semence qui sort de l'homme n'est autre chose qu'vn esprit conioinct auec l'humide, vne partie & vn retrenchement de l'ame, & que la meslange qui se faict des semẽces de l'homme & de la femme est vn assemblage des parties de l'ame. C'est ainsi qu'en escrit Eusebe Τὸ δὲ σπέρμα φησὶν ὁ Ζήνων εἶναι ὃ μεθίησιν

ἄνθρωπος πνεῦμα μεθ' ὑγροῦ, ψυχῆς μέρος καὶ
ἀπόσπασμα, τοῦ σπέρματος τοῦ τῶν προγόνων κέ-
ρασμα καὶ μίγμα τῶν τῆς ψυχῆς μερῶν συνεληλυ-
θός. Et Diogenes Laertius en la
vie de Zenon: ἀνθρώπου δὲ σπέρμα ὃ
μεθίησιν ὁ ἄνθρωπος, μεθ' ὑγροῦ συγκιρνᾶσθαι τοῖς
τῆς ψυχῆς μέρεσιν, κατὰ μιγμὸν τοῦ τῶν προ-
γόνων λόγου. Cleanthes ſuiuit de-
puis ces meſmes traces, & ſe
perſuada que cete propagatiõ
des ames auſſi bien que des
corps eſtoit manifeſtement
confirmee par l'argumẽt qu'il
tiroit de la ſimilitude ordinai-
re des mœurs. Car tout ainſi
que l'on void bien ſouuẽt que
dãs la face des enfans comme
dedans des miroirs eſt repre-
ſentee la figure du viſage des
peres & des meres, auſſi les qua
litez de l'ame, diſoit-il, ſe com-
municquent volontiers aux
enfans auecque tãt de reſſem-

blance qu'on peut probablement attribuer l'vn & l'autre rapport à quelque vertu secrete transmise auecque la semence. Quant aux peres, ce vers en est commun

Et patrum in natos abeunt cum semine mores.

Quant aux meres, en voicy le tesmoignage de Iuuenal,

Scilicet expectas vt tradat mater honestos,
Atque alios mores quàm quos habet?

C'estoit aussi pourquoy Platon entre les diuerses loix qu'il a laissé par escrit ordonnoit la temperance à ceux qui se vouloyent disposer à la generatiõ, parce qu'autrement, disoit-il, l'intemperance des parens par la corruption qu'elle apporte à leur semence pourroit imprimer plusieurs vices & defe-

ctuositez tãt aux ames qu'aux corps des enfans qui en naissent. Les anciens astrologues estoyent poussez à mon aduis d'vne mesme consideration, lors que faisans les natiuitez ils prenoyent ordinairement le poinct de leur horoscope non pas sur l'instant de l'infusion de l'ame, comme font quelquesvns: ny sur le temps de la natiuité, comme la pluspart des autres: mais sur celuy de la conception, d'autant qu'ils estimoyent que c'estoit iustement le poinct où l'ame aussi bien que le corps prenoit son commencement. En somme il n'est pas iusques aux interpretes des songes qu'ils n'ayent donné lieu à cete resuerie parmy les vanitez de tãt d'autres, Car Artemidore trait

ẽtát des ſonges dont les effects ſe deſcouurẽt en d'autres perſonnes que celles qui en ont eu les apparitions, rapporte l'exẽple de ceux qui ont quelquesfois ſongé qu'ils mouroyent, & depuis il eſt arriué qu'õ a veu le ſonge effectué en la mort de leur pere : parce que, dict il, le fils eſt comme vne meſme perſonne auec le pere, duquel il a tiré par participatiõ le corps & l'ame. ὥσπερ ἦν ἄλλος αὐτὸς τῷ καὶ σώματος καὶ ψυχῆς μετέχειν τῆς αὐτῆς. Oſeray-ie, Meſſieurs, icy mettre en auant en la preſence des medecins la cõiecture que i'ay faite autresfois ſur vn paſſage d'Hippocrate? Ouy certes auec proteſtation que c'eſt pluſtoſt pour en apprẽdre des maiſtres la vraye intelligence que pour deffendre la mienne.

Quand doncq ce grãd docteur a escrit que celuy là n'est pas sage qui pense qu'ẽ la generation l'ame n'est point mesléei auecque l'ame, ψυχὴν μὴ προσμίγεσθαι ψυχῇ, Ie m'en rapporte à vous s'il n'y a pas apparẽce qu'il ait creu qu'auecque la meslange des semences il y ait aussi quelque communication des ames du pere & de la mere, puisque mesme en plusieurs autres lieux le mesme autheur appelle la semence animee, σπέρμα ἔμψυχον. Ie sçay biẽ que quelques-vns ont interpreté en ce lieu d'Hippocrate ψυχὴν ψυχῇ *semen semini*, prenans vn peu plus largement ce mot d'ame pour la semence, auec la mesme estendue de signification que quelques autres l'ont vsurpé pour la moüelle, comme Ab-

ſyrtus ψυχὴ τῆς κολοκυντάδος, & les autres pour le ſang, comme Ariſtophane, lors qu'il dict que les Corinthiens (il entend les punaiſes, faiſant alluſion au mot κόρεις) luy ſuccent l'ame, τὴν ψυχὴν ἐκπίνουσι, c'eſt à dire le ſãg. Ie viẽs maintenãt aux modernes, entre leſquels Tertulliã qui auoit pluſieurs erreurs touchant l'ame de l'homme, comme de l'eſtimer corporelle, auoit auſſi cete faulſe croyance qu'elle prouenoit de la ſemence, laquelle en meſme inſtant donnoit commencement & à la chair & à l'ame, *Simul ambas & concipi & perfici, ſicut & promi, nec vllum interuenire momentum in conceptu quo locus ordinetur.* Et en vn autre lieu, *Nam & exinde à benedictione genituræ caro atque anima ſimul fiunt ſine calculo tempo-*

rus, vt quæ simul in vtero etiam figurantur, contemperant fœtu, coætaneant natu, duos istos homines, sanè ex substantia duplici, non tamen & ætate, sic vnum edunt dum prior neutra est. Vincentius Victor pareillement a pensé que les ames venoyent de souche, & sa principale raison estoit tiree de la succession qui faict deriuer le peché originel des peres aux enfans, comme si nos parens transmettoyent en nous cete marque qui entache leurs ames, de mesme sorte que nos corps retiennent les maladies hereditaires des corps qui les ont engendrez. Et peut estre est ce de luy que Cassiodore entendoit parler en son traicté de l'ame, quand il a dict, *Opinione quoque fertur aliquorum quod creator ille potentissimus sicut de cor-*

pore nostro semen carnis educit, ita & de anima qualitate animam posse nouam generari, quatenus originalis peccati quod Catholica confitetur Ecclesia, per traducem peccati rea possit ostendi, nisi dono fuerit baptismatis absoluta. A la verité cete raison n'estoit pas de legere importance, aussi en reseruerons nous vn plus ample esclaircissement aux controuerses qui serõt traictees cy apres. Mais cet autre argument est bien plus foible, & presque indigne d'estre recité, si le nom de l'autheur ne sembloit luy donner quelque poids. C'est ce grand Tertulliã qui veut prouuer le prouignement des ames humaines par la similitude qu'il remarque entre la mort & la generation : comme si l'acte de la generation diminuoit

l'ame de quelque partie, tout ainsi qu'en la mort l'ame entiere abandonne le corps. Ie vous rapporteray ses paroles, pource qu'elles sont emphatiques. *Denique vt adhuc verecundia magis pericliter quàm probatione, in illo ipso voluptatis vltimæ æstu quo genitale virus expellitur, nonne aliquid de anima quoque sentimus exire, atque adeò marcescimus & deuigescimus cum lucis detrimento? Hoc erit semen animale protinus ex animæ destillatione, sicut & virus illud corporale semen ex carnis defæcatione.* Il veult conclure que cete partie de l'ame qu'il suppose sortir de nous en cete action est ce qui anime le corps engendré. Comme si l'ame pouuoit souffrir diuision de ses parties, & se diminuer autant de fois que l'homme s'applique à l'acte de

generation: or cõme si le changement que l'on ressent en cete action n'estoit pas plustost vne debilitatiõ des forces corporelles qu'vn retranchement de l'ame. Certes & l'authorité des grands personnages qui ont tenu cete opinion & la force des raisons dont ils l'ont confirmée, ont rendu la question si douteuse, que S. Augustin en ses liures de l'ame la laisse tousiours indecise, & n'ose en aucune façon resoudre si nos ames sont creées tous les iours, ou si elles descẽdent par propagation des peres aux enfans. Eucherius retenu de la mesme crainte dict aussi que cete controuerse est difficile à determiner, d'autant qu'il ne s'en trouue rien manifestemẽt arresté ny par les saincts per-

ſonnages,ny par les eſcritures. C'eſt pourquoy quelquesvns n'ont pas ſuiuy le iugement de ſainct Thomas, qui tient pour heretique cete propoſitiõ que les ames humaines viennent de la ſouche des parens, veu que pluſieurs autheurs eminens en doctrine & en ſainctetè ne l'õt oſé tenir abſoluëment. Mais il me ſemble que ſans preiudice de l'honneur que nous deuons à l'authorité de ces grands perſonnages nous pouuons hardiment prononcer que cete opinion eſt ſi non heretique, à tout le moins erronee, & conclure que comme nous tenons de nos parens l'eſtre de nos corps, auſſi tenons nous l'eſtre de noſtre ame de Dieu. Platon ſelon ce que nous auons deſia pluſieurs fois remarqué peu

constant en ses premieres opinions, a mis en auant celle cy, combien qu'il la quelque peu desguisee par vne maniere de parler poëtique, ainsi qu'ailleurs souuent il a accoustumé de cacher la verité soubs le voile des fables. C'est en son Timee, où il introduict le souuerain createur de l'vniuers apres auoir formé les ames donner la charge & le pouuoir aux dieux inferieurs d'engendrer les corps humains, & d'appliquer les natures mortelles aux immortelles. Et Proclus ne s'esloignoit pas de cete doctrine quand il disoit que l'ame raisonnable est procreée de ce grand architecte du monde, mais que l'ame irraisõnable est produicte par les ieunes dieux. Pselle aussi expliquant cet ora-

cle Caldaïque tant celebré par les Platoniciens,

Χρὴ σε σπεύδειν πρὸς τὸ φῶς καὶ πατρὸς αὐγάς
Ἔνθα ἐπέμφθη σοι ψυχὴ πολλὴν ἑσσαμένη νοῦν.

dict que l'ame n'a point emprunté sa substance des semences humaines, ny ne subsiste point par les temperamens du corps, mais qu'elle a tiré d'enhault son estre qui luy a esté donné de Dieu. Asclepius le recognoissoit ainsi, comme il est aisé de coniecturer par son hymnodie au Roy Ammon, où il appelle Dieu le pere de nos ames, Θεῷ μὲν παναινεράτῳ καὶ πατρὶ τῶν ἡμετέρων ψυχῶν. &c.

Denique cælesti sumus omnes semine oriundi,
Omnibus ille idem pater est, dict Lucrece. Voulez vous des tesmoignages plus authentiques? Ie donneray le premier lieu

lieu à ce grand Salomon, lequel rapporte disertement l'origine de nos corps à la terre, & de nos ames à Dieu. *Antequã reuertatur*, dict il, *puluis in terram suam vnde erat, & spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.* L'authorité de ce passage a eu tant de poids enuers sainct Hierosme, qu'auec raison il en a conclu que ceux là sont bien ridicules qui se persuadent que les ames sont semees auec les corps, & ne sont point enuoyees de Dieu, ains engendrees des peres & meres. Car puis que la terre, dict il, retourne en terre, & l'esprit à Dieu qui l'a dõné selon les paroles de Salomon, il s'ensuit manifestemẽt que le pere de nos ames est Dieu, & non pas les hommes. Lactance ayant proposé cete

queſtion ſi l'ame eſtoit engendree du pere, ou de la mere, ou de tous deux enſẽble, reſpond fort bien que de tous ces trois poincts aucun n'eſt veritable. Il eſt bien vray, dict-il, que les corps peuuẽt naiſtre des corps, parce que le pere & la mere cõtribuent à la generation quelque choſe de corporel. Mais les ames ne peuuent pas d'vne meſme façon eſtre iſſues des ames, d'aultant qu'il ne peut riẽ dechoir d'vne choſe ſi ſubtile & incomprehenſible comme eſt l'ame. Et puiſque les mortels ne peuuent rien engendrer qui ne ſoit de meſme condition qu'eux, eſt il pas neceſſaire que les ames eſtãt immortelles ayent vne bien plus noble origine de leur eſtre? C'eſt doncq de Dieu & nõ pas

des hommes que depend la production de nos ames. Voire mesme si nous laissons à l'hõme l'acte de la generatiõ qui luy est commun auec les bestes brutes, le reste est deu à Dieu, comme la conception, l'information du corps, l'infusion de l'ame, la conseruation de l'enfant. Mais afin de vous demonstrer encore que l'estre de nostre ame est tiré du non estre, i'vseray de cete inductiõ. Si elle estoit produicte par la voye naturelle de quelque chose existẽte, ce seroit ou de soymesme, ou de quelque autre. De soymesme elle ne peut, d'autãt que ce qui est produict de soymesme a necessairemẽt eu quelque autre germe precedent & plus ancien principe de son estre : comme l'on dict

du Phenix, lequel renaiſſant de ſes cendres retient neantmoins quelque germe de la nature de ceux qui ont eſté deuant luy. Or cela ne ſe peut dire de l'ame, laquelle eſtant viuante, & toute enſemble,& indiuiſible, elle ne peut auoir de matiere preiacente dont elle ſe produiſe elle meſme. Il faut donc qu'elle ait ſon origine d'ailleurs. Ce ne ſera pas ny d'vne autre ame, comme nous venons de monſtrer: ny d'vn ange, ſelon l'ancienne erreur refutee par ſainct Auguſtin, de ceux qui faiſoyent les anges peres des ames comme les hōmes des corps: & qui recognoiſſoyent bien Dieu createur de l'vne & de l'autre ſubſtance, mais de la corporelle par le moyen des hommes, &

de la ſpirituelle par le moyen des anges. Encore moins dirõs nous que l'ame ait ſon origine de quelque autre portion de la ſubſtance de l'vniuers, parce que tout ce qui eſt au monde eſt inferieur à l'ame, & creé pour elle: ny par vne action de moindre vertu que la ſienne, parce que rien ne peut engendrer plus puiſſant que ſoy. Il reſte donc qu'elle tienne ſon eſtre & d'vne plus ſouueraine puiſſance, qui eſt la creation: & d'vn agent plus excellent, qui eſt Dieu. I'emprunteray s'il vous plaiſt encor' quelques raiſons de celles que les Scholaſtiques employent à ce propos, & puis ie finiray. Premierement il eſt impoſſible que la vertu actiue qui eſt en la matiere, eſtende ſon action à pro-

duire vn effect immateriel. Or est il certain que le principe intellectif en l'homme est esleué par dessus la matiere: car il exerce des operatiõs auxquelles le corps ne contribue aucune communication. Il n'y a doncq point d'apparence que la vertu qui est en la semence puisse produire le principe intellectif. Dauantage il est necessaire que ce qui est principe de l'operation intellectuelle, qui est l'ame de l'homme, soit vn certain principe incorporel & subsistant de soy. Il faut dis ie premierement qu'il soit incorporel, puis qu'il cognoist la diuerse nature de tous les corps, car l'organe de toute cognoissance pour bien discerner les obiects doibt estre exempt de leurs qualitez. Il est

aussi subsistant, d'autant qu'il n'exerce pas son operatiō par aucun organe corporel. Puis doncq que le principe intellectuel opere de soy sans communicatiō du corps, puis qu'il subsiste de soy, & que c'est vne substance immaterielle, il ne peut tirer son estre de la generation, mais de la creation seulemēt. Outre ce chascun sçait qu'aucune vertu ne peut agir au dela de ce qui est compris soubs son genre. Or l'ame intellectuelle excede tout le gēre des corps, & les operations de l'entendement sont si nobles & si releuées qu'elles surpassent tout ce qui est de materiel. On ne peut doncq rapporter sa production à aucune vertu corporelle, comme est celle qui est cachee en la se-

mence. Et pour conclure par ce dernier argument, si la generation de quelque chose est la cause de son estre, il s'ensuiura que sa corruption aussi sera la cause de la fin de cet estre. Or la corruption du corps ne cause pas la fin de l'estre de nostre ame, car elle est immortelle; la generation doncques du corps n'est pas aussi la cause du commencement de l'estre de nostre ame. Et toutesfois la propagation de la semence est la propre cause de la generation des corps, elle n'est dōc pas la vraye cause qui produit les ames en leur estre. I'auois encore, Messieurs, à vous representer icy l'opiniō de ceux qui rapportēt au sang, à l'eau, ou au feu, l'origine des ames: mais la briefueté du temps me

contrainct d'en remettre le discours à la premiere entreueuë.

III. DISCOVRS.

MESSIEVRS, Autant de fois que ie iette les yeux sur la diuersité des opinions qui se rencontrent touchant l'origine de l'ame, ie pardonne aussi volontiers les erreurs à ceux qui choppent en cete matiere, que les esgaremēs & les cheuttes à ceux qui cheminent parmy l'obscurité de la nuict. Car ce n'estoit pas le iugement du seul Heraclite, que la nature de l'ame est tellement cachee, & la cognoissāce de ce subiect si profonde, qu'il est impossi-

ble à l'hõme d'y arriuer, quelque peine qu'il y puisse employer. Sainct Gregoire de Nysse estoit de mesme aduis, & faisoit à ce regard vne comparaison de nos ames à Dieu, lors que traictant de l'image de Dieu qui est emprainte en nos ames, il dict que de tous les hõmes qui ont iamais esté depuis la creation du monde aucun n'a sçeu cognoistre la substãce ny de Dieu ny de l'ame raisonnable. Et que comme nous croyons bien qu'il y a vn Dieu, mais pour cela nous ne pouuons descouurir le lieu de sa demeure : ainsi sçauons nous bien en gros qu'il y a vne ame dedans nostre corps, & qu'elle y exerce ses operatiõs, mais en particulier nous ignorons le vray lieu de son giste:

& n'est pas en la puissance de l'esprit humain de comprendre la secrete maniere de laquelle nos ames sont produictes en leur estre. Dont il semble en fin rapporter la cause à ce que comme l'original, qui est Dieu, est incomprehensible, aussi est son image. A la verité vous diriez quasi que l'autheur de la nature ait voulu cacher en nous ce tresor, & nous honorer de ce don precieux, pour en admirer plustost les effects que pour en cõprẽdre les causes: & pour nous faire aduouër de l'ame ce que le poëte a dict autresfois de la riuiere du Nil,

---& gentes maluit ortus Mirari quàm nosse tuos. & vn autre escriuãt du mesme subiect, *Secretò de fonte cadens, qui semper inani*

Quærendus ratione latet, nec contigit vlli
Hoc vidisse caput. Car tout ainsi comme nous cognoissons biẽ la beauté de ce fleuue, sa fertilité, sa grandeur, & la ressemblance de ses eaux à celles de la mer, mais sa source nous est incogneuë : aussi apperceuons nous bien quelque chose de la grandeur & puissance de l'ame, & par les effects ordinaires nous voyons des marques apparentes de ces trois facultez qui appartiennent aux mœurs, la concupiscible, l'irascible, & la raisonnable : & de ces trois autres dont aucunes nous sont communes auec les bestes & les plantes, la vegetatiue, la sensitiue, & l'intellectuelle : & de ces autres encore dont traicte la medeci-

ne, la naturelle, la vitale, & l'animale : mais ſon origine & ſa ſource eſt cachee aux pl⁹ clairuoyans. De ſorte que plus ie vay recherchant & ce que les anciens en ont creu, & ce que les modernes en tiennent, plus ie me trouue empeſché à me deſueloper de leurs diuerſes opinions. Tant les œuures de Dieu ſont admirables & incõprehẽſibles, que nous ne pouuons nous venter d'en auoir aucune parfaicte cognoiſſance, ſi non par emprunt de ſa faueur qui nous en communique autant que bon luy ſemble. Et quant à noſtre ſubiect meſme, quelquesvns ont penſé que ces paroles de l'Eccleſiaſte s'y deuoyent rapporter, *Quo modo ignoras quæ ſit via ſpiritus, & qua ratione compingãtur oſſa*

in ventre pragnantis, sic nescis opera Dei qui fabricator est omnium. Mais c'est à mon aduis trop apporter de violence & à l'intention de l'autheur & au sens des paroles, que les vouloir destourner à cete interpretation. Il semble que la continuité du discours & l'interponction du texte Grec est bien plus conuenable à cet autre sens, Celuy qui prend garde au vent ne semera point, & celuy qui regarde les nuées ne fera point la moisson, car en ces choses aucun ne cognoist la voye de l'esprit. Comme les os de l'enfant au ventre de la mere, ainsi les œuures de Dieu nous sõt incogneuës. Quoy que c'en soit nous sommes contraints de confesser que

l'origine de l'ame est vn des plus cachez secrets, mais aussi des plus dignes de la recherche d'vne ame Chrestienne. Aussi ne me suis-je pas tant engagé à ceste entreprise par aucune presomption de sçauoir, que par desir d'apprendre ce qu'il en faut tenir : n'estant point tant ignorant de la difficulté, qu'amoureux de la beauté du subiect. Or n'ayant encore osé iusque icy rien hazarder pour approfondir la resolution de ce poinct, ie me suis contenté de vous representer la multiplicité des opinions qui s'y rencontrent: imitant en quelque maniere les elephans, qui ne pouuans nager en grande eau, prennent à tout le moins plaisir de se promener sur le bord des riuieres. Per-

mettez-moy, Meſſieurs, pour l'ẽtree de ce diſcours que i'adiouſte encore trois opinions aux precedentes, auparauant que de venir à l'examen de ce que vous en iugerez eſtre digne. La premiere ſera de ceux qui ont creu que l'ame eſtoit de ſang, comme il appert par le teſmoignage de Hippon, lequel en euitant cet eſcueil a heurté contre vn autre. Car eſtant en cete erreur dõt nous auons parlé cy deuant, que l'ame procedoit de la ſemence, il diſoit en conſequence que l'ame eſtoit d'eau, & pour cete occaſion reprenoit le iugemẽt de ceux qui l'aſſeuroyent eſtre de ſang: d'autant, diſoit il, que la ſemence n'eſt pas ſang. Entre ceux dõc qui ont creu que l'ame eſtoit ſang, ie trouue dãs

les autheurs anciens que Critias & Empedocle tenoyent le premier reng. Et quant à Critias nous en auons la depoſitiõ d'Ariſtote aſſez manifeſte. Mais pour le regard d'Empedocle il ſe rencontre quelque varieté entre les rapports qu'õ en faict. Car il ſemble au dire de Macrobe qu'il eſtimaſt l'ame tout à faict eſtre de ſang. Plutarque eſcrit de luy, qu'il eſtabliſſoit non la ſubſtance, mais ſeulement le ſiege de l'ame en la conſiſtence du ſang. Encore ſelon les autres n'eſtẽdoit-il pas ſi au large la ſituatiõ de l'ame que de la faire nager en la maſſe vniuerſelle du ſang, mais il la reſſerroit en cete partie qui enuironne le cœur, comme nous apprenons de Tertullian, lors qu'en ſon

liure de l'ame il discourt de l'estre & du lieu de ce souuerain degré que les Grecs appellent ἡγεμονικόν. *Et ille versus Orphei vel Empedoclis*, dit-il, *Namque hominis sanguis circumcordialis est sensus*. Et Ciceron dedans ses questions Tusculanes, *Empedocles animum esse censet cordi circumfusum sanguinem*. Le vers d'Empedocle dont ils ont entendu parler est celuy cy qui se trouue encore parmy les fragmens recueillis de l'antiquité par diuers autheurs,

Αἷμα γὰρ ἀνθρώποις περικάρδιόν ἐστι νόημα.

Quelques philosophes ont mis au sang non la substance ou le siege de l'ame, comme Critias & Empedocle; mais la nourriture, comme Pythagoras auec ses sectateurs. Et ne sçay si c'est point pour cete

consideration que Sextus Empiricus a dict autres-fois qu'ordinairement les ames sont alterees de sang, comme portees par vn desir naturel à l'aliment qui les entretient. Ainsi voyõs nous en l'Odyssee d'Homere qu'Vlysse mettoit son espee au deuant du sang espandu, pour empescher les ames d'en approcher: & qu'aussi tost qu'il s'estoit retiré, ou qu'il auoit remis son espee au fourreau, les ames beuuoyent de ce sang, & au mesme temps commençoyent à parler. C'est pourquoy le poete introduict entre les autres ames celle de Tiresias parlant en ceste sorte:

Ἄλλ' ἀποχάζεο βόθρου, ἄπισχε δὲ φάσγανον ὀξὺ
Αἵματος ὄφρα πίω, καὶ τοι νημερτέα εἴπω.

Tous ces philosophes anciens ont peu estre attirez à ces par-

ticulieres heresies par la specieuse apparence de diuerses raisons. Aristote allegue celle-cy, qu'ils estimoyent que le sentiment estoit la principale operation de l'ame, & que l'ame tenoit cete proprieté de la nature du sang. Ceux qui mettent le siege de nos ames au sang se sont peut-estre fondez sur ceste maxime vulguaire, que l'esprit ne peut demeurer dans le sec. Et si cete coniecture vous semble tiree de trop loing, ie vous donneray pour garant S. Augustin, qui dict, *Anima certè, quia spiritus est, in sicco habitare non potest, ideo in sanguine fertur habitare*. Ce sont ses propres termes extraicts des questions qu'il a faictes sur le vieil & nouueau testament, & repetez par Gratian dedans les

canons du decret: où la glosse adiouste vn traict facetieux, duquel le recit en passant resiouïra vos esprits, *Et est argumentum*, dit elle, *pro Normanis* (ie ne sçay s'il seroit point plus à propos de lire *Germanis:* à ces deux nations la dispute) *Anglicis, & Polonis, vt poßint fortiter bibere, ne anima habitet in sicco.* Mais ne vous estonnez vous point commēt on a creu que la propre assiette de l'ame deust estre dans le sang pour ne pouuoir habiter dans le sec, veu qu'il semble au contraire que la siccité produit ordinairement de plus beaux effects d'entendement & de prudence que l'humidité? Chascun sçait ce dire ancien d'Heraclite que la lumiere seiche est la meilleure ame, &

celle au contraire qui eſt deſtrẽpee auec le corps eſt comme vne vapeur eſpaiſſe, peſante, & tenebreuſe, qui ne peut eſtre enflambee ny eſleuee en hault. Platon eſcrit que l'ame entrant au corps eſt tres aduiſee, mais qu'auſſi toſt qu'elle eſt enuironnee de cete humidité qui s'y rencontre, elle deuient aſſopie & ignorante. Galien dict que le ſang à l'occaſion de ſa grande humidité rend les hommes ſtupides & ſimples. Et les Naturaliſtes nous apprennent qu'entre les beſtes brutes celles là ſont plus aduiſees dont le temperament tient du ſec, comme les fourmis & les abeilles : & celles à l'oppoſite qui ont plus d'humidité ſont plus lourdes, comme le pourceau, & les au-

tres ſemblables. Clement Alexandrin ſemble rapporter la cauſe de l'opinion de ceux qui diſent que le ſang eſt la ſubſtance de l'ame, à ce que le ſang ſe trouue engendré le premier en l'homme. Lactance Firmian à ce que l'ame ſort du corps par l'effuſiõ du ſang, & sãs luy ne peut nõ plus ſubſiſter que la clairté d'vne lampe ſe conſeruer ſans huile. Cõſideration qui ſemble eſtre fauoriſee par les princes des poëtes Grecqs & Latins, dont l'vn appele la mort purpuree, πορφύρεον θάνατον, & l'autre à ſon exemple dict *Purpuream vomit ille animam.* Mais Lactance en la ſuitte de ſon diſcours monſtre bien la foibleſſe de cete raiſon. Et quoy donc, dict il, ſi l'ame eſt eſteinte auſſi toſt que

le ſang eſt reſpandu par l'ouuerture d'vne playe, ou conſumé par l'ardeur d'vne fieure, s'enſuit il que la ſubſtance de l'ame ſoit en la matiere du ſang ? Certes ſi nous admettons cete conſequence, il ſera permis par la meſme raiſon de conclure que la lumiere n'eſt autre choſe que l'huile, pource que l'huile eſtant conſumée auſſi toſt la lumiere s'eſteint. En fin par l'addreſſe de cete comparaiſon fuyant vne erreur il ſe laiſſe gliſſer en vne autre, & ne voulant eſtablir au ſang ny la ſubſtance de l'ame auec Critias, ny le ſiege auec Empedocle, il en tire la nourriture auec Pythagoras ; & faict l'ame ſemblable à la lumiere, en ce que tout ainſi comme la lumiere tire ſon aliment

ment de l'huiſle, auſſi faict l'ame de l'humeur du sãg. Quelques vns voulans cenſurer cete opinion ſe ſont rendus dignes eux meſmes d'vne iuſte cenſure, lors que pour la refuter ils ont allegué que ſi l'ame eſtoit ſang il s'enſuiuroit qu'ẽ perdant vne partie du ſang on perdroit vne portion de l'ame. Et n'ont pas pris garde que des choſes qui ont les parties ſemblables la portion qui reſte eſt meſme que le tout, cõme peu d'eau eſt autant eau que beaucoup, comme l'or & l'argent, & toutes choſes en general dont les parties ne ſont differẽtes d'eſſence, retiẽnent en la moindre quantité la denomination du total. De meſme donc ſuppoſé que l'ame fuſt ſang, on pourroit dire neant-

moins que le peu qui en resteroit seroit vne ame. Mais cete autre raison semble bien presser dauantage, que s'il faut tenir pour ame ce dont la priuation faict cesser l'estre de l'animal, par consequent & la pituite, & l'vne & l'autre bile est ame : le cœur, le foye, le cerueau, les intestins, sont autant d'ames, puis que chacune de ces choses estãt separee de l'animal il cesse à mesme instant de viure. Dauantage il se troue vne infinité de subiects qui ont des ames & n'ont point de sang, ce qu'on peut remarquer principalement aux poissons mollasses, que les Grecs appelent μαλάκια ou μαλακόδερμα, comme la seiche, le pourpre, le casseron : ou ceux qui sont couuerts d'vne escaille dure,

que les Grecs nomment ὀστρακόδερμα, comme les huiſtres & les moules : ou ceux qui ont l'eſcorce plus tendre, que les Grecs appellent μαλακόστρατα, Nemeſius ἁπαλόστρατα, comme la langouſte, le hõmar, l'eſcreuiſſe, leſquels eſtans animez, & n'ayans point de ſang, nous font euidemment recognoiſtre que l'ame n'eſt pas ſang. Mais pour ne m'arreſter dauantage à la refutation de ces opinions, vous iugez aiſement combien elles derogent à la grandeur de nos ames, les mettant au reng de celles des beſtes brutes, & leur oſtant cete immortalité que les payens meſme ne leur ont pas deniee. Car de vray ſi la ſubſtance de l'ame eſt au ſang, que deuiendra l'ame quand le ſang eſt

perdu? Si c'eſt ſon ſiege, où ſe repoſera-elle apres la mort? Si c'eſt ſon aliment, dequoy ſera elle nourrie? Arreſtons nous donc pluſtoſt à la diſtinction que faict Caſſiodore entre les animaux irraiſonnables & les hommes, en ce que la vie des beſtes brutes ne conſiſte qu'au ſang, là où l'ame humaine eſt immortelle, & pour ce eſt elle bien à propos appelee *anima*, ſelon la coniecture de quelques-vns, comme qui diroit ἀναίμια, qui ne participe rien du ſang, d'autant qu'apres la mort du corps & l'effuſion du ſang la ſubſtance de l'ame demeure touſiours en ſa perfection. La ſeconde opinion eſt de ceux qui plus importuns au iugement d'Ariſtote (mais ne trouuez vous pas qu'il les flat-

te, quand il les note d'vne ſi douce iniure, les appelant φορτικωτέρυς:) ont tenu que l'ame eſtoit eau. L'vne de leurs raiſons eſtoit tiree de la nature de la ſemẽce, laquelle en tous animaux eſt humide. Mais la force de cet argumẽt eſt aſſez renuerſee par ce que nous auons cy deuant demonſtré que nos ames ne viennẽt point de la ſemence. L'autre raiſon eſtoit que l'eau ſemble nous donner la vie, puis que nous ne pouuons viure ſans eau. Mais ſi cete conſequence eſtoit vallable, nous conclurions le meſme des alimens, & des autres choſes auſſi neceſſaires à l'entretien de noſtre vie. Dauantage s'il ſe trouue en nature des animaux qui ne boiuent iamais, comme on dict de cer-

taines aigles, des perdrix, & quelques autres, dirons nous pourtãt que ces animaux soyent sans ame? Certes si la substance de nos ames dependoit de quelque element, ce seroit de l'air plustost que de l'eau, puis qu'on se peut abstenir d'eau par vn long espace de temps, là où sans respiration & sans air on ne peut subsister vn moment. Et toutesfois encore peut on remarquer infinis animaux qui ont vie & ne respirent point, comme tous les insectes, les mousches à miel, les guespes, les fourmis, plusieurs animaux marins, & tous ceux en general qui n'ont point de poulmon. Nous pouuons donc à plus forte raison conclure que la substance de l'ame n'est point eau. La der-

niere opinion eſt de ceux qui font noſtre ame de feu. Ie ne veux point icy repeter importunement ce que ie vous ay cy deuant dict de ceux qui font entrer le feu en la compoſitiõ de l'ame. Encore moins m'arreſteray-ie à examiner ce que diſoit Democrite que l'ame eſt vne certaine compoſition en feu, de choſes perceptibles par la raiſon, qui ont leurs formes rondes, & leur puiſſance de feu, comme nous apprenons de Plutarque: ou comme l'explique Nemeſius τὰ σφαιροειδῆ σχήματα τῶν ἀτόμων συγκρινόμενα πῦρ τε καὶ ψυχὴν ἀποτελεῖν. Mais quant à ceux qui ont tenu que l'ame eſt ſimplement vn feu, leurs principales raiſons au rapport d'Ariſtote eſtoyent fondees ſur ce que le feu eſt de tresſubtiles

parties, qu'il eſt beaucoup plus incorporel que les autres elemens, & qu'il eſt meu & meut auſſi tout le reſte. Caſſiodore dict que les autheurs qui ont attribué à la ſubſtance de l'ame vne qualité de feu, auoient egard à ce qu'elle eſt touſiours entretenue en ſon eſtre par vne ardeur mobile, que par ſa chaleur elle viuifie tous les membres du corps, que toutes choſes celeſtes ſubſiſtent par la vigueur d'vne flamme eternelle, & non par la ſimple force d'vne fumee conſomptible & temporelle.

Igneus eſt ollis vigor, & cœleſtis origo
Seminibus, dict le poete. S. Athanaſe & quelques autres s'appuyent ſur cete principale raiſon, que la preſence de l'ame

donne la chaleur au corps, & son absence le rẽd froid. Nous pouuons adiouster encore celle-cy, que des quatre qualitez naturelles, la chaleur, la froideur, la siccité, & l'humidité, la plus inutile ce semble, & qui cause le plus d'empeschement aux fonctions de l'homme, est la froideur. Car son excez apporte volontiers de la resistence ou du retardement en l'estomac à la concoction des viandes, ez testicules à l'elaboration de la semence, ez muscles à la liberté des mouuemens du corps, au cerueau à la ratiocination & discours. Et si nous luy ostons cete seule proprieté de temperer la chaleur naturelle, nous trouuerõs au regard du surplus veritable le dire de Galien qu'elle nuit

manifeſtement à tous les offices de l'ame. Or s'il eſt ainſi, Meſſieurs, comment accorderons nous les autheurs de cete opinion auecque Chryſippus & les autres dont nous auons traicté en noſtre premier diſcours, leſquels rapportent la formation de l'ame à la refrigeration de l'air qui vient enuironner le corps en ſa naiſſance? Comment les pourrõs nous concilier auec Origene qui s'imagine vn refroidiſſement de cete chaleur diuine que l'ame auoit premieremẽt en l'eſtat de ſa perfection? Cõment reſpondrons nous à Ariſtote quand il dict qu'ordinairement les animaux qui ont le ſang froid, & par conſequent plus ſubtil & delié, ont plus d'entendement & de pruden-

ce, & ceux au contraire qui l'ōt chaud sont de nature plus terrestre, grossiere, courageuse, & cholerique, ainsi qu'on peut remarquer aux sangliers & aux taureaux? Si vous ramenez en faueur de ceux qui font l'ame de feu, ce qui fut mis en auant en nostre premier discours, que les esprits plus grossiers se rencontrent aux païs les plus froids, & les plus subtils aux plus chaulds, encore leurs aduersaires pourront ils s'eschapper par cete raison qu'ailleurs en rend le mesme Aristote, quand il dict que c'est d'autāt que ceux qui habitent aux regions les plus froides sont plus chauds, à cause que la froideur du lieu resiste à leur chaleur naturelle, & l'ēpesche de se diminuer en

ſe diſperſant. Au contraire ceux qui demeurent aux lieux chauds ſont plus froids, parce que l'exceſſiue chaleur du païs conſommant la chaleur naturelle du cerueau, rend les hõmes plus froids, & par conſequẽt plus ingenieux & mieux aduiſez. Mais pour ne perdre point dauãtage de tẽps & au rapport & à la refutatiõ de tãt de diuerſes opiniõs, i'adiouſteray ſeulement à cete derniere la cenſure de Lactance en ces termes. *Qui autem ignem putauerunt hoc vſi ſunt argumento, quòd præſente anima corpus caleat, recedente frigeſcat. Sed ignis & ſenſu indiget, & videtur, & tactu comburit: anima verò & ſenſu aucta eſt, & videri non poteſt, & non adurit.* Iuſques icy, Meſſieurs, i'ay deſployé ſur le tapis pluſieurs ine-

pties de l'antiquité, indignes ie l'aduouë, de voſtre patiēce, mais auxquelles neantmoins nous auons cete obligation, que parmy leurs tenebres nous trouuons quelques eſtincelles qui nous eſclairēt à la recherche de la verité. Ariſtote n'auoit point trop mauuaiſe raiſon de dire que les erreurs de ceux qui commencerent les premiers à philoſopher meritoyent eſtre tenues en ſinguliere veneratiō, d'autant qu'il eſt plus aiſé d'adiouſter aux choſes inuentees, que d'en inuenter de nouuelles. I'eſpere auſſi que l'examen & la cenſure que vous apporterez ſur ce qui a eſté diſcouru faiſant recognoiſtre ce q̄ l'ame n'eſt pas, me tracera vn chemin plus facile à deſcouurir ce qu'elle eſt.

THEOD. Encore que de toutes les opinions qui ont esté representees aucune à mõ aduis ne merite estre tenue pour veritable, & qu'on puisse au contraire à bon droict en faire le mesme iugement que Plaute a faict des femmes, *Optima nulla potest eligi, alia atque alia peior est frater*: toutesfois parmy cete diuersité il y en a de plus vraysemblables les vnes que les autres, & pour cete cause ont elles aussi rencontré plus grand nombre de sectateurs. Entre toutes il me souuient de celle qui establit au sang la substance, ou le siege, ou la nourriture de l'ame. En quoy ie ne m'estonne pas si entre les anciens philosophes Critias, Empedocle, & Pythagoras l'õt creu: & entre les poëtes Ho-

mere & Virgile és lieux que vous auez rapporté. Mais ie ſuis plus eſmerueillé des veſtigès qui s'en peuuent remarquer és ſainctes eſcritures. En la Geneſe apres que Cain eut occis ſon frere Abel, quand Dieu luy dict: Qu'as tu faict? la voix du ſang de ton frere crie à moy de la terre, quelques vns interpretent la voix du ſang, c'eſt à dire de l'ame. Mais la preuue eſt bien plus manifeſte en cet autre paſſage, auquel apres que Dieu eut permis de manger indifferemment de tout ce qui auoit vie & mouuement, il adiouſte cete reſtriction, *Excepto quod carnem cum ſanguine non comedetis. Sanguinem enim animarum veſtrarum requiram &c.* Les termes Hebreux expriment plus diſertement,

Excepto quòd carnē in anima sua in sāguine suo nō comedetis. Et au Leuitique, *Homo quilibet de domo Israël & de aduenis qui peregrinantur inter vos, si comederit sanguinē, obfirmabo faciē meā cōtra animā illius, & disperdā eā de populo suo, quia anima carnis in sanguine est.* I'adiouste encore ce lieu du Deuteron. *Hoc solū caue ne sanguinē comedas. Sanguis enim eorum pro anima est.* L'Hebreu passe pl⁹ auāt, *nā sanguis est ipsa anima.* D'où incōtinēt en la suite du texte il est inferé. *Et idcirco non debes animam comedere cum carnibus, sed super terram fundes quasi aquam.* R. F. Ie sçay que quelques-vns interpretent ainsi ces passages, le sang est l'ame, c'est à dire le siege de l'ame, la fontaine des esprits, la nourriture & la conseruation de la vie. Ie sçay qu'ē la langue Hebraïque vn mes-

me mot signifie le sang & l'ame, & se prend ordinairement pour cete vie qui nous est cõmune auec les bestes brutes. Mais il est principalement à remarquer qu'és lieux sus alleguez il n'est point parlé de l'ame humaine dont nous traictõs, ains de celle des animaux seulement qui seruent à nostre nourriture. Et de ceux-là nous aduoüons que l'ame & la vie est contenuë dans leur sang. Ainsi Auen Esra explique ce lieu que nous auons rapporté de la Genese, Vous ne mangerez point la chair auec son ame, car son ame est le sang, tout ainsi, dict il, que s'il ordonnoit: ne deuorez point l'ame auec la chair, parce que l'ame de tous les animaux est leur sang, & ceste ame est la sensitiue & vegetatiue, & celle

qui a mouuement, ſçauoir eſt le corps meſme. L'ame, dict il, de tous les animaux eſt le ſang. Il entend des autres animaux que de l'hõme, ainſi que nous pouuons meſme receuillir de l'interpretatiõ de S. Ieã Chryſoſtome ſur le meſme paſſage, τὸ αἷμα τῶν ἄλλων ζώων ἡ ψυχὴ αὐτῶν ἐστί. Quant à ceux dont nous aparlé cy deuant, qui eſtabliſſoyent la ſubſtãce de l'ame humaine au ſang, Iuſtin Martyr ne veut point emprunter d'ailleurs de plus ſolides argumens pour les conueincre, que des paroles du createur qui diſtinguẽt l'ame d'auec le corps. Comme quãd la puiſſance fut accordee au diable d'affliger Iob en ſon corps & non pas en ſon ame. Et quand il eſt dict qu'il ne faut point apprehẽder

ceux qui peuuent occire le corps seulemẽt, & n'ont point de iurisdiction sur nos ames.

POLID. Entre ces diuerses opiniõs que vous auez rapportées, celle cy sembloit estre des plus probables qui faisoit descendre les ames du ciel, afin d'estre enfermées dedans les corps pour l'expiation de leurs anciennes fautes. Mais sur ce poinct il m'est demeuré vne curiosité de sçauoir la vraye intelligence de ce passage de Hieremie duquel vous auez obserué que plusieurs abusoyent pour la confirmation de cete opinion, lors que le prophete maudict & le iour de sa naissance & celui qui l'a premierement annõcé à son pere.

R. F. Ceux là vrayement en ont abusé qui ont creu que

Hieremie eſtimaſt le iour de ſa naiſſance malheureux, pour auoir tranſporté ſon ame d'vn ſeiour bien-heureux en la captiuité du corps. Et les Hebreux n'ont guere mieux rencontré, lors que par la ſubtilité de leurs ſupputations rapportans au temps de la natiuité de Hieremie le cinquieſme mois auquel la ville de Hieruſalem fut priſe & le temple deſtruit, ils en ont inferé que le prophete appelloit infortuné le iour de ſa naiſſance, ayant égard au deſaſtre du ſac de Hieruſalem. Mais l'intention de Hieremie eſt aſſez manifeſte en ce qu'incontinent apres il adiouſte, *quare de vulua egreſſus ſum vt viderem laborem & dolorem, & conſumerentur in confuſione dies mei?* Pour monſtrer

que la ſeule conſideration des maux qu'il enduroit luy faiſoit deplorer le iour de ſa naiſſance comme pour la meſme cauſe pluſieurs implorent la mort à leur ſecours, d'autant que *melior eſt mors quàm vita amara, & requies æterna quàm languor perſeuerans.* Ainſi voyons nous que Iob au milieu de ſes afflictions faiſoit les meſmes ſouhaits, *Pereat dies in qua natus ſum, & nox in qua dictum eſt cõceptus eſt homo,* & ce qui s'enſuyt. Et vn peu apres, *Quare miſero data eſt lux, & vita his qui in amaritudine animæ ſunt? Qui expectant mortem, & non venit, &c.* Ainſi noſtre Seigneur pour exprimer l'extreme malheur auquel Iudas s'eſtoit precipité, dict qu'il euſt eſté expedient à cet homme de n'eſtre iamais né.

PYC. Ces lieux de la saincte escriture m'en ramenent en memoire vn autre, duquel S. Hierosme tesmoigne aussi que ceux là se sont voulu seruir qui ont creu qu'au parauant la cõstitution du monde les ames faisoyent leur demeure auec les anges en la Hierusalem celeste. C'est au commencement de l'epistre de sainct Paul aux Ephesiens, où il dict, *Sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, vt essemus sancti & immaculati in conspectu eius in charitate, qui prædestinauit nos in adoptionem filiorum per Iesum Christum in ipsum secundùm propositum volũtatis suæ in laudem gloriæ gratiæ suæ.* Ceux qui pour exclure la predestination luy opposent comme cõtraire cete iustice diuine qui reluit en la distribution des

peines & des salaires, & croyét que Dieu eslit les personnes non tant par le preiugé de sa science que par leurs merites se figurent qu'auparauant l'establissement des creatures visibles en ce monde Dieu auoit faict des creatures inuisibles, entre lesquelles estoyent aussi les ames, & que d'icelles aucunes pour certaines causes cogneues à Dieu seul ont esté precipitées en cete vallée de larmes, en ce lieu d'affliction & de pellerinage, duquel Dauid desiroit auec tant d'affection de sortir pour retourner en son ancienne demeure, *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est, habitaui cum habitantibus Cedar, multùm incola fuit anima mea.* Et l'Apostre en son epistre aux Romains, *Infelix ego*

homo, quis me liberabit de corpore mortis huius? Au parauant donc, disent ils, que les ames fussent releguees aux peines de ce mõde, Dieu a choisi particulierement sainct Paul & ses semblables, qu'il a neãtmoins enuoyé icy bas, mais pour la conduite & l'instruction des ames pecheresses plustost que pour le supplice: ne plus ne moins qu'ẽ la captiuité de Babylone quãd le Roy Nabuchodonosor emmena le peuple en Chaldee, on choisit entre les enfãs d'Israël Ananias, Misael, Azarias, Daniel, Ezechiel, Aggee, Zacharie, qui furent enuoyez nõ comme ayans merité le ioug de seruitude, mais pour le seruice du Roy, & la consolation des captifs. Ainsi entendent ils aussi que deuant la creatiõ du monde.

monde,& la generatiõ de toutes choses qui y sont, Dieu estoit le refuge de ses bons seruiteurs, & destournent à cete interpretation ce que Dauid chantoit en la personne de Moïse, *Domine refugium factus es nobis à generatione in generationem, Priusquam montes fierent aut formaretur terra.* R. F. Ce lieu que vous auez allegué de S. Paul en l'epistre aux Ephesiens desireroit vn plus ample traicté, pour monstrer que la predestination n'exclud point la iustice de Dieu, mais de peur que cete dispute nous tire trop loing de nostre subiect, ie diray seulement que l'eslection de sainct Paul n'estoit point fondee sur les merites precedens de sa part, ains sur le bon plaisir de nostre Seigneur, cõ-

me ie remarque premierement par ces paroles ,*secundùm propositum voluntatis suæ* : & puis encore par ces autres , *elegit nos in ipso ante mundi constitutionem* , *vt essemus sancti & immaculati*. Prenez garde s'il vous plaist que l'Apostre ne se dict pas auoir esté esleu de Dieu pource qu'il estoit desia sainct & sans macule deuant la face de Dieu, mais afin que desormais il fust tel. De sorte que cete authorité de sainct Paul ne donne aucun aduantage à l'opinion ny d'Origene,qui croyoit que l'effect de la predestination depēdoit des merites qui auoyent precedé la naissãce:ny de ceux qui ont rapporté la predestination aux merites qui en precedent l'effect durant le cours de nostre vie , comme si nos

bõnes œuures estoyent la cause de cete predestination, selõ l'erreur des Pelagiens qui disoyent que le principe des bõnes actions est de nous, & la consommation de Dieu: ny de ceux encore qui ont dict que les merites qui suiuent l'effect de la predestination sont causes de la predestination: comme si Dieu auoit ordonné de toute eternité de donner sa grace à quelqu'vn d'autant qu'il a preueu des lors qu'il en vseroit bien. Et moins certes peut on receuillir de cete authorité l'ancienne demeure des creatures inuisibles au ciel, dont les vnes ayent esté enuoyees en cete valee de misere, & les autres par vne singuliere eslection retenues, & preseruee des malheurs de ce mõ-

de. Car il n'y eſt rien diſerte-
mẽt exprimé de l'eſtat auquel
eſtoyent les ames au parauant
la production des creatures vi-
ſibles. Mais ſeulement l'Apo-
ſtre teſmoigne la preſciẽce de
Dieu à qui toutes choſes futu-
res ſont preſentes, & cogneuës
au parauant qu'elles ſoyent. Et
d'autant que la predeſtination
eſt vne partie de ſa prouidẽce,
il nous enſeigne auſſi que la
ſouueraine bonté de Dieu en-
tre pluſieurs en choiſit quel-
ques-vns, & les rend partici-
pans du bonheur de cete pre-
deſtinatiõ, qui n'eſt autre cho-
ſe qu'vne preparatiõ de la gra-
ce pour le preſent, & de la gloi-
re pour l'aduenir. Quãt au lieu
du Pſalmiſte *Hei mihi quia inco-
latus meus prolongatus eſt*, &c. c'e-
ſtoit vne plainte de Dauid lors

qu'il estoit persecuté de Saül, & vne priere qu'il faisoit à Dieu pour estre preserué du venim des langues mesdisantes, combien que spirituellement la plus part l'interprete du desir qui porte vne ame deuote à la deliurance des tenebres du mõde & de la conuersation des pecheurs pour s'approcher de Dieu. Tout ainsi qu'ailleurs quand le mesme Psalmiste disoit *Educ de carcere animam meam*, il est manifeste qu'il demandoit à Dieu la deliurance de sa captiuité, & l'issue de la cauerne où il estoit mussé fuyant la persecutiõ de Saül, combien que quelques-vns spirituellement prennent cete prison ou pour les tribulations, ou pour les enfers, ou pour le mõde, ou pour le corps

mesme qui emprisonne nostre ame.

Evp. Ie passeray s'il vous plaist à cete autre opinion qui rapporte la descente des ames aussi bien que des corps à la generation des hommes, & vous sommeray de la promesse que vous nous fistes lors que traictant de ce poinct vous remistes au discours du iourd'huy l'esclaircissement de la raison tiree du peché originel. Ie cõfesse que ie ne puis comprendre aisement le moyen par lequel ce peché qui est attaché à nostre ame peut estre transmis en nous par nos parens, si nous ne receuons d'eux-mesmes le subiect auquel cete marque est emprainte, qui est l'ame. Car puis que selon la maxime des philosophes l'acci-

dent ne peut paſſer d'vn ſubiect en vn autre, comment ſe peut il faire que cete tache qui n'a point de reſidence ailleurs qu'en noſtre ame, nous ſoit communiquee ſi non par ceux meſmes qui nous donnent les ames? En voulez vous vne plus manifeſte preuue que quand Dauid teſmoigne que nous ſommes conceus en peché? *Ecce enim in iniquitatibus conceptus ſum, & in peccatis concepit me mater mea.* Car qu'eſt-ce autre choſe de dire que ma mere m'a cõceu en peché, ſinon qu'elle a conceu le ſubiect auquel cet accident eſt attaché, qui eſt l'ame? Au contraire l'ame de noſtre Seigneur n'a point eſté aſſeruie à cete commune loy qui nous oblige au peché, d'autant que par vne particuliere

façon de naiſſance il eſt venu au monde ſans copulatiõ charnelle. Auſſi apres que l'ange eut dict à la Vierge *Spiritus ſanctus superueniet in te, & virtus Altiſsimi obumbrabit tibi*, il adiouſta *Ideoque & quod naſcetur ex te ſanctum vocabitur filius Dei*. R. F. Encore que nos ames ſoyent creées de Dieu, & non pas engendrees des hommes, toutesfois le Createur par vn ſecret iugement les repute pechereſſes en noſtre premier pere. Dõt la raiſon bien qu'à nous incogneuë ne ſçauroit eſtre que iuſte, puis que Dieu l'a ainſi ordonné. Et peut eſtre en ce poinct ſeroit il plus expedient à l'exemple de S. Auguſtin de cõfeſſer auec humilité noſtre ignorance, qu'auec preſomption trop hardiment aſſeurer

ce que Dieu a voulu no⁹ estre caché. Auec cete recognoissā-ce de nostre imbecillité nous pourrions dire que comme au sacré mystere de l'Eucharistie pardessus les regles cōmunes de nature apres la consecratiō du pain les accidens demeurent sans la substance, aussi par vn moyen secret nous tirons de nos peres & meres la qualité du peché originel au parauant la creation de l'ame qui en est le subiect : par la mesme raison que la iustice originelle eust esté par euxmesmes transmise en nous, si nostre premier pere eust persisté en son estat d'innocence. Si ce n'est que nous aimions mieux philosopher auec ceux qui disent que nous tenons de nos parens le peché originel, en considera-

tion de ce que nous receuons d'eux vrayement la nature humaine, & en consequēce aussi son infection. Ie dis que nous receuons d'eux la nature humaine, non pas que la generation soit immediatement cause de la production de nostre ame, mais à tout le moins de cete derniere disposition qui en est susceptible, & de laquelle s'ensuyt naturellement l'vnion substantielle de l'ame & du corps dont la nature humaine est composee. Cela supposé, ce qui est principalemēt remarquable en ce poinct, est que quand Dieu defendit à Adam l'vsage du fruict excepté, tout ainsi que la promesse des graces & prerogatiues fut faicte non seulement à luy, mais à toute sa lignee s'il eust obey à

ce commandemẽt, aussi en ce cas de desobeïssance la menace des peines regardoit pareillement toute sa posterité comme participante à sa transgression. *Nostra est Adami culpa*, dit S. Bernard, *quia etsi in alio nos tamen peccauimus*. De sorte que pour iuger que l'homme soit entaché de la souilleure originelle, il n'est point besoing de s'embrouiller de plusieurs curieuses recherches, vne seule condition est requise, sçauoir est qu'il soit issu de la race d'Adam. De là pouuons nous apporter quelque lumiere à ce verset du Psalmiste qui nous fait conceus en peché, & duquel sainct Hierosme en ses cõmentaires recognoist la difficulté, lors que sur ces mots

in peccatis concepit me mater mea, il n'a dict autre chose sinon *Obscurus locus, & altiùs retractandus.* Arnobe pense que l'intention de David estoit d'aduouër que son peché ne pouuoit estre imputé à Dieu, puis qu'il n'a pas dict *cum iniquitatibus*, ny *cum peccatis*, mais *in iniquitatibus*, & *in peccatis*. Et toutesfois il se trouue vne certaine traduction cōceuë en ces termes, combien qu'en vn autre sens, *Ecce cum dolore natus sum, & cum peccato cōcepit me mater mea.* Mais ie dis que ce lieu premierement doit estre pris du peché originel, qui n'est autre chose que cete loy des mēbres, ou de la chair, comme elle est appelee en l'escriture saincte, cete concupiscence, & cete affection vitieuse qui nous porte aux choses illicites.

illicites. Ie dis aussi que nous tirons ce peché de nos parens, mais ce n'est pas selon l'ame, car l'ame d'Adam au parauant qu'il engendrast estant desia iustifiee, il ne pouuoit transmettre à sa lignee le peché dõt il estoit deliuré. Et bien qu'il fust vray que ceste tache eust passé és ames de ses successeurs, comment auiourd'huy nous pourroit-elle soüiller, puis qu'elle a esté effacee par le remede du baptesme? C'est donc selon la chair que ce peché nous est cõmuniqué, soit en la façon que ie viens de deduire, soit, comme S. Augustin l'interprete, d'autant que le moyen par lequel il est en nostre ame vient de la corruption de la chair. Car depuis le peché de nostre premier pe-

re, dict-il, la chair a esté corrõpue, en sorte que l'acte charnel ne se peut accomplir qu'auec vne concupiscence & vn desir de volupté charnelle. D'où il arriue que la chair cõceuë en cete concupiscence tient du deffaut de son origine, & comme par vne certaine contagion puis apres infecte l'ame qui est infuse en elle. Et tout ainsi que nous apperceuons par les effects le vice d'vn vaisseau, lors que le vin qui est versé dedans commence à s'aigrir, aussi la corruption qui estoit en la chair au parauant l'infusion de l'ame faict recognoistre ses effects apres que l'ame y est infuse. Ie ne doubte pas que l'on puisse trouuer encore auiourd'huy des gens refractaires à cete doctrine, &

que quelques nouueaux Voyans se persuadent aisemēt que l'ame n'estant point transmise en nous par nos parens, ne tire point aussi d'eux la souilleure du peché originel. Mais si cela est vray, A quoy dōc le baptesme? l'enfant, diront ils, est baptisé en la foy des parens. Quel besoing est il dōc de le rebaptiser? Voire mais d'ailleurs puisque cete tasche de l'ame de nos predecesseurs a esté vne fois effacee par le sacrement du baptesme, comment se peut il faire qu'elle passe encore à leur posterité? Sainct Augustin y respond par ces similitudes. Tout ainsi que le prepuce demeure aux enfans dont les peres estoyent circoncis au parauant que de les engendrer, & la paille & la balle

demeurent au fourment produict du grain qui en auoit esté separé; de mesme ce peché duquel les parens auoyent esté mondifiez par le sacré lauemēt ne laisse pas encore de renaistre aux enfans, parce qu'ils sont engēdrez de ce que leurs peres & meres auoyēt de vieil selon la chair, & non pas selon ce qui est de nouueau en la loy de grace, qui par le moyen d'vne regeneratiō les auoit faicts enfans de Dieu. Mercure Trismegiste nous fournit encore d'autres comparaisons qu'on peut accōmoder à ce subiect, quand il dict que le mal & la turpitude sont passions compagnes de la generation, tout ainsi que la rouille de l'airain, & les ordures du corps, ταῦτα γὰρ ἐστὶ τὰ πάθη τὰ τῇ γενέσει παρεπόμενα, ὥσπερ

ἰὸς τῷ χαλκῷ, καὶ ὁ ῥύπος τῷ σώματι. Et vn peu apres, Regarde, dict il, vn laboureur qui iette en terre du fourment, de l'orge, ou quelque autre grain: qui plante de la vigne ou des arbres : Il est ainsi de Dieu qui seme au ciel l'immortalité, en terre la mutation, en l'vniuers la vie & le mouuement. Mais si la condition de nostre nature nous oblige au peché, si la source de nostre extractiõ faict que nous sommes pecheurs dés nostre naissance, & comme dict Procope sur le prophete Esaïe, ἁμαρτωλὸς ἀπὸ μήτρας, pourquoy est ce, direz vous, que nostre Seigneur est franc du peché originel, puis que son corps a esté formé d'vne chair issue d'Adam aussi bien que les nostres? Certes la cause qui nous obli-

ge à cete imperfectiõ, ne vient pas de la ſimple extraction ſelon la chair, mais de cete concupiſcence charnelle qui accompagne la generatiõ, comme nous auons dict. Or noſtre Sauueur ayant eſté cõceu non auec cete commune loy du peché & cete concupiſcence charnelle, ains par l'operation du ſainct Eſprit, à bon droict eſt exempt de cete pollution. Ainſi penſe-ie auoir aucunement ſatisfaict à cet argument, ſur lequel ie me ſuis eſtendu d'autant plus au long qu'il me ſemble eſtre l'vn des plus preſſans pour le party de ceux qui tirent nos ames de la propagation des parens. Entre leſquels vn homme docte depuis peu de temps ayant ſouſtenu cete opinion en ſes eſcrits, auoit

raiſon d'employer à ſa cauſe cete preuue comme vne des plus ſpecieuſes. Mais quant aux autres qu'il met en auant, ie les iuge ſi foibles qu'elles ne meritent pas la peine de les refuter. Auſſi dés l'entree de ſon diſcours il proteſte qu'il n'oſe rien decider de certain touchant vne ſi haute queſtion, qui appartient ſpecialement à la theologie. Et ie l'excuſe biẽ, puis que l'vn des plus grands Theologiens de l'antiquité, en l'age ou il auoit le plus ſolide iugement, & en l'œuure où il l'a plus faict paroiſtre, confeſſe qu'il n'a ſceu & ne ſçait point encore ſi l'ame eſt venuë de la ſouche du premier homme, ou bien ſi chaque ame eſt creée de riẽ pour chaſque perſonne. Quant aux autres preu-

ues dont ce moderne ſe ſert, il ſe fonde premierement ſur ce paſſage de la Geneſe auquel Dieu donnant ſa benediction à l'homme & à la femme qu'il venoit de creer, il leur dict Croiſſez & multipliez, d'où il infere que non ſeulement les corps, mais toute l'eſpece humaine tire ſon origine du pere & de la mere. Puis apres il ſe ſert d'vn autre lieu de la Geneſe où nous liſons qu'Adam engendra vn fils à ſon image, & l'interprete ainſi, c'eſt à dire auec la ſouilleure du peché: dõt il conclud qu'Adam eſtoit le pere non ſeulement du corps, mais auſſi de toute la nature, & par conſequent de l'ame. Il adiouſte encore que ces inimitiez leſquelles Dieu a miſes entre la femé-

ce de la femme & celle du serpent se doiuent rapporter à toute la nature tiree de la semence. Mais l'interpretation forcee de ces authoritez ne merite pas retarder le fruict de vos plus serieux discours, par lesquels ie desirerois specialement estre esclaircy de ce que ie rapportois hier d'Hippocrate. Vous, monsieur, qui faictes professiõ de la medecine, estes obligé d'honneur & de courtoisie de satisfaire à la semonce que ie vous feis d'y penser.

Evp. Il est vray, cete profession que i'ay plustost rencontree par curiosité que choisie de volonté, me conuie à vous dire auiourd'huy mon aduis sur ce passage qui semble en apparence approuuer la traductiõ des ames. pour vo⁹ descou-

urir donc ce qui m'en semble, les termes d'Hippocrate sont tels, Εἰ δὲ τις ἀπιστοίη ψυχὴν μὴ προσμίγνυσθαι ψυχῇ, ἄφρων ἐστὶν : où selon mon iugement ce mot ψυχὴ ne signifie ny la semence, combien qu'en autres lieux il se trouue vsurpé en ce sens, ny moins encore l'ame raisonnable, ains seulement l'esprit formateur de la semence. Ma coniecture est fondee sur la deduction que fait Hippocrate de l'ordre naturel de la generation : pour principes de laquelle il pose le feu & l'eau, c'est à dire la semence du pere & de la mere. De l'eau espaissie il bastit la chair, du feu humide ou humefié il faict le sang. Voyla la semence posee. Puis apres, dit-il ψυχὴ σύγκρισιν ἔχουσα &c. L'esprit ayant vne

temperature meslee des qualitez de ces deux principes se glisse en la masse de l'enfant, l'agite & le remuë, dispensant ces qualitez plus ou moins selon l'vsage futur des parties. Il appele au mesme liure cet esprit vn feu tres-chaud & tres-puissant, θερμώτατον, καὶ ἰσχυρότατον πῦρ, & ce qui est bien plus il le faict comme maistre & superieur, disant qu'ẽ ce feu est ψυχὴ νόος φρόνησις. Or pour le faict de l'ame ie ne veux pas entreprẽdre l'apologie d'Hippocrate. Bien voudrois-ie luy faire dire ce que tiennent aucuns de ses sectateurs accommodans la croyance Chrestienne à la physique, que l'ame vegetatiue, sensitiue, puis raisonnable, moyennant la chaleur celeste ou esprit qui est son instrumẽt,

agit par sa faculté sur les semẽces, les preparant iusques à la derniere disposition. Que si ie ne le puis amener iusques à ce poinct, au moins serois-ie bien aise de pouuoir par quelque subtile explicatiõ de son texte le faire tomber d'accord auec ceux qui reprenãs de plus haut l'origine & le progrez des facultez qui suruiennẽt à l'ame, posent premierement que la semence contient l'ame naturelle & sensitiue, si non reellement & actuellement, à tout le moins en puissance. Car encore qu'elle ne soit poĩt vrayement animal, toutesfois elle a cete vertu cachee de le pouuoir estre par succession de temps, d'autant qu'elle est accompagnee d'vne chaleur diuine & celeste, qui consiste nõ
point

point ez elemens, mais en vn certain esprit etheree. Cet esprit, disent ils, est le siege de l'ame sensitiue, & le premier instrument de son action. Car cõme l'ame ne peut estre sans luy, aussi ne peut il subsister sãs le corps. D'où il s'ensuit que cete estroitte liaison qui ioinct l'ame auec la matiere nous doibt faire recognoistre vn mesme principe de l'vne & de l'autre, qui est la semẽce. Mais cete puissance qui du cõmencement y demeuroit oisiue & comme assopie, auec le temps se resueille, & produict ses operations naturelles. Premierement des que la semence est cõceuë, la vertu formatrice qui resulte de la mixtion de deux esprits cy dessus faicts vn, exerce ses fonctions tandis qu'elle

trouue où les employer, puis apres arriue la faculté nutritiue, qui continue durant toute la vie. Et ce que nous auons dict de la faculté naturelle a le mesme progrez en la sensitiue: laquelle du commencement estant comme engourdie, peu à peu deuient vigoureuse, & à mesure que l'enfant pred croissance produict ses operations plus parfaictes. Le semblable se peut dire aussi du mouuement. Mais quant à cete superieure faculté qui est raisonnable, & qui n'ayant aucun commerce auec la matiere peut exercer ses operations sans le ministere des organes corporels, elle a bien vn plus noble & pl⁹ excellent principe que la semence humaine. Elle n'y a iamais esté enclose ny actuelle-

ment ny en puissance, ains est creée de Dieu, & infuse dedãs le corps de l'enfant aussi tost qu'il est disposé à la receuoir. Voila comme Fernel explique cete doctrine de l'origine & du progrez des facultez de l'ame. Mais pour reuenir au texte d'Hippocrate, ie dis que cete iniure ἄφρων ἐστὶν ne regarde point ceux qui eussent peu croire de ce temps-là que l'ame venoit θύραθεν, comme a dict Aristote, qui eust esté vn dogme mesme alors plus digne de l'admiratiõ d'Hippocrate que de sa cholere. Et croy plustost que cela s'addresse à ceux qui eussent voulu nier ou trouuer estrange la ressemblance des enfans tantost au pere tantost à la mere, qui ne peut estre que par la meslange de ces deux es-

prits ou idees conformatrices, desquelles l'vne estãt veincue par sa compagne, ou du moins affoiblie, resulte neantmoins cete troisiesme idee, comme vn troisiesme feu reelement distingué des deux tisons fournissans deux flãmes inegales, & en composans vne troisiesme selon la comparaison du mesme autheur qui suit immediatement le texte dont il est question.

TH. Ces dernieres paroles de la ressemblance des enfans à leurs progeniteurs, me ramenent en memoire vne raison de Cleanthes cy deuant rapportee pour la preuue de la traduction des ames. Raison que ie trouuois d'autant plus receuable que l'experience mesme l'approuue, nous fai-

ſant voir que cõme les enfans bien ſouuent repreſentent les perfections ou imperfections du corps, auſſi font ils celles de l'ame de leurs peres ou meres. Ce qui me ſemble eſtre vn argument probable de la deſcente de l'ame auſſi bien que du corps par le moyen de la generation. Et le bon homme Chremes dedãs Terence ſceut bien s'en ſeruir contre Soſtrata, luy reprochant que ſon fils eſtoit recognoiſſable par la ſimilitude des meurs de ſa mere

Id quod eſt conſimilis moribus,
Conuinces facilè ex te natum, nam tui ſimilis eſt probè.
Nam illi nihil vitij eſt relictũ, quin id itidem ſit tibi.

R. F. Ie confeſſe vrayement que l'experience nous faict ſouuent paroiſtre des marques

de cete ressemblance, mais vous m'accorderez aussi que plus ordinairement elle nous monstre le contraire : & que cõme la figure du visage quelquesfois represente vn ayeul ou vn oncle, voire mesme vn estranger, plustost qu'vn pere ou vne mere : (soit que nous rapportions la cause de cete similitude à la force de la semẽce predominante, ou à l'imagination auec Empedocles, soit à la sympathie des pẽsees, & à l'euulsion de fluxions & de rayons plustost que des images auec les Stoiciens, soit à l'aduenture auec la pluspart des anciens medecins, soit au diuers mouuement de la semence auec Aristote, soit à sa temperature auec Galien, soit à la vertu formatrice auec E-

raſtus) auſſi les qualitez de l'ame ſont tellement differentes, que d'vn pere vitieux ſouuent naiſtront des enfans vertueux, d'vn ignorant des doctes, d'vn coüard des genereux & vaillans : comme d'vn meſchant Saul vn bon Ionathas, d'vn meſchant Ammon vn bon Ioab. Et au contraire d'vn pere le plus accomply ſortiront des enfans qui auront quelqu'vn de ces deffauts. Ainſi d'vn tres-bon pere Themiſtocles naſquit vn meſchant fils, ainſi le ieune Lyſimachus degenera de ſon pere, Patalus & Xantippus de Pericles, Meliſias & Stephanus de Thucidide, encore que leurs peres euſſent apporté tout le ſoing qu'il eſtoit poſſible d'employer à leur inſtructiõ. Il eſt bien vray

qu'aux bestes brutes la coustume de ce rapport est plus infallible, parce que leurs ames aussi bien que leurs corps n'ont point d'autre principe que des peres & meres qui les ont engedrez. De sorte que communement se trouue veritable le dire du poete:

Est in iuuencis, est in equis patrum
Virtus, nec imbellem feroces
Progenerant aquilæ columbam. Et Lucrece à bon droict attribuë cet effect à la vertu de la semēce, en ces vers,

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur, vulpes dolus, & fuga ceruis
A patribus datur, & patrius pauor incitat artus,
Et iā cætera de genere hoc cur omnia membris

Ex ineunte æuo generaſcunt ingenioque,
Si non certa ſuo de ſemine ſeminioque
Vis animi pariter creſcit cum corpore quoque.

Mais l'ame de l'homme ayant vne autre origine, n'emprunte point ſes qualitez de la ſemence, ſinon entant que l'eſtroicte liaiſon du corps & de l'ame cauſe quelquesfois la communication de certains accidens, comme quād des peres idiots & ſtupides les enfans naiſſent auec ces meſmes deffauts. Et peut-eſtre Eupolis auoit égard à cete difference des hommes & des beſtes en ces vers que nous trouuons dedans Athenee.

Οὐ δεινὸν οὖν κρείττους μ' ἐκγενέσθαι τέκνα
Ὄρνεις θ' ὁμοίως τοὺς νεοττοὺς τῷ πατρί.

De là iugeons nous aisement combien estoit impertinente la response d'Aristote à ce probleme, D'où vient que les bestes brutes transmettent plustost la similitude de leur nature aux petits qu'ils engendrent que les hommes à leurs enfans, quand il en rapporte la cause, comme faict aussi Pline apres luy, à ce que l'homme en l'acte de la generation a l'esprit distraict de diuerses imaginations qui causent de la diuersité en ce qui en est produict, là où les autres animaux au contraire ont l'imagination du tout arrestee à l'actiõ qu'ils exercent. Les medecins qui attribuent les differentes qualitez des ames & des corps au temperament que nous tirons de l'aliment (d'autant que des

viandes est engendré le sang, du sang la semence, de la semence l'animal) diront peut-estre que les bestes produisent tousiours leurs semblables à cause qu'elles vsent d'vne nourriture tousiours semblable. Et pour ce aussi disoit Hippocrate que les meurs & les figures du visage des Scithes sont tousiours semblables, à cause que ces peuples obseruent perpetuellemẽt vne mesme maniere en leur viure, en leur vestement, & presque en tout le reste sont sembla bles entre eux & dissemblables aux autres. Mais soit que nous rapportions les bonnes ou mauuaises habitudes tant de l'ame que du corps à la diuerse qualité des viandes, auec les medecins : soit que nous

les imputions au temperament, à la meslange, & à la proportion differente des quatre elemens, auec les naturalistes : ou à l'influence des astres, auec les astrologues: ou à la descẽte des ancestres, auec aucuns philosophes : ou au charactere imprimé de Dieu, comme d'autres ont creu: voire encore que pour passer plus auant nous veuillions mesme attribuer à quelqu'vne de ces causes l'inclination naturelle qui nous porte à certains vices: toutesfois nous n'aduoüerons iamais que le peché y puisse estre iustement rapporté, d'autant qu'il n'est peché sinon entant qu'il est volontaire, & cõbien que le peché originel ne soit point volontaire de nostre part, neantmoins il est cõside-

ré tel en nous eu egard à la premiere volonté d'Adam, qui par le mouuement de generation a donné s'il faut ainsi dire le premier branſle & le mouuement à tous ceux qui ſont deſcendus de luy.
POL. Cet argument de Cleanthes à la verité n'auoit point tant de force que l'on en peuſt neceſſairement conclure la propagation de noz ames. Mais la preuue en ſemble plus apparente que ie tire de ces paroles de Iob: *Quis poteſt facere mundum de immundo conceptum ſemine? Nonne tu qui ſolus es?* deſquelles on peut vray ſemblablement inferer que l'ame cõceuë en ſon commencement d'vne ſemence impure, puis apres eſt purifiée par la ſeule grace de Dieu. R. F. I'ay faict

autres fois vne cõiecture, qu'il falloit interpreter cete sentence non pas en vn sens composé, comme si Iob l'eust enoncee de l'ame seule en cete façon, Qui est-ce qui pourra mõdifier cete ame qui a esté conceue d'vne semence immõde? mais en vn sens diuisé, comme si separant la diuerse nature de l'ame & du corps il eust dict, Qui est-ce qui pourra nettoyer l'ame de celuy dont le corps a esté conceu d'vne semẽce impure? C'est Dieu seul. C'est celuy auquel pour cete occasion Dauid demandoit la faueur de cete purification en ce mesme pseaume auquel il se recognoissoit conceu en peché: *Amplius laua me, ab iniquitate mea, & à peccato meo mũda me*, pour le regard de l'ame: &

vn peu apres pour le regard du corps : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus ſum &c.* Mais cete difficulté nous eſt eſclaircie par les autres verſions plus conformes au ſens de l'Hebreu, dont les vnes ſe trouuent exprimees en ces termes, *Quis proferet purum ex immunda maſſa?* les autres en ceux-cy, *Quis edat operationem mundam de corde impuro?* Les ſeptante interpretes ont traduict τὶς ἔσται καθαρὸς ἀπὸ ῥύπου ἀλλ' οὐδείς. *Quis mundus à ſordibus? nemo.* Toutesfois ſi nous voulons ſuiure la verſion ordinaire, & de laquelle pour la commune approbation de l'Egliſe nous ne nous deuons departir que le moins qu'il eſt poſſible, on peut dire que l'hōme eſt conceu d'vne ſemence immonde en la meſme ſorte

que nous auons cy deuant expliqué les paroles du Psalmiste, que nous sommes conceus en peché à raison de cete derniere dispositiõ que nous auõs de nos parens pour receuoir vne ame.

Pyc. I'adiousteray à ces authoritez de l'escriture deux passages qui semblent rapporter l'origine des ames à la generation. L'vn est tiré de la Genese, où il est dict que Iacob a engendré seize ames, & vn peu apres *cunctæque animæ quæ ingressæ sunt cum Iacob in Ægyptũ, & egressæ sunt de femore illius, absque vxoribus filiorum eius sexaginta sex.* L'autre est encore de la Genese, où nous lisons qu'Abraham s'acheminant en Chanaan mena quãd & luy sa femme Sara, son neueu Loth, &

toute sa substance, & auec ce les ames qu'ils auoyent faictes en Haran. R. F. Ces lieux en apparence ont autant plus de force qu'ils ne font pas mentiõ du simple enfantement, mais qui plus est de la generation. Sainct Cyrille Archeuesque d'Alexandrie dict que la mere enfante l'ame aussi bien que le corps. Elle l'enfante, il est vray, mais elle ne l'engendre pas. Ains cõme le mesme autheur auoit dict vn peu au parauant, apres que le corps croissãt peu à peu dedans le ventre maternel a pris en fin forme humaine, Dieu luy enuoye vn esprit. Et l'vn & l'autre ensemble puis apres sort du ventre de la mere au bout du terme. Aussi a il employé bien à propos cete comparaison pour monstrer

que la saincte vierge est vrayement mere de Dieu, parce qu'encore que nostre Seigneur ne tienne pas d'elle sa diuinité, toutesfois d'autant que naissant d'elle il auoit la diuinité conioincte auec l'humanité, il est vray de dire qu'elle a enfanté Dieu aussi bien qu'elle a enfanté Iesus-Christ selon l'humanité. Et en cete faço le mot d'engendrer aussi estant pris vn peu plus largement, comme la Vierge est appelee *Dei genitrix*, ainsi pourroit-on dire que nos ames sont engendrees de nos parens. Mais i'aime mieux en ce passage *genuit Iacob sexdecim animas*, recognoistre la phrase Hebraique, qui vsurpe ordinairement ce mot d'ame pour la personne d'vn chascu, comme és actes des Apostres,

Et apposita sunt in die illa animæ circiter tria millia: & en vn autre lieu, *Eramus verò vniuersa animæ in naui ducentæ septuaginta sex* : & encore en l'epistre de sainct Paul aux Romains, *Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit* : & en la premiere epistre de sainct Pierre, où il est parlé de l'arche de Noé, *in qua pauci, idest octo animæ saluæ factæ sunt per aquam*. Quant à cet autre lieu auquel il est dict d'Abraham qu'il emmena auec sa femme les ames qu'ils auoyent faictes en Haran, on peut rapporter ce mot d'ames aux personnes des seruiteurs qu'ils auoyent acquis, selon cete autre versiõ, *sed & animas quas acquisierant*. Il est vray que cete interpretation ne plaira pas peut-estre au goust delicat de ceux qui au-

ront obſerué l'vſage ordinaire de parler des anciens, ſelon lequel on appelloit les ſeruiteurs corps pluſtoſt qu'ames, comme ailleurs nous auons remarqué : & la raiſon qu'en rend Epiphane eſt que les maiſtres exercent la puiſſance de leur ſeigneurie ſur les corps ſeulement, & non pas ſur les ames de leurs ſeruiteurs. Diſons donc, ſi vous l'auez plus aggreable, que ces paroles *animas quas fecerant* peuuent eſtre entendues des enfans qu'Abraham & ſa femme auoyent engendrez. Au moins trouuerez-vous à mon aduis cete expoſition plus receuable que les fables de ces Hebreux qui racontent qu'Abraham par ſes predications & exhortations publiques auoit faict & cõme

engendré ſpirituellement plu-ſieurs ames en Haran.

E v p. Encore cet argument, & puis la fin. Il faut que ce ſoit vn meſme agent, duquel l'action ſe termine à la forme & à la matiere. Autremēt ſi nous eſtabliſſons des agens diuers, & par conſequent des actions diuerſes, il en reüſſiroit de la diuerſité ſelō l'eſtre en la choſe qui auroit eſté faicte. Or eſt il que l'ame eſt la forme du corps lequel eſt produict par la vertu de la ſemence. Il s'enſuit donc que l'ame tient auſſi l'origine de ſon eſtre de la meſme cauſe, & non pas d'vn agēt ſeparé. R. F. Cete propoſition qui fait terminer les actions de diuers agens a des effects diuers, n'eſt pas vniuerſellement veritable, ains n'a lieu ſeule-

ment qu'aux agens tellement diuers qu'ils n'ont point d'ordre reſpectiuement l'vn à l'autre. Car autrement s'ils ſont diſpoſez à quelque ordre mutuel, ils produiront vn meſme effect, entant que la premiere cauſe agente ordõne ſon actiõ à l'effect de la ſeconde cauſe. Et ainſi voyons nous que l'œuure elaboré de la main de quelque ouurier n'eſt pas tant attribué à la vertu de l'outil que de l'agent principal. Voire il arriue ſouuent que l'action de l'agent principal s'eſtend iuſques à quelque poinct de la choſe operee auquel ne peut atteindre l'action de l'inſtrument. Et l'experiẽce nous fait voir qu'entre pluſieurs agens la vertu du ſuperieur s'aduance iuſques à la derniere forme,

là où celle des inferieurs ne passe point plus auant que la disposition de la matiere. Ainsi la force vegetatiue conuertit l'aliment en vne nouuelle forme, & le conduict iusques à l'espece de la chair, à laquelle son instrument, qui est la chaleur naturelle, ne le feroit iamais arriuer, encore qu'il y apporte de la disposition en resoluant & consumant la matiere. Ainsi la vertu de la semẽce dispose bien la matiere à la generation de l'homme, mais la derniere forme qui depend de l'infusion de l'ame vient de l'agent principal, qui est Dieu, à comparaison duquel toute vertu actiue de la nature n'est reputée que cõme instrument. Dont ie conclus en fin qu'en vn mesme subiect engendré,

qui eſt l'homme, ce n'eſt pas merueille ſi l'action de la nature ſe termine à quelque choſe de l'homme, & non pas au total qui doibt eſtre rapporté à l'agent ſuperieur. Il eſt bien vray que le corps humain eſt formé par la vertu de la ſemẽce comme d'vn ſecond agent, mais principalement par la puiſſance ſuperieure de Dieu comme premier agent. Et quãt à la production de l'ame, la ſemence n'y contribue rien que la diſpoſition. Cete plus noble ſubſtance doit tout ſon eſtre à l'actiõ de Dieu, qui eſt la creation & l'infuſion, de laquelle i'eſpere plus amplement diſcourir en noſtre prochaine aſſemblee. Car ayans iuſques icy par diuerſes iournees vogué parmy les flots incertains de

tant

tant d'opinions, il eſt temps deſormais que ie vous face voir le port auquel i'ay dés le commencement deſtiné l'entrepriſe de ceſte nauigation.

M



IV. DISCOVRS.

Messievrs, ſi vous auez iamais veu repreſenter ſur vn theatre la fille d'vn Roy, enleuee de la maiſon de ſon pere, deſguiſee, trainee çà & là, mal traictee non ſeulement par les eſtrangers, mais par ceux meſme du royaume, puis en fin reſtablie en ſon honneur, & receuë des ſiens pour ce qu'elle eſtoit: vous aurez à mon aduis recogneu ie ne ſçay quoy de ſemblable és actes precedens. Car ie vous ay faict voir la fille de ce grand Roy de l'vniuers deshonoree par mille ſortes

de deſguiſemens, promenee par tout, indignement traictee non ſeulemẽt par les philoſophes payens, mais par les Chreſtiens meſmes. Si l'on euſt demandé des nouuelles de ſon extraction, ceux qui luy portoyent plus de reſpect la faiſoyent deſcendre de Dieu, des anges, ou des hommes: les autres auiliſſans au contraire ſa dignité, la formoyent ou de quelque element, ou de figures imaginaires de nombres, d'atomes, d'harmonie, de vẽt. Si l'on ſe fuſt enquis de ſa demeure, quelques vns la logeoyent au cerueau, les vns au cœur, les autres au foye, ou en la maſſe du ſang. Si l'on parloit de ſes voyages, ſa premiere ſortie eſtoit du ciel, de cete maiſon de ſon pere elle erroit va-

gabonde en toutes parts,& faisoit sa retraicte aux impures hostelleries des corps de pourceaux, de vaultours, de serpẽs, de poissons. Mais apres tant d'erreurs il est tẽps desormais que ie la restablisse en sa dignité, & que par le consentement de tesmoings authentiques & irreprochables ie vous la face recognoistre pour fille legitime du souuerain Monarque. On dict qu'vn iour Epicure en son ieune age ayant entendu quelque grammairien qui recitoit ces vers d'Hesiode Ἤ τοι μὲν πρώτιστα χάος γένετο, l'interrogea de la nature du chaos & de son origine: auquel comme le grãmairien eut respondu que la resolution de cete demande appartenoit aux philosophes & non aux grammairiens, aussi

toſt Epicure ſe propoſa de rechercher les philoſophes, cõme ceux qui auoyent vne plus aſſeuree cognoiſſance des choſes. Il m'eſt arriué quaſi le meſme en l'entrepriſe de la queſtion que ie traicte, pour l'eſclairciſſement de laquelle eſperãt trouuer quelque lumiere en la philoſophie, i'allay cõme à taſtons des l'entree mendier le ſecours des maiſtres muets, que ie croyois me pouuoir ſeruir de guide parmy les ſentiers eſgarez de ce faſcheux labyrinthe: mais au lieu de rencontrer des Mercures qui m'enſeignaſſent vn droict chemin pour paruenir à la cognoiſſance de l'origine de l'ame, les vns m'ont du bout du doigt monſtré le ciel, les autres m'ont conduict parmy l'air, la

terre, & les eaux, quelquesvns m'ont voulu faire penetrer les entrailles des animaux, & les autres au lieu de la verité que ie cherchois m'ont presenté des idees, des entelechies, des nombres, des atomes. Admirable nature de ceste ame qui a demeuré si long temps incogneue à ceux auec lesquels elle faisoit son seiour, & parmy lesquels elle produisoit tant de nobles effects. *Nobiscum semper est ipsa quam quærimus. Adest, tractat, loquitur, & si fas est inter ista nescitur*, disoit Cassiodore. Mais ce n'est pas merueille si la nature de l'ame a esté ignoree de ceux qui ne cognoissoyent pas l'autheur à l'image duquel elle est faicte. Et c'est la raison que rend sainct Isidore de tãt d'erreurs que nous trou-

uons dans les eſcrits des payẽs & des heretiques touchant cete matiere. En fin donc ie me ſuis reſolu d'auoir recours à ceux dont la plus certaine doctrine me pouuoit raddreſſer. Ce ſont les Theologiens, qui m'ont finalement appris que l'ame n'eſt point ny engẽdree de l'homme, ny formee d'aucune matiere, mais creée de Dieu iournellement, & à l'inſtant de ſa creation infuſe au corps de l'enfant dés que les organes du corps ſont diſpoſez à la receuoir. Et comme les magiciens eſtiment qu'vne ſtatue, apres que la matiere en eſt preparee par leurs ſuperſtitieuſes ceremonies, reçoit auſſi toſt vn dæmon de l'vniuers: auſſi le corps humain preparé dedans le ventre de la mere in-

continent reçoit de Dieu vne ame. Pour eſtablir le fondemēt de cete verité ie vay mettre en auant certaines authoritez & raiſons que ie paſſeray le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible, afin de donner lieu puis apres à la reſolutiō de vos doubtes, & terminer auiourd'huy ce traicté ſi le temps auec voſtre patience me le permet. Sainct Hieroſme apres auoir reietté quelques opiniōs touchãt ce ſubiect comme du tout abſurdes, s'arreſte en fin à celle cy que nous approuuons, laquelle il appelle Eccleſiaſtique, & conforme aux paroles de Dieu, *Vtrùm ex traduce iuxta bruta animalia, vt quo modo corpus ex corpore, ſic anima generetur ex anima? An rationabiles creaturæ deſiderio corporum paulatim ad terram*

delapsæ, nouissimè etiam humanis illigatæ corporibus sint? An certè (quod ecclesiasticum est, & secundũ eloquia saluatoris) Pater vsque modò operatur, & ego operor: & illud Esaiæ, Qui format spiritũ hominis in ipso: & in psalmis, Qui fingit per singulos corda eorum, quotidie Deus fabricetur animas, cuius velle fecisse est, & conditor esse non cessat? Lactance ayant aussi refuté quelques erreurs des philosophes touchãt la nature de l'ame, conclud qu'elle est insinuee dans le corps, non pas apres l'enfantement, comme il semble à certains philosophes, mais apres la conception, aussi tost que la loy de la prouidence diuine a formé l'enfant dedans le vẽtre de la mere. Le prophete Zacharie commence le discours de son chapitre douziesme par

trois merueilles de Dieu, la ſpatieuſe eſtendue des cieux, le ſolide eſtabliſſement de la terre, & la formatiõ de l'eſprit en l'homme. *Dicit Dominus extendens cœlum, & fundans terram, fingens ſpiritum hominis in eo.* Leſquelles dernieres parolles Albert le grand interprete de la creation de l'ame: *quia*, dict il, *infundendo creat, & creando infundit.* Et le meſme autheur accõmode à cete interpretation le paſſage ſus allegué de Dauid, *Qui finxit ſigillatim corda eorum*, c'eſt à dire les ames que Dieu a creées vne à vne. Comme s'il diſoit que l'ame d'Adã ne fut point creée dés le commencement, afin que puis apres les autres en fuſſent deriuees par ſucceſſion, mais que chaſque ame eſt creée ſeparement & à

part ſoy.
Non animas animæ pariunt, ſed lege latenti
Fundit opus natura ſuum, &c. diſoit Prudentius. Adam le recognoiſſoit bien, lors que voyant la femme qui auoit eſté tiree de ſa coſte il ſe contenta de dire que c'eſtoit vn os de ſes os, & vne chair de ſa chair, & n'adiouſta pas que l'ame eſtoit auſſi de ſon ame, parce qu'il ſçauoit bien qu'elle eſtoit iſſue d'vne plus noble origine. Peut-eſtre ne trouuerez vous point hors de noſtre propos cete cōſideration que l'on peut faire encore ſur ce qu'en la Geneſe nous voyons la production des beſtes brutes rapportee à des cauſes inferieures, comme à la terre & aux eaux, *Producant aquæ reptile animæ viuentis*, & vn

peu apres, *Producat terra animam viuentem in genere suo, iumẽta &c.* Mais quand Dieu vient à la creation de l'hõme, il luy faict cet honneur d'y apporter luy-mesme la main, s'il faut ainsi parler, & le former à sa semblãce, *Faciamus hominem ad imaginẽ & similitudinem nostram.* Et pour nous donner à cognoistre que nos ames tiennent immediatement de luy le commẽcement de leur estre, il est dict en la suitte de l'histoire que Dieu forma l'homme du limon de la terre, & souffla en sa face l'esprit de vie. Ie sçay que quelques-vns pour confirmation de cete verité se sont aussi voulu seruir des paroles de cete mere qui en l'histoire des Macabees disoit à ses enfans *Nescio qualiter in vtero meo apparuistis,*
neque

neque enim ego spiritum & animam donaui vobis & vitam : comme si elle eust recogneu que l'ame & la vie de ses enfans ne venoyent point de son estoc, ains de quelque puissãce superieure. Mais cete authorité ne me semble auoir aucũ poids pour prouuer la creation des ames, parce qu'incontinent apres il en est autant dict du corps, *& singulorũ mẽbra non ego cõpegi, sed enim mundi creator.* Et toutesfois il n'y auroit point d'apparence de vouloir inferer de ce passage que les corps fussent tous les iours creez de Dieu, il ne faut donc non plus le conclure des ames. Sainct Augustin en ses questions sur le vieil & nouueau testament rapporte plus à propos la loy de Moïse, qui condamnoit à mort celuy

qui frappant vne femme grosse auroit faict mourir son enfant au cas qu'il fust desia formé dedans le ventre de la mere : iugeant celuy là estre aussi biẽ homicide qui faisoit mourir vn enfant desia animé comme s'il estoit desia né. C'est l'argument du Pape Estienne cinquiesme respondant à la consultatiõ d'vn certain Euesque, *Si ille qui conceptum in vtero per aborsum deleuerit, homicida est, quanto magis qui vnius saltem diei puerulum peremerit homicidam esse se excusare nequibit?* Où il faut entendre ces mots *conceptum in vtero*, non de l'enfant conceu simplement, mais de celuy auquel desia l'ame est infuse. Et partant le Pape en la suite eust peut estre plus proprement vsurpé la diction de *abortus* que

aborsus, si la distinction de Nonius Marcellus est vraye quād il appelle *aborsum qui fit inprimis mensibus, cùm conceptu exordium factum est : abortum prope tempus pariendi, tunc enim oritur* (il faut ainsi lire, & nō pas *moritur*) *quod nascitur.* Il est bien vray que par les loix Romaines anciennement ceux qui faisoyent mourir l'enfant deuant sa naissance estoyent punis comme homicides. Et nous lisons dedās l'oraison qu'a faicte Ciceron pour Cluentius vne histoire depuis rapportee par le iurisc̄ōsulte Triphonin, d'vne certaine femme Milesiene laquelle estant en Asie fut condamnee à mort pour s'estre faict auorter par medicamens à la suscitation des heritiers que le testateur auoit substituez à l'enfant dōt elle estoit encein-

te. Par les conciles aussi celuy est tenu pour homicide qui par breuuages ou autres artifices empesche vn homme d'engendrer, vne femme de conceuoir, ou vn enfant de naistre. Il est bien vray dis-ie que tous ceux là pour l'enormité du crime sont sans distinction punis comme homicides, mais ils ne sont pas pourtant indifferemment homicides, ains à proprement parler. En ce cas seul auquel ils priuent de vie celuy qui l'auoit desia, sçauoir est lors que l'ame est infuse dedans le corps auquel les lineamens sont formez. Et pour cete cause Moïse auoit raison d'vser de cete distinction: *Si quis percusserit mulierem in vtero habentem, & abortum fecerit, si formatum fuerit, det animam pro anima: si autem informa-*

tum fuerit, mulctetur pecunia. Car ainsi sont rapportees ces paroles par S. Augustin, & mesmes enregistrees au receuil des sacrez canons. Elles se trouuent à la verité vn peu differentes & de sens & de termes en l'Exode, où ce fragment de la loy Mosaïque est ainsi conceu selon la version commune, *Si rixati fuerint viri, & percusserit quis mulierem pragnantem, & abortiuũ quidem fecerit, sed ipsa vixerit, subiacebit damno quantum maritus mulieris expetierit, & arbitri iudicauerint. Sin autem mors eius fuerit subsecuta, reddet animam pro anima.* Mais au lieu de ces mots *& abortum quidem fecerit, sed ipsa vixerit*, il y a dedans le texte Grec, καὶ ἐξέλθῃ τὸ παιδίον μὴ ἐξεικονισμένον, *& egreßus fuerit infans non figuratus*:& au lieu de ces autres

ſin autem mors eius fuerit ſubſecuta, le Grec porte ἐὰν δὲ ἐξεικονισμένον ᾖ, *ſi autem figuratus fuerit*. Dont il appert que l'intention du legiſlateur n'eſtoit point de diſtinguer ſi la mere eſtoit morte ou non, mais pluſtoſt ſi ſon enfant eſtoit formé ou non. Et partant que S. Auguſtin a eu raiſon de tirer cete conſequẽce de la loy de Moïſe, que celuy qui faiſoit mourir l'enfant au ventre de la mere, n'eſtoit condamné à mort ſinon en cas que l'enfant fuſt formé: pour monſtrer qu'au parauant la formation du corps l'ame n'y eſtoit pas encore, & par ainſi l'ame n'eſtant donnee qu'au corps deſia formé, on ne peut dire qu'elle ſoit conceuë au meſme temps que le corps, & deriuee d'vne meſme ſemen-

ce. En fin comme il faut baſtir la maiſon premierement que d'y mettre celuy qui y doibt demeurer, & comme Dieu forma le corps d'Adam au parauant que d'y loger vne ame: auſſi les ames, dict il, ne ſont point infuſes aux corps qui ſont engendrez iuſques à tant que les lineamens des mẽbres ſoyent entierement accõplis. Ie trouue cete conſideration de la loy de Moïſe encore repetee par le meſme S. Auguſtin en vn autre paſſage, dont les parolles ſont auſſi rapportees dedans le corps du decret de Gratian, *Quod verò non formatum puerperium Moïſes vel lex noluit ad homicidium pertinere, profectò nec hominem deputauit quod tale in vtero geritur.* Où la gloſe apres auoir mis en auant di-

uerſes opinions touchant la creation de l'ame, finalement determine que ſelon noſtre foy Dieu crée tous les iours de nouuelles ames, & les enuoye dedans des nouueaux corps, *& infundendo creat, & creando infundit*. Sainct Hieroſme ſuiuãt cete doctrine, en tire vne belle cõparaiſon dans l'epiſtre qu'il eſcrit à Algaſia, Ne plus ne moins, dict il, que les ſemences peu à peu prennent forme dedans le ventre de la femme, & ne tient on point encore vn homicide commis au parauãt que ces elemens eſtans accomplis reçoiuent leurs images & la diſtinction des membres: de meſme le ſens conceu par la raiſon, s'il ne paſſe iuſques aux œuures, eſt comme retenu dãs le ventre, & peut incontinent

eſtre deffaict par l'ennemy. Si vous me demandez le temps auquel preciſement le corps humain ſe trouue diſpoſé à la reception de l'ame, ie pourray ſans rougir confeſſer mõ ignorance, & recognoiſtre auec Dauid que Dieu ſeul a la cognoiſſance aſſeuree de tout ce meſnage caché qui tend à la perfection de l'enfant au ventre de ſa mere. Ainſi les Hebreux ont entendu ce paſſage des pſeaumes, *Non eſt occultatum os meum quod feciſti in occulto, & ſubſtantia mea in inferioribus terræ*, c'eſt à dire *in vtero matris*, cõme l'interpretent Rabi Abraham, Rabi Dauid, Rabi Salomon, & quelques autres. Et puis encore ce qui ſuit, *Imperfectum meum viderunt oculi tui, & in libro tuo omnes ſcribentur, dies formabun-*

tur, & nemo in eis. c'est à dire Vos yeux, Seigneur, m'ont veu au parauant que ie fusse parfaict & formé, vous auiez desia la figure de tous mes membres en vostre idee, & la cognoissance du progrez qui se faisoit par chasque iour en la formation de toutes mes parties. Ainsi donc Dieu non seulemẽt void tout ce qui se passe en ces secrets cachots de la nature, mais encore le preuoid deuant qu'il se face: où l'esprit de l'hõme en l'vn & l'autre temps est aueugle. Mais pour vous donner d'abondant vn certain tesmoignage de cete incertitude par la diuersité des opinions qui se rencontrent parmy les philosophes & les medecins, voyons vn peu combiẽ ils sont differens les vns des autres.

Straton le Peripateticien & Diocles Caryſtius partiſſans le progrez de cete fabrique du corps humain par nombres ſeptenaires de iours, diſoyẽt que quand le terme de l'accouchemẽt ſe doibt rencontrer à neuf mois, les membres commencent à eſtre diſtinctement formez aux maſles à la ſeptieſme ſemaine, aux femelles à la ſixiéme. Varrõ en ſes hebdomades a laiſſé par eſcrit qu'au bout de la ſeptieſme ſemaine, c'eſt à dire au quarante & neufieſme iour, tout le corps humain eſt parfaict au ventre de la mere. Quelques-vns tiennent que l'enfant commẽce à auoir ſentiment apres cinq ſepmaines: & quant au mouuement, Hippocrate l'eſtablit aux maſles à trois mois, & aux femelles à

quatre. Aristote dõne le mouuement aux masles le plus cõmunement vers le quarantiesme iour, aux femelles vers le quatre vingts & dixiesme. L'experiẽce plus asseuree maistresse de ces choses faict recognoistre que la femme sent bouger son enfant tantost à six semaines, tantost à quatre mois, & certains autres termes qui se trouuent differẽs non tant selon la diuersité du sexe qu'elle porte en son ventre, que selon la force & constitutiõ de l'enfant & de la mere. Leuin Lemne estime que les masles qui doiuẽt naistre au bout de neuf mois, ont toutes leurs parties formees au quarante & cinquiesme iour, & les femelles au cinquantiesme apres la cõception, & lors ont vie & sentiment

timent, combiẽ que pour leur imbecillité ils n'ayent point encore de mouuement, ou en ayent si peu que la mere ne s'en apperçoit pas, & à l'instãt de ce terme, dict il, l'ame raisonnable est infuse en ce corps. Fernel tient que l'ame n'y arriue qu'apres quatre mois, lors que le cœur & le cerueau sont parfaicts. Mais il vaut mieux laisser cete curieuse dispute aux medecins, & passer aux raisons par lesquelles ie m'efforceray de vo⁹ demonstrer la verité de cete resolution de la creation des ames que ie vous ay cy deuant confirmee par authoritez. Certainement quiconque considerera l'excellẽce de l'ame en la multiplicité differente de ses operations, le discours de

la raiſon, l'eſlancement de l'imaginatiõ, la ſubtilité de l'entendement, la ſolidité du iugemẽt, la fidelité de la memoire, ſera cõtrainct de recognoiſtre que la nobleſſe de ſon origine depend pluſtoſt de Dieu que des hommes. Et ces diuers offices qui font appliquer diuers noms à noſtre ame, laquelle ſelon le dire de S. Auguſtin, *dum corpus animat vitâque imbuit, anima dicitur: dum vult, animus: dum ſcientiâ ornata eſt, ac iudicandi peritiam exercet, mens: dum recolit ac reminiſcitur, memoria: dum ratiocinatur, ac ſingula diſcernit, ratio: dum contemplationi inſiſtit, ſpiritus: dum ſentiendi vim obtinet, ſenſus:* Ces differentes fonctions, diſie, nous font aucunement iuger quel en peut eſtre l'autheur, & nous cõdui-

ſent comme par la main à la re-
cognoiſſance d'vne puiſſance
ſuperieure. Mais afin de forti-
fier cete conſideration vniuer-
ſelle par de plus particulieres
raiſons, i'emprunteray la pre-
miere de Caſſiodore. Tout ce
qui ſubſiſte, dict il, eſt ou crea-
teur ou creature. Aucune ſub-
ſtance ne peut eſtre tous les
deux enſemble, d'autant que
pour ſubſiſter elle a beſoin de
Dieu, & ne peut communi-
quer à autruy ce qu'elle n'a re-
ceu que pour ſoy. Il s'enſuit
donc que l'ame vrayement eſt
faicte par cete diuinité qui ſeu-
le peut creer les choſes mor-
telles & immortelles. La ſecõ-
de raiſon eſt que toute produ-
ction en eſtre ſe faict ou natu-
rellement par la generatiõ, ou
ſurnaturellement par la crea-

tion. L'ame de l'homme n'eſt point engendree, ny ſelon ſoy, d'autant qu'elle n'eſt pas compoſee de matiere & de forme: ny par accident, parce que l'ame eſtant la forme du corps il faudroit qu'elle fuſt produicte par le moyen de la generation du corps, c'eſt à dire par la vertu de la ſemence, ce que nous auons demonſtré cy deuant eſtre faulx: il reſte donc qu'elle ſoit ſupernaturellemẽt produicte, c'eſt à dire creée. Que ſi nous luy donnõs au contraire la generation pour principe, de cete ſuppoſition s'enſuiuront deux abſurditez. La premiere eſt que tout ce qui eſt engendré d'vn agent naturel eſt produict de quelque matiere de la puiſſance de laquelle il tire ſon eſtre, pource que de riẽ

ne se faict rien. Partant si l'ame raisonnable est engendree de quelque matiere de la puissance de laquelle elle tire son estre, il est necessaire qu'elle soit composee, & non pas d'vne substance simple, telle que nous la recognoissons. La seconde absurdité est que si l'ame estoit tiree de la puissance de la matiere, son estre seroit aussi dependant de cete matiere, & partant ne pourroit subsister sans elle. Or que l'ame puisse subsister sans le corps c'est chose tellement hors de doubte, qu'aucun n'y peut contredire que quand & quād il ne nie l'immortalité des ames dont auiourd'huy chacun est d'accord. Il s'ensuit dōc que nostre ame a vn autre principe surnaturel, qui est la

creation. La troisiesme raison est que l'ame non seulement a son estre, mais aussi le principe de sa production, & comme disent les philosophes *non tantum esse, sed etiam fieri.* Or toutes choses qui sont de cete derniere qualité sont faictes ou de rien, & cela proprement est la creation: ou de quelque substance preiacente. L'ame ne peut estre faicte d'aucune substance: ny corporelle, parce qu'elle retiendroit la mesme nature: ny spirituelle, parce qu'il faudroit admettre vne transmutation de substances spirituelles, tout ainsi que la production des choses materielles se faict par transformation de la matiere. Il reste donc à conclure qu'elle est faicte de rien, & par consequent creée

de Dieu. Et à la verité puisque communement les choses qui sont comprises soubs vn mesme genre ont vne mesme sorte de production en leur estre, & que l'ame est du genre des substances intellectuelles, il s'ensuit que comme les anges & les autres semblables substances n'ont point d'autre principe de leur estre que la creatiō, aussi l'ame qui est soubs le mesme genre est produicte de la mesme sorte. Et que comme la propagatiō des nouuelles formes se faict és elemēs par trāsmutation, és metaux par apposition, és animaux par generation, aussi se faict elle aux ames par la seule creatiō. Voila ce que i'auois à vous deduire, Messieurs, sur ce dernier article, duquel comme des pre-

cedés i'espereplus d'esclairciſſement par la lumiere de vos diſcours.

TH. Cete maxime qui vous vient d'eſchapper, Que toutes choſes qui ſont cõpriſes ſous vn meſme gẽre ont vne meſme maniere de productiõ en leur eſtre, me donne iuſte occaſion ce me ſemble d'en deſtourner la poincte contre vous meſme par vn argument que ie forme en cete façon. L'homme eſt animal en tant qu'il a vne ame ſenſitiue. Or cete qualité d'animal luy eſt commune auec les autres animaux, il s'enſuit donc que l'ame ſenſitiue de l'homme eſt de meſme genre auec celle des autres animaux. Et partant qu'en l'homme cõme en eux l'ame ſenſitiue eſt produicte en ſon eſtre par la

vertu de la ſemence, parce que par voſtre propre confeſſion les choſes qui ſont d'vn meſme genre ont vne meſme ſorte de production en leur eſtre. Que ſi nous admettons cete concluſion au regard de l'ame ſenſitiue, il s'enſuiura qu'elle eſt auſſi receuable en l'ame intellectuelle, d'autant qu'en l'homme l'ame intellectuelle & la ſenſitiue ne differẽt point de ſubſtance, ains de faculté ſeulement. R. F. Voſtre argument eſt ſubtil, mais la captiõ ce me ſemble cõſiſte en ce que vous auez vn peu trop generalement ſuppoſé comme veritable que les choſes qui ſont compriſes ſoubs vn meſme gẽre doiuent auoir vne meſme ſorte de production en leur eſtre. Ce qui n'eſt pas à mon

aduis vniuerſellement neceſſaire, ains doit eſtre reſtreint ſelon mon iugement aux eſpeces ſemblables, comme ſont tous les hommes entre eux, & toutes les beſtes entre elles: nõ pas eſtendu generalement aux eſpeces diſſemblables, comme ſeroyent les hommes & les beſtes comparez enſemble. Car encore que l'ame ſenſitiue de l'homme conuienne auec celle des beſtes brutes à raiſon du genre, elles ſont toutesfois entre elles differentes d'eſpece, tout ainſi que les corps qui en ſont informez. La difference conſiſte en ce que l'ame des beſtes n'eſt que ſenſitiue, la noſtre eſt ſenſitiue & intellectuelle tout enſemble. D'où il s'enſuit que l'ame des beſtes n'ayant rien que de ſenſitif, &

par consequent ny son estre ny ses operations n'estât esleuees au dessus de leurs corps, l'vn & l'autre a necessairement vn mesme principe de generatiõ, & vne commune issue de corruption. Au contraire nostre ame par dessus la faculté sensitiue ayant aussi l'intellectuelle, qui rend & son estre & ses operations esleuees au dessus du corps, il s'ẽsuit qu'elle n'est ny engendree auec le corps ny corrompue auec luy.

POL. Ie seconderay s'il vous plaist cet argumẽt d'vn autre, par lequel ie veux mõstrer que l'on ne peut establir cete iournaliere creation de nouuelles ames sans accuser d'imperfection les ouurages de Dieu. Car vne chose ne peut estre iugee parfaicte à l'accomplis-

ſement de laquelle defaillent pluſieurs de ſes prĩcipales parties. Or entre les principales & plᵒ nobles parties de l'vniuers ſont les ſubſtãces intellectuelles, ſoubs leſquelles ſont compriſes les ames humaines. Si donc autãt d'ames ſont creées tous les iours que l'on void naiſtre d'hommes, il s'enſuit que l'vniuers eſt defectueux au regard de ces parties qui iournellement y ſont adiouſtees. R. F. I'ay ſouuenance d'auoir veu cet argument touché par Nemeſius, lors qu'il reprend Eunomius, lequel ſuiuant les traces de Platon & d'Ariſtote definiſſoit l'ame vne ſubſtance incorporelle fabriquee dedans le corps, οὐσίαν ἀσώματον ἐν σώματι κτιζομένην. S'il eſt ainſi, dict il, le monde n'eſt dõc

pas encore accomply, veu que tous les iours cinquante mille ſubſtances intellectuelles tout au moins y ſuruiennēt de noueau. Et ce qui eſt pl⁹ faſcheux, au meſme inſtant du terme de ſa perfection il trouuera ſa fin, les derniers hommes accompliſſans le reſte du nombre des ames lors que les morts reſuſciteront. Ce qui ſemble fort eſloigné de raiſon, & ſemblable aux jeux de ces petits enfans qui dreſſent des baſtimēs ſur le ſable, & puis auſſi toſt qu'ils les ont acheuez les abbattent. Mais pour reſouldre en fin cete difficulté, ie reſpōs que pour la creation ordinaire de nouuelles ames on ne doit point eſtimer le monde imparfaict, d'autant qu'il faut iuger la perfection de l'vniuers ſelō

les especes, & non pas selõ les indiuidus. Autrement tous les nouueaux indiuidus qui sont produicts de iour en iour seroyent autant d'argumens de l'imperfection de l'vniuers, lequel toutesfois nous n'estimõs pas auoir esté moins accompli au parauant la naissance de ces indiuidus, pource qu'ils sont compris soubs des especes qui estoyent desia creées des long temps. Or est il que les ames humaines ne sont point diuerses d'espece, mais seulemẽt de nombre: elles n'apportent dõc rien de nouueau à la perfectiõ de l'vniuers.

PYC. Voire mais, commẽt satisferez vous à l'authorité de l'escriture saincte, qui tesmoigne que le Createur ayant cõsommé sõ ouurage en six iours

se reposa le septiesme, & cessa desormais d'operer? Que respondrez vous à sainct Augustin, qui dans ses liures sur la Genese escrit que quand dez le commencement Dieu crea toutes choses il crea aussi l'ame humaine pour l'inspirer au corps puis apres en son temps? R.F. Il est aisé d'interpreter en ce premier passage le repos de Dieu en la mesme maniere que ie viens de distinguer ses operations selon les especes & les indiuidus. Sçauoir est que comme en ce nombre de iours il consomma la creation des especes & non pas des indiuidus, aussi depuis il se reposa, c'est à dire il cessa de produire des especes nouuelles, mais nõ pas des indiuidus de semblable nature que les autres qui

estoyent desia compris soubs vne mesme espece : Puisque mesme nous en auons ce tesmoignage d'ailleurs, *Pater meus vsque modò operatur, & ego operor*, lequel outre plusieurs autres sainct Hierosme a bien à propos employé à la decision de nostre question en vne epistre qu'il escrit à Pammachius cõtre les erreurs de Ieã Euesque de Hierusalem. Plus à propos certes que ne faisoit Eunomi⁹, qui rapportoit ces paroles à la prouidence & non pas à la creation, & croyoit que les ames estoyent faictes non par la productiõ d'vne nouuelle substance, ce qui est le propre de la creation : mais par la multiplication de celle qui estoit, ce qui appartient à la prouidẽce. En quoy ou il ignoroit la dif-

ference qui eſt notoire entre la creation & la prouidence, ou il eſtoit contrainct de rendre les ames mortelles. L'office propre de la creation eſt faire quelque choſe de rien. Mais conſeruer par la viciſſitude de la propagation la ſubſtance des animaux caduques, c'eſt vn œuure de la prouidence. Or ſi les ames ſont produictes par cete propagatiō τῆς ἀλληλογονίας comme l'appelle Nemeſius, elles ſeront caduques, tout ainſi que les autres choſes qui ont vn pareil commencement de leur eſtre. De peur donc de tōber en cete abſurdité, rapportons la nouuelle production des ames à la creation pluſtoſt qu'à la prouidence. Quant au paſſage que vous auez rapporté de S. Auguſtin, la ſource dōt

il est tiré monstre assez euidẽmẽt qu'il parle en cet endroit de la formation du premier homme, duquel il dict que Dieu dez le commencement crea l'ame qu'il inspira depuis aux membres de ce corps qu'il auoit formé du limon de la terre. Mais outre ce encore est il remarquable que S. Augustin propose cet article plustost en forme de question que de resolution, n'osant rien asseurer temerairemẽt de ce qui ne se trouue point manifestement prouué par l'Escriture, comme il conclud luy-mesme à la fin de son discours. De là ie vous laisse à iuger quelle foy nous deuõs adiouster à la glose d'vn certain canon auquel le Pape ayant dict que l'ame sans le corps ne peut viure cor-

porellement, la glose y apporte cete interpretation *exercendo sensus corporeos : aliàs falsum est, cùm antequam sit in corpore viuat.* Il eust esté plus vray de dire que l'ame peut viure sans le corps apres qu'elle en est sortie, qu'au parauant qu'elle y soit entree.

EVP. S'il est ainsi que Dieu cree les ames pour estre infuses ez corps nouuellemẽt formez, trouuez vous pas qu'il en reüssisse vne absurdité, de rendre par ce moyen Dieu coopérateur aux pecheurs ? A tout le moins s'il dõne aussi des ames à tant d'enfans qui naissent d'vne conionction defendue, comme d'adultere ou d'inceste, il semble aucunement fauoriser les actiõs illicites, auxquelles il contribue de sa part

la production de nouuelles ames. Et cete difficulté me dõne encore ouuerture à vne autre. Car si les enfans, dira quelqu'vn, naissent auec le peché originel, il faut par consequẽt cõdamner le mariage, duquel & l'acte est cause de ce malheur, & les peres & meres qui l'exercent pechent, occasionnans le peché originel en leurs enfans. R. F. Ie sçay que cete premiere consideration principalement que vous auez remarquee a induict autres fois Apollinarius à croire que les ames n'estoyent point creées de Dieu, mais engendrees des parens: Et tout ainsi que nos corps sont issus premierement des corps, aussi nos ames estoyent produictes des ames de nos predecesseurs. Mais la for-

ce de cet argumẽt n'estoit poĩt si violẽte qu'elle deust le reduire à cete nouuelle inuention, &le faire chopper cõtre vn escueil en euitãt la rencõtre d'vn autre. Car certes il y a bien de l'absurdité en ce que faisant naistre nos ames de celles de nos parens il leur oste l'immortalité, puisque les choses qui sont produictes en leur estre par vne successiue propagatiõ du genre naturellement sont mortelles, leur generation ne tendant à autre fin qu'à conseruer le genre des choses caduques & perissables. Mais il n'y auoit point d'absurdité à confesser la creation des ames, comme si Dieu pour cela contribuoit du sien aux conionctions illicites des adulteres ou des incestueux. Car en ces

actions vitieuses il faut considerer deux qualitez diuerses; l'vne mauuaise, qui est la volupté desordonnee, & à celle là Dieu ne coopere point: l'autre bonne de soy, qui est l'acte naturel de la generation, & à celle cy Dieu coopere, selon sa coustume qui est de cooperer à chascune des choses conuenablement à leur nature, aux naturelles pour agir naturellement, aux raisonnables pour agir librement. Mais au mal entant qu'il est mal Dieu ne coopere iamais. Vous me direz peut estre qu'il sembleroit plus à propos que Dieu ne fist point l'hõneur aux enfans qui naissent hors de legitime mariage de leur donner des ames. Ie respons auec sainct Augustin que la faute des parens ne

doit pas preiudicier à ceux qui ſont à naiſtre, puis que ceux cy n'ont point de part au peché de ceux là. Et que cõme Dieu ne denie point ſa benediction au grain mis en terre pour le faire germer & fructifier, encore qu'il ait eſté deſrobé: auſſi ne laiſſe il pas d'animer les corps en la conception deſquels il ſe ſera trouué de l'offenſe. C'eſt la comparaiſon de laquelle vſe à ce meſme propos ſainct Hieroſme en l'epiſtre ſusmentionnee qu'il eſcrit à Pammachius, *Naſci de adulterio non eius culpa eſt qui naſcitur, ſed illius qui generat. Quomodo in ſeminibus non peccat terra quæ fouet, non ſemen quod in ſulcis iacitur; non humor & calor quibus temperata frumenta in germen pullulant; ſed verbi gratia fur & la-*

tro qui fraude & vi eripit semina: sic in generatione hominum recipit terra id est vulua quod suum est, & receptum confouet, confotum corporat, corporatum in membra distinguit, & inter illas secretas ventris angustias Dei manus semper operatur. Nemesius toutefois plus craintif en ce poinct n'en ose rien determiner, ains aime mieux en rapporter la raison à la prouidence diuine qui nous est incogneuë, que tenter vne resolution perilleuse. Sinon que donnant quelque lieu puis apres à la cõiecture, il iuge que la prouidence de Dieu qui cognoist toutes choses preuoyãt que ce qui doit naistre sera profitable ou à soy ou à la vie des hommes, permet que l'ame y soit infuse, comme l'on void en l'exemple de Salomon issu
de

de Salomon issu de Dauid & de la femme d'Vrie. quant à la seconde difficulté, ie respons que ny le mariage n'est condamnable pour la consideration qui a esté mise en auant, ny les parens ne pechent procreans des enfans. D'autant que ny l'acte de mariage selon soy, ny les personnes mariees par aucun acte ne sont cause du peché originel, ne faisant rien en cela dont le peché tire precisement son origine. Et à la verité puisque mesme en l'estat d'innocence on eust exercé le mesme acte, comme de soy n'estant determiné à autre chose qu'à la procreation des enfans, & toutesfois le peché originel ne s'en fust ensuiuy: on peut conclure aisemẽt que le peché originel ne doit point

eſtre rapporté à cete action ſelon ſoy comme à ſa cauſe, mais à la ſeule faulte d'Adam qui a infecté toute la nature.

TH. Puiſque le temps me permet de rentrer encore vne fois en la lice, ie deſire donner vne nouuelle touche à ce que i'ay dict n'agueres, que l'ame ſenſitiue & intellectuelle en l'homme n'eſt qu'vne: & fortifieray ce que i'en ay mis en auant par l'authorité d'Ariſtote qui dict que l'enfant cõceu au ventre de la mere eſt premierement animal & puis hõme. Or quand il n'eſt encore qu'animal il n'a que l'ame ſenſitiue, laquelle en luy comme aux beſtes brutes eſt produicte par la vertu actiue de la ſemence. Et combien qu'elle ſoit capable d'eſtre puis apres intelle-

ctuelle, toutesfois c'est vne mesme substance. Il s'ensuit donc que cete mesme ame qui n'est qu'vne en nous, a mesme origine qu'és bestes brutes, sçauoir est la semence. R. F. Afin de mieux iuger la force de cet argument, permettez ie vous prie que ie m'estende vn peu sur l'examen de cete question qui en est comme le fondement, Si l'enfant au ventre de la mere est animal ou non. Quelquesvns ont creu que les operations de vie qui paroissent en l'embryon au parauãt sa perfectiõ ne procedẽt point tant d'aucune ame qui soit en luy que de celle de la mere. Telle estoit l'opinion des Stoiciens, qui nioyent que l'embryon fust vn animal separé, ains le tenoyẽt seulemẽt pour

vne partie du ventre de la me-re,qui au bout de ſon terme en tomboit tout ainſi que les fruicts tombent des arbres en la ſaiſon de leur maturité. Et comme nos Iuriſconſultes en pluſieurs autres poincts ont ſuiuy les traditions des Stoiques, auſſi ſemblent-ils en celuy-cy ne s'en eſtre pas eſloignez. Car Vlpian meſme eſcrit que l'enfant au parauant ſa naiſſance eſt vne portion de la femme ou de ſes entrailles. Et quand Marcellus faict mention de cete ancienne loy par laquelle il eſtoit ordonné de ſurſeoir la ſepulture des femmes qui eſtoyent mortes enceintes, Quiconque fera, dict il, au contraire *ſpem animantis cum grauida peremiſſe videtur*. Il ne dict pas que c'eſt eſtei-

dre vn animal, mais seulement l'esperance d'vn animal. C'est aussi en consideration de cete esperance qu'ailleurs Vlpian a dict que celuy qui n'est pas cõceu n'est pas encore animal: non pas qu'incontinent apres la conception il soit animal, mais à tout le moins dés lors commence l'on à auoir esperance du futur animal. Et quand la loy des douze tables appelle à la succession du deffunct celuy qui estoit en nature lors du decez de celuy des biens duquel il s'agit, Celsus adiouste cete interpretation qu'il doit au moins auoir esté conceu dés lors, *quia conceptus,* dict il, *quodammodo in rerum natura esse existimatur*, à raison de l'espoir qu'on a de sa naissance. Ce grand coryphee des Iu-

risconsultes Papinian apres auoir subtilement distingué le fruict d'vn heritage & l'enfant d'vne seruante, en ce que les fruicts qui estoyent meurs au temps que le testateur est decedé augmentent l'estimation de l'heritage, & pour autant sont imputez en l'heredité, ce qui n'a pas lieu en ceux qui lors n'estoyent encore meurs: mais quant à l'enfant on ne faict aucune distinction de temps pour estimer la mere d'autant plus pretieuse qu'elle estoit proche de son accouchement: il adiouste cete raison, d'autant que l'enfant qui n'est pas encore né ne peut estre dict homme. Simplicius sur le manuel d'Epictete condamne de pareille faulseté ces trois propositions, que le cui-

ure ietté en fonte seulement est vne statue, que le fruict cõceu dans le ventre est vn homme, & que celuy qui va tous les iours proffitant est desia philosophe. Certes tout ainsi cõme ceux qui regardoyent l'aduenir ont appelé l'embryon esperãce d'animal, aussi ceux au contraire qui consideroyent le passé, ont quelques fois appellé l'enfant desia né vne partie des entrailles de la mere : comme Quintilian en vne de ses declamatiõs *Filium matri eripere conaris, & partem viscerum auellis.* Et Artemidore pour la mesme consideration estimoit que quand on songe en dormant qu'õ vomit ses entrailles, c'est vn presage de la perte d'enfans. καὶ γάρ οἱ παῖδες σπλάγχνα λέγονται ὡς ἐντόσθια,

cõme il escrit en vn autre lieu. Empedocles disoit que l'enfant estant au ventre de la mere n'est point encore animal, & toutesfois qu'il a vie : que le commencement de sa respiration est à l'enfantement, lors que l'humidité superflue se retirãt faict place à l'air exterieur qui s'introduict aussi tost, & occupe le vuide des vaisseaux ouuerts : qu'auparauant cete sortie le fruict du vẽtre est partie de la matrice, ne plus ne moins que les plantes sont partie de la terre. Hierophile ne s'escartant pas beaucoup de cete opinion, laissoit bien le mouuement naturel, mais non pas la respiration, au fruict enclos au ventre de la mere: & tirant ce mouuemẽt des nerfs cõme de leur cause instrumen-

tale, eſtimoit que l'enfant deuenoit animal parfaict lors ſeulement qu'à l'iſſuë du ventre maternel il commençoit à prẽdre l'air. Et pour ne vous ennuyer point d'vn plus long denombrement de ceux qui ſuiuoyent ce party, ie concluray par l'orateur Lyſias, lequel au rapport de Theon le ſophiſte diſoit que l'embryõ n'eſtoit point animal, & partant qu'il ne falloit point condamner la femme qui s'eſtoit faict auorter. Mais l'opinion ſemble plus veritable de ceux qui tiẽnent au contraire que l'embryon eſt vrayemẽt animal, & non partie de l'animal ſeulement, comme faict Galien en pluſieurs endroits, & nommement au liure qu'il a faict expres ſur ce ſubiect, εἰ ζῶον τὸ κατὰ

γαςρὸς, où mesme il employe pour confirmation de son dire les loix de Lycurgue & Solon. Aussi l'opinion de Lysias n'a pas esté suiuie par ces Empereurs qui ont puny du bannissement (les Basiliques y adioustent le foüet) celle qui s'est faict auorter. Et le passage de Tertullian à ce propos merite vous estre rapporté. *Nobis verò homicidio semel interdicto, etiam conceptum in vtero, dum adhuc sanguis in hominem delibatur dissoluere non licet. Homicidij festinatio est prohibere nasci, nec refert natam quis eripiat animam, an nascituram disturbet. Homo est & qui est futurus, & fructus hominis iam in semine est.* Quant à ceux qui appelent l'enfant portion de la mere, leur opinion n'a esté nõ plus approuuee ny de ceux

qui decident *partum non esse partem rei furtiuæ*, ny de ceux qui en inferent que l'enfant d'vne seruante desrobee conceu & né chez l'heritier du larron peut estre acquis par vsucapiõ, d'autant qu'il n'est pas portion de la mere. Par la mesme raisõ nos Iurisconsultes tiennẽt que celuy qui a vendu vne seruante enceinte n'est point tenu de l'euiction de l'enfant, comme estant vn animal separé, & partant non compris en la vente qu'on a faict de sa mere. De là depend la decision d'vne controuerse qui s'est trouuee autresfois debattue, sçauoir est si apres qu'vne femme a esté baptisee durant sa grossesse il estoit besoing de baptiser encore l'enfant apres sa naissance. Et les sacrez canons ont iu-

ſtement ordonné que l'enfant deuoit eſtre baptiſé, comme ayant vne ame diſtincte de celle de ſa mere. Ie ne veux point icy vous attedier par le ramas importun de diuerſes queſtiõs qui pourroyẽt eſtre rapportees à ce ſubiect: comme de celle en laquelle Vlpian a reſpondu que la femme qui eſt accouchee en vn nauire n'eſt point tenue pour cela d'augmenter le prix de la voicture: & de cete autre que traictent nos interpretes, de celuy qui a tué vne louue ayant deux louueteaux dans le ventre, s'il doit auoir plus grande recompenſe és pays où certain ſalaire eſt ordonné pour chaſque loup qu'on aura faict mourir, comme à Florence dix eſcus, & anciennement à Athenes ὁ μὲν,

φονεύων λύκȣ τέκνον, τάλαντον ἐλάμβανεν: ὁ δὲ τέλειον, δύο. Plustost reprenant mō propos ie concluray que cete opinion ne peut estre approuuee, que l'ēbryō face ses operatiōs vitales par le moyē de l'ame maternelle, d'autāt que les operations de la vie ne peuuēt auoir vn principe actif externe, mais seulement vne vertu interne qui cause & le mouuement & les autres actions qui discernent les choses viuantes d'auec celles qui n'ont point de vie, tout ainsi que les operations de nos sens procedent de la vertu qui est en nous, & non de celle qui est en autruy. Platon plus iudicieusement a determiné que l'enfant enclos au ventre de la mere est animal, d'autant qu'il a son propre mouuement, & qu'il tire à

part ſa nourriture dans le ventre. Mais pour retourner à ce que vous auez obiecté d'Ariſtote qui faict l'embryon ſucceſſiuement animal & puis hōme, voyōs ſi l'ō peut en tirer la conſequēce dōt il eſt queſtiō, ſçauoir eſt que l'ame raiſonnable ſoit iſſue de la ſemence. Certes comme en ce poinct ie me renge volontiers au party de S. Thomas qui n'en eſt pas d'auis, auſſi crains ie que la raiſon ſur laquelle il ſe fonde ne vous ſatisface pas pleinement, en ce qu'il ſuppoſe que l'ame sēſitiue par laquelle l'embryō eſtoit animal ne demeure pas, mais à elle ſuccede vne ame qui eſt & ſenſitiue & intellectuelle tout enſemble. Pour appuyer cete ſucceſſion des ames il met en auant que tant

plus vne forme eſt excellente & diſtincte de la forme elemẽtaire, plus elle requiert de formes moyennes pour la faire acheminer par degrez au poinct de ſa derniere perfection, & partant ſont neceſſaires à cet effect pluſieurs generations & pluſieurs corruptions, entant que la generation de l'vne eſt la corruption de l'autre. Dont il conclud qu'en la formation de l'homme, comme le plus accompli de tous les animaux, l'ame vegetatiue par laquelle l'embryon vit premierement vne vie de plante ſe corrompt, & que de ſa corruption s'engendre vne ame plus parfaicte, qui eſt la nutritiue & ſenſitiue, par laquelle l'embryon vit vne vie d'animal: & en fin que celle-cy ſe corrompant de

rechef ſuccede en ſa place vne autre plus accomplie, qui eſt l'ame raiſonnable, laquelle eſt enuoyee de dehors, encore que les autres, dict-il, procedent de la vertu de la ſemence. Ie trouue cete corruption ſoit des premieres ames ſoit de leurs facultez, & la ſubſtitution des nouuelles, approuuee non ſeulement par ce docteur angelique, mais auſſi par Auicenne & pluſieurs autres qui ont penſé que la vertu formatiue apres auoir faict ſon operation s'éuanouit comme inutile à l'aduenir, puis apres que la nutritiue ſuccede, qui neantmoins auſſi toſt s'eſteint en l'embryon pour faire place à vne autre plus vigoureuſe: de rechef qu'à l'arriuee de l'ame ſenſitiue la nutritiue ſe perd, &

en fin que la raisonnable suruenant, laquelle à leur dire comprend en soy toutes les autres facultez, les precedentes s'enfuyent & luy cedent la place. Or si la vertu formatiue se retire cõme superflue apres la formation de l'enfant, qui est ce donc qui luy forme les dents long temps apres? Et en general pourquoy nous figurons nous vn aneantissement de toutes ces facultez desquelles nous voyons rester de si manifestes effects? Pourquoy ne disons nous que la vertu formatiue intermet plustost qu'elle ne perd son office, & qu'elle cesse seulement d'operer là où elle a faute de matiere? Que ne disons-nous que la nutritiue & les autres se renouuellent, se renforcent, &

ſe perfectionnent, pluſtoſt qu'elles ne s'eſteignent? Ainſi le ſemble auoir iugé ſainct Gregoire de Nyſſe, accommodant à ce propos la ſimilitude d'vn reietton mis en terre, lequel par la nourriture qu'il en retire peu à peu deuient arbre. Que ſi dés le commencement il n'a porté du fruict, ce n'eſt pas merueille, non plus que la ſemence du fourment ne produict pas incontinent des eſpics: mais ſans aucun changement de ſa nature acquerant ſeulement tous les iours nouueaux degrez d'accroiſſement par la force de l'aliment arriue en fin à l'eſtat de ſa perfection. Il en eſt de meſme, dict il, de la formation des hõmes, eſquels ſelon la grandeur & les diſpoſitions du corps l'ame faict

succeßiuemēt paroiſtre diuerſes facultez: premierement de la nourriture & de l'augmentation dedans le ventre de la mere, puis du ſentiment apres la naiſſance, & finalement de la raiſon, qui ſelon le progrez encore de l'age s'accroiſt, & de temps en temps ſe rend plus parfaicte. Entre les modernes qui ont traicté de ce ſubiect, le docte Scaliger remarque ces abſurditez qui reuſiſſent de la ſucceßion de diuerſes ames: Que la premiere eſtant eſteinte il faut que l'enfant meure, & puis qu'il renaiſſe à l'arriuee de la ſeconde, & celle cy encore eſtant deſtruitte qu'il meure de rechef, & puis qu'il renaiſſe vne autre fois à l'aduenement de la derniere ame, ce qui eſt hors de toute apparence de

verité. Dauantage il arriuera, dict il, vn accident estrange & miserable, qu'en la premiere generation ne sera pas engendré vn Cæsar Dictateur, mais vne beste ou vne laictue. Ces diuerses considerations peutestre ont esté cause que quelques-vns ont mieux aimé admettre en l'homme la concurrence que la succession des ames, & voulans se destourner d'vn precipice sont tombez en vn autre. Car introduisans vne intolerable confusion des facultez & de l'essence, ils ont estimé qu'en vn mesme corps se trouuoyent trois ames differentes d'essence, d'organes, & de situation : ausquelles ils attribuoyent diuerses operatiõs de vie, & establissoyent le domicile de la nutritiue au foye,

de la concupiſcible au cœur, de l'intellectuelle au cerueau. Mais de cete opinion reſulte vne abſurdité manifeſte, en ce que l'animal ne ſeroit pas ſimplement vn, puis qu'il auroit pluſieurs ames. Car s'il eſt ainſi que l'ame eſt la forme de l'hõme, & que la forme eſt celle qui donne l'eſtre à la choſe, de la multiplicité d'ames s'enſuiura multiplicité d'eſtre en vn meſme ſubiect. Et par ce moyẽ ſi l'homme tient d'vne forme, qui eſt l'ame vegetatiue, ce qu'il eſt animal: & de la raiſonnable, ce qu'il eſt homme: on pourra tirer cete conſequence que l'homme n'eſt pas ſimplement vne meſme choſe. Ouy mais, diſent ils, quel inconuenient y a il d'admettre l'aſſemblage de ces trois ames, en ſor-

te que la premiere soit contenue dedans la seconde qui suruient, & celle cy derechef soit comprise dedãs la troisiesme? Certes il ne va pas de nos ames comme des pelleures d'oignõs qui sont enueloppees les vnes dans les autres, ou comme de ces poids de cuiure, dont les plus petits sont entassez dedãs la capacité des plus grands. Non, les ames ne sont point comprises les vnes dans les autres comme la forme triangulaire est contenue dedans la quadrangulaire. Chasque ame a sa forme à part qui donne vn estre propre au corps qu'elle informe, & partãt establir trois ames diuerses dedans vn mesme corps, c'est admettre trois formes en vn composé, ce qui est esloigné de toute apparen-

ce. Que faut il donc en fin resouldre? Vrayement s'il nous estoit loisible de tenter quelque chose apres de si grands personnages, nous diriōs qu'il n'est pas vray-semblable que l'homme ait trois ames successiues les vnes apres les autres, & que d'icelles les vnes ayent vn principe externe, les autres vn interne: encore moins qu'ē vn mesme corps logent trois ames ensemble. Et peut estre y auroit il plus de couleur de dire que nous n'auons qu'vne ame, qui est toute creée de DIEU lors que les organes du corps se trouuent disposez à la receuoir, comme nous auons discouru cy deuant: que les principales facultez de cete ame sont seulement la sensitiue & l'intellectuelle: que la vegeta-

tiue n'est pas tant proprement vne ame qu'vne proprieté naturelle aux creatures qui reçoiuent accroissement & augmẽtation. Car autrement les plãtes qui ont cete proprieté deuroyent estre appellees animaux de cete ame vegetatiue, comme les bestes de la sensitiue, & les hommes de la raisonnable. En somme que ces deux facultez, encore que dés la creation de nostre ame elles y soyent par puissance, ne commencent toutefois à agir que successiuement, à mesure que la disposition & les obiects necessaires se rencontrent. Et ainsi pourroit on interpreert ce qui a esté rapporté d'Aristote, que l'enfant apres la conception est premierement animal & puis homme. Il n'a pas

dict plante, parce que tout ce qui vit en la maniere d'vne plante, pour cela n'est pas plante: mais il a dict animal, de cete faculté sensitiue de l'ame: & puis homme, de la faculté raisõnable & intellectuelle. Voila ce qui m'en semble. Mais comme les plus beaux esprits n'ont point eu de honte en cete matiere de confesser leur irresolution, aussi ne veux ie tellement m'opiniastrer à la defense de cete opiniõ que ie ne donne lieu volontiers à d'autres que l'on me fera recognoistre mieux fondees.

POLID. Il me reste vne petite difficulté sur ce que posant la creation des ames vous donnez à vn mesme homme deux principes diuers, & qui plus est

auec diuersité mesme de tẽps, ce que ie veux monstrer estre impossible par cete raison. De l'ame & du corps est faict l'hõme qui n'est qu'vn, or si vous supposez que le corps est formé deuant l'ame, ou l'ame au contraire creée au parauant le corps, il s'ẽsuira qu'vn mesme hõme est prieur ou posterieur à soy mesme, ce qui ne se peut faire. Il fault doncq pour obuier à cete impossibilité admettre vne concurrence d'origine au corps & à l'ame. Et d'autant que la premiere origine du corps depend de la semence, on pourra par consequent ĩferer que par la mesme vertu l'ame est produitte en son estre. R.F. Sainct Gregoire de Nysse faict vn ample

diſcours pour monſtrer qu
l'ame & le corps ont vn meſ-
me principe de leur exiſtence,
& luy donne l'entree par cete
raiſon que vous mettez en
auãt, qu'il faudroit autrement
aduouer qu'vn meſme hõme
ſeroit d'vne part plus ieune &
de l'autre plus ancien que ſoy-
meſme. Il adiouſte que ce ſe-
roit rendre aucunemẽt imper-
faicte la puiſſance de Dieu, cõ-
me ne pouuant accomplir cet
œuure entier à vne fois, mais
interrompant ce ſemble ſon
labeur pour former les parties
ſucceſſiuement les vnes apres
les autres. Et puis encore il ar-
gumente ainſi, La chair de ſoy
n'eſt qu'vne matiere morte &
inanimee, & la mortalité n'eſt
autre choſe que priuation de
l'ame. Si donc nous faiſons

naistre cete chair morte auparauant l'ame, nous tomberons en ceste absurdité de rendre la priuation premiere que l'habitude. Mais laissant à part ces dernieres raisons, desquelles & vous recognoissez ce me semble assez la foiblesse, & le temps qui nous presse ne permet pas que i'en face l'examen à present, ie resouldray seulement cete principale difficulté que vous auez proposee: & respondray que si le corps de l'homme simplement & son ame simplement estoit homme, vous auriez iuste raison de conclure de cete diuersité de productions qu'vn mesme hõme seroit premier que soymesme. Mais l'ame & le corps n'estans que diuerses parties de l'homme, il n'y a aucun incon-

uienent d'aduouer que l'vne soit premiere que l'autre. Tout ainsi donc que la matiere disposee seulement à la susceptiõ de la forme est premiere que la forme, mais estant actuellemẽt perfaicte par l'aduenement de la forme qui donne l'estre à la chose, elle est ensemble auec la forme: aussi le corps en tant qu'il est disposé seulement à la reception de l'ame est premier qu'elle, & lors n'est point encore corps humain actuellement, ains seulement en puissance. Mais aussi tost que l'ame luy ayant apporté sa perfection l'a rendu actuellement corps humain, il n'y a plus entre eux de priorité ny de posteriorité de temps. La successiõ du temps est principalement remarquable en la diuersité

des fonctiõs de l'ame, comme nous auons touché cy dessus. Et le mesme sainct Gregoire en la poursuitte du discours qu'il en faict, compare à ce regard l'ame auec le corps, en ce que comme cete matiere dont le corps est composé du commencement n'est point encore actuellement ny chair, ny os, ny poil, ny autre chose de ce qui est puis apres distingué en la fabrique de l'homme, mais en puissance elle est tout cela: aussi combien qu'on ne recognoisse pas incontinent en l'ame la faculté ratiocinatiue, concupiscible, irascible, elles y sont neantmoins en puissance, & à mesme mesure que le corps reçoit son accroissement, l'ame aussi faict son progrez, & commence à pro-

duire ses operations, premierement par la faculté vegetatiue & nutritiue, comme vne racine cachee soubs la terre: puis apres la sensitiue paroist, comme vne plante qui sort en lumiere & fleurit en son tẽps: & en fin ayant acquis vn plus hault degré de perfection, elle monstre son fruict, qui est cete faculté raisonnable, laquelle encore selon la disposition des organes du corps s'augmente par degrez. Voila, messieurs, ce que nostre ame parmy les tenebres du monde a peu descouurir de son origine, & attendant qu'vn iour despoüillee de ces empeschemens exterieurs qui l'enuironnent elle puisse acquerir vne plus certaine cognoissance de soy-

mesme en la contemplation de ce miroir vniuersel où l'on void toutes choses.

FIN.

Fautes à corriger.

Page 5. ligne 8. *Adeo*. Pag. 19. lig. 1. αὐτοῦ. Page 27. lig. 8. Nemesius. Pag. 35. lig. 4 le premier motif. Page 41. lig. 19. naturele Pag. 56. l. 1. toutes, lig. 2. soub vn mesme Pag. 93. lig. 8 & 9. de ce particulier Pag. 119. lig. 13. παλιγγενεσίαν. P. 152. li. 13. ἀμεείςως. P. 165. l. ou comme. P. 219. lig. derniere. preseruees. P. 227. lig. 1. en cas Pag. 231. lig. 12. tache. P. 233. lig. 17. ἁμαρτωλοί. P. 261. lig. 8 establissions, P. 280 lig. 13 parler en.